

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MATURIN DRÉANO

HUMANISME CHRÉTIEN

LA TRAGÉDIE LATINE COMMENTÉE POUR

LES CHRÉTIENS DU XVI^e SIÈCLE

PAR

MARTIN ANTOINE DEL RIO



MCMXXXVI

HUMANISME CHRÉTIEN

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MATURIN DRÉANO

HUMANISME CHRÉTIEN

LA TRAGÉDIE LATINE COMMENTÉE POUR

LES CHRÉTIENS DU XVI^e SIÈCLE

PAR

MARTIN ANTOINE DEL RIO



ÉDITIONS BEAUCHESNE

117, RUE DE RENNES, 117

PARIS (VI^e)



Je n'aurais pas écrit ce livre, si je n'avais reçu l'approbation, puis les avis et les encouragements de M. Henri Chamard, professeur à la Sorbonne. M. Chamard n'a pas été seulement le rapporteur de cette thèse ; il m'a signalé bien des corrections à faire, bien des questions importantes à étudier et auxquelles je n'aurais pas songé de moi-même. Qu'il me soit permis de lui témoigner ici ma très vive et respectueuse gratitude.

M. D.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

I

OUVRAGES FAISANT CONNAITRE LA VIE DU P. DEL RIO.

1. — MARTINI ANTONI DEL RII L. L. Lic. S. Th. Doctoris *Vita Brevi Commentariolo expressa. Antuerpiae. Ex. Officina Plantiniana. Apud Joannen Moretum (1609) in-4° (4 ff., 46 pp.).*

A la fin de la préface, on lit : Hermannus Langeveltius, qui est un pseudonyme. L'auteur est Nicolas de Suys ou Hérbert Rosweyde ou encore Gaspard Hartevelt (*La bibliothèque des auteurs de la Compagnie de Jésus* : Bruxelles, Paris, Articles : *Delrio, Rosweyde, Suys*). Cette vie est la plus développée et la plus précise que nous ayons du P. Del Rio. Suys et Rosweyde furent ses contemporains et compatriotes ; et de plus, ses confrères en religion. Leur livre cependant n'est pas tout à fait exact pour ce qui concerne le : *Disquisitionum magicarum libri sex*. Il abuse aussi parfois du développement oratoire.

2. — Le P. Antoine Arana a laissé en manuscrit une vie de Martin Del Rio, d'après une liste trouvée parmi les papiers de la bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid » (Cf. *Bibliothèque des Auteurs de la Compagnie de Jésus*, article : *Arana*, T. I, col. 499. A. (1).

3. — AUBERTI MIROEI. — *Elogia Belgica sive illustrium Belgi scriptorum... vitae, Antuerpiae. 1609, in-4° (Cf pages 147, 150, 70-74) Aubert Le Mire (1573-1640) ayant passé la plus*

(1) M. l'abbé Pedro Longas, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de Madrid a cherché en vain ce Ms. Le P. Mariano Lécina ne le connaissait pas non plus, ni les autres archivistes espagnols de la Compagnie de Jésus.

grande partie de sa vie à Anvers, bibliothécaire de l'Archiduc Albert, vicaire général, a pu se renseigner sur Del Rio. Son éloge funèbre fut prononcé et publié par Jérôme Del Rio, le cousin même d'Antoine Martin. Le Mire a reproduit, presque textuellement son article des *Elogia Belgica* dans sa « *Bibliotheca Ecclesiastica...* » *Antuerpiae*, 1639, in-4°, p. 183-185.

4. — VALERII ANDREAE, DESSELI (surnom). — *Bibliotheca Belgica... Lovanii*, 1622, in-12°, p. 187-188. Résume la vie et l'œuvre de Del Rio et renvoie à Aubert Le Mire.

5° — *Athenae Belgicae... illustravit Franciscus Sweertius*, *Antuerpiae* 1628, in-4° p. 551-552. Résume la vie (17 lignes) et l'œuvre de Del Rio.

6. — *Aurifodina artium et scientiarum omnium, monstrata ab Hieremia Drexelo...* *Antuerpiae* 1641, in-16°, p. 22 à 30.

L'auteur est Jésuite, il a connu Del Rio, « *Cum eo familiarissime egit* » p. 24, il donne sur le travail et le caractère de son ami des détails très intéressants.

7. — *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu, post excusum anno (1608) catalogum R. P. Petri Ribadeneirae..... nunc ad annum (1643)..... adornata a Philippo Alegambe...* *Antuerpiae*, 1643, fol. p. 323-325. Cette notice est d'abord une biographie, puis un éloge; mais elle est toujours précise.

Elle a été reproduite, textuellement par Sotwell dans :

8. — *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu... productum ad annum Jubilaei 1675 a Nathanaele Sotvello...* *Romae*, 1676, fol. p. 581-583.

9. — *Des enfants devenus célèbres par leurs vertus ou leurs écrits. Traité historique.* *Paris*, 1688, in-8°, p. 196-199.

L'auteur est l'érudit connu Adrien Baillet. Il ne donne pas son nom et renvoie aux écrivains cités précédemment.

Les auteurs qui vont suivre se contenteront, comme lui, de résumer ou de copier leurs prédécesseurs.

10. — PIERRE BAYLE. — *Réponses aux questions d'un provincial.* *Rotterdam*, 1704, in-12°. Tome 1, ch. XVI, p. 104-113.

Sur Martin Antoine Del Rio, Bayle est bien renseigné, il cite ses références mais il s'amuse de son héros (1).

11. — *Censura celebriorum Authorum sive Tractatus in quo varia virorum doctorum, judicia traduntur*, Thomas Pope Blount Anglo Britannus Baronettus. Editio nova. *Genevae*, 1710, in-4°, pp. 885-887 (Résumé l'œuvre et la vie de Del Rio en 5 lignes et cite les auteurs qui ont parlé de lui).

12. — *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques...* L. Ellies Dupin. Tome xvii^e : Des auteurs qui ont fleuri pendant les 50 premières années du XVII^e, seconde édition, *Amsterdam*, 1711, in-4°, pp. 39 40.

13. — NICÉRON. — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres...* Tome xxi, *Paris*, 1733, in-12°, p. 377-385 (La vie de Del Rio est racontée en deux pages, puis 18 de ses ouvrages sont cités et quelques-uns très brièvement appréciés).

14. — *Bibliotheca Belgica sive virorum in Belgio vità scriptisque illustrium catalogus, librorumque nomenclatura continens scriptores a clariss. viris Valerio Andrea, Auberto Miroeo. Francisco Sweertio aliisque recensitos Tomus secundus curà Francisci Foppens...* *Bruxelles*, 1739, in-4°, pp. 847-848.

Le titre indique la nature du livre qui n'apprend rien de nouveau sur Del Rio : Foppens suit de très près Valerius Andreas.

15. — *Le grand dictionnaire historique*, par M. Louis MORÉRI *Nouvelle édition... le tout revu, corrigé et augmenté par M. Drouet*. Tome in-4°, *Paris*, 1759, fol. p. 86-87. Moreri raconte la vie de Del Rio, énumère ses œuvres et en apprécie brièvement quelques-unes.

16. — PAQUOT. — *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas Louvain, Imprimerie Académique*, 1765-1770 ; 3 vol. in 4°. La Grande Encyclopédie du XIX^e. (T. xiv, art. *Del Rio*) renvoie à ce livre qui

(1) Bayle parle encore de Del Rio deux fois dans le *Dictionnaire historique et critique*. Rotterdam, 1702, 3 vol. : aux articles : *Agrippa*, note N. III, 114b ; et *Zahuris*, note B. 3051 a.

contient plusieurs centaines de noms. Nulle part, ni dans le texte, ni aux tables, je n'ai rencontré le nom de Del Rio.

17. — **Mémoires de Martin Antoine Del Rio sur les troubles des Pays-Bas durant l'administration de Don Juan d'Autriche 1576-1578.** Texte latin inédit avec traduction française. Notice et annotations par A. Delvigne, chanoine de la métropole de Malines, publiés par la *Société de l'histoire de Belgique* 1869, 3 vol. in-8°, pp. LXV, 292, 395 ; et (1871, pp. 345).

Cet ouvrage fait partie de la Collection de Mémoires sur la Belgique. Son intérêt est double. Il donne d'abord le texte des Mémoires du P. Del Rio, pour la période la plus brillante de sa vie. Il contient ensuite une introduction qui étudie la vie de Del Rio (22 pages, avec pièces d'archives et documents inédits) et son œuvre (43 pages). Cette introduction est précise et exacte, sauf pour deux ou trois détails qui seront signalés plus tard.

18. — **La correspondance du P. Del Rio.** — Elle a été publiée dans quatre recueils indiqués par la *Bibliothèque des Pères de la Compagnie de Jésus*, éd. citée ; II, col. 1904.

Ses lettres les plus nombreuses et les plus importantes (24) se lisent dans « *Sylloges Epistolarum, per Petrum Burmanum* ». *Leidæ, 1724*, in-4°, Tome I, 501-554. Ces cinquante pages donnent la correspondance échangée entre Juste Lipse et Del Rio, accompagnée de quelques notes.

19. — Les préfaces et les ouvrages eux-mêmes publiés par Del Rio rapportent sur lui des renseignements assez nombreux. Le chanoine Delvigne a reproduit les plus intéressants dans la deuxième partie de son Introduction : p. XXIV à XLVI.

II

OUVRAGES COMPOSÉS PAR DEL RIO.

La liste de ces ouvrages peut se lire dans la « *Bibliothèque des auteurs de la Compagnie de Jésus* ». Nouvelle édition par Carlos Sommervogel. Paris, Bruxelles. Tome II, 1896, à l'article : Del Rio, col. 1894 à 1904. Elle comprend, avec la corres-

pondance, 21 numéros. A ces ouvrages, dont quelques-uns n'ont pas été achevés, ni publiés, il conviendrait d'en ajouter qui ont été perdus. Del Rio en signale au moins un dans le « *Syntagma Tragoediae Latinae* ». Pars. III, p. 366. Com. in Thyestem. v. 62. Après avoir précisé le sens de certains mots, il écrit : « Confundi haec scio a scriptoribus, et carpi non intellecta a Laurentio Valla et Florida Sabino, responderam et ego in *Antisabino*, verum liber ille unà cum « *Pseudantinomion* » codice a perfidis depositariis in Gallià olim, antequam lucem aspiceret, aversus intercidit ».

Parmi ces ouvrages, ceux qui nous aident à comprendre le tour d'esprit du P. Del Rio seront étudiés dans la suite.

III

OUVRAGES MANUSCRITS OU IMPRIMÉS QUE DEL RIO A CONSULTÉS POUR COMPOSER LE *Syntagma Tragoediae Latinae*.
LISTES ÉTABLIES PAR DEL RIO LUI-MÊME.

A) Pour rétablir le texte des anciennes tragédies latines.

1. — Fragmenta quae NN. P. et F. ediderunt (1).
2. — Docti viri N. in Varronen notae et in Festum Commentar.
3. — Ant. Augustini Archiepiscopi in Varronem et Festum Notae.
4. — Fulvi Ursini in Festum Castigationes et Had. Turneb. in Varronem.

Notae Anonymi in Nonium, Parisiis editae.

Veteres impressiones, Varronis, Nonii, Festi, Prisciani, Diomedis, Gellii, Macrobiani ex Bibliotheca Societatis Collegii Moguntini, Fulgentio Placiade Collato cum tribus ms opera Caroli Langii (2).

(1) Il faut sans doute lire : *Nostri Patres et Fratres*. Les Jésuites, qui ne sont pas encore prêtres, fussent-ils régents dans un collège, sont appelés Frères.

(2) *Syntagma*, I, p. 93. Pour les renvois au *Syntagma*, le chiffre romain venant après l'abréviation *Synt.*, indique la partie du livre, le 2^e chiffre, arabe, indique la page. On ajoutera, s'il y a lieu, entre () le titre de la tragédie en abrégé et le numéro du vers.

B) Pour rétablir le texte des tragédies de Sénèque.

1. — Manuscriptus codex meus, omnium quibus usus, optimus, cui pauca initio et fine foliola deerant.
2. — Alius Winkeliani collegii Lovanii, X trag. continens.
3. — Burdigalensis tertius, quem ab Elià Vineto mihi concessit utendum Martialis Campanus Medicus : sed iste non tam tragoedias quam scedia praestitit.
4. — Quartus omnium tragoediarum integer ; quem mihi Simon Milangius, Typographus commodavit, acceptum a Cl. V. Joanne Chauvinio Praeside Eguiano.
5. — Quinctus m. s. etiam integer collegii Societatis Moguntiaci, sed prorsus recens.
6. — Exemplar Lugdunense excusum a Gryphio, anno 1536, quod Ludovicus Carrio I. C. cum tribus m. s. contulerat.
7. — Exemplar Complutense excusum, propria Gundisalvi Suarii Oblancae manu nonnullis locis castigatum, et notis brevibus hic illic illustratum accepi a Societatis Jesu collegio Legionensi.
8. — Editio vetus Herbipolensis ; earum quas vidi optima et arbitror emenditissima, forte et prima, cui non additur annus impressionis...
9. — Editio Veneta prima, castigata et commentar. ornata a Bernardino Gellio Marmita. Anni 1492, apud Lasarum Isoardam. Haec in paucis dissentit à m. s. meis et ab Herbipolensi.
10. — Secunda Veneta, Anni 1493. Apud Mathoeum Capcasam Parmensen emendata et illustrata Commentar. Danielis Caietani Cremonensis : haec incepit innovationum nonnullarum sementem jacere.
11. — Tertia Veneta, Anni 1510. Apud Philipp. Pincium ; haec admodum vitiosa suis erroribus ansam praebeuit sequentibus multa commutandi sed in deterius.
12. — Editio Parisiensis, Jodoci Badii Ascensii, cum ejusdem commentar, anni 1515. Videtur expressa ex Pinciana, sed praestat et praefert emendationem Maserii et aliorum duorum.
13. — Basileensis Henrico Petriana, anni 1529, in cujus

marginē quaedam lectiones variae : haec prima longissime a veterib. libb. coepit recedere, suspicor ex conjectura : et hanc secutus in plerisque N. in suis castigationibus.

14. — Lipsiaca seu Lipsiensis Ernesti Voegelini, ex emendatione N. viri alias eruditi, sed cujus in hunc auctorem opera parum laudabilis hanc ad litteram expressit Christoph. Plantinus Antuerpiae. Anno (1576) cum meis Adversariis. Contextus ille purus putus Saxonicus est.

15. — Excerpta ex his decem tragoediis, collecta ab Alberto Eib. in Margarita poetica ; qui Pii Secundi cubicularius fuit et videtur m. s. tantum libris usus, nonnullis etiam qui nobis perierunt.

16. — Denique Cl. V. J. Lipsii Animadversiones in has tragoedias (qui uno ex m. s. sane praeclaro, plura restituit et felicius quam ceteri omnes : et mihi plus adjumenti attulit cunctis iis quos recensui) editae Lugduni Batavorum Anno (1588).

17. — Usus sum et Fr. Raphelengii Junioris Castigationibus.

18. — Thebais, edita Parisiis, a Frid. Morellio, cum Scholiis Q Florentis Septimi Christiani.

A cette liste, il faudrait ajouter d'autres ouvrages que Del Rio a pu consulter, au moins en passant. Ainsi, au vers 960 d'*Octavie* (*Synt.*, III, 557) il signale qu'il a vu un manuscrit du Vatican et trois manuscrits belges.

IV

EDITIONS ET COMMENTAIRES DES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE COMPARÉS AVEC LE TEXTE ET LES COMMENTAIRES PUBLIÉS PAR DEL RIO.

1. — 1491. *Tragœdiae Senecae cum commento*. Lugduni per Ant. Lambillon et M. Sarazin 1491, in-4°, 240, pp. (Sigle : L.) (1).

(1) Chacune des éditions qui vont suivre sera indiquée par un sigle dans le présent travail.

2. — 1498. *Tragoediae Senecae cum duobus commentariis*, videlicet Bernardini Marmitae et Danielis Galetani poe. Clar. Venetiis per Joannem Tridinum de Correto alias Tacuinum, 1498, folio (Sigue *T.*).

3. — 1514. *Tragoediae explanatae tribus commentariis* : G. Bernardino Marmita Parmensi, Daniele Gaetano Cremonensi, Jodo Badio Ascensio. Parisiis, 1514, fol. (Sigue *B.*).

4. — 1536. L. Annaei Senecae Cordubensis. *Tragoediae decem*. Lugduni apud Seb, Gryphum, 1536, in-8° (Sigue *G.*).

5. — 1588. In L. Annaei Senecae Thebaidem Q. Florentis Christiani Notae. Lutetiae Ex Officina Frederici Morelli, 1588 (Pièce de 8 pages y compris la préface).

6. — 1589. L. Annaei Senecae *Tragoediae*. *Lectiones Variae Justi Lipsii Animadversiones*. Heidelbergae, 1589, in-8°.

Le texte est présenté par H. Commelinus qui dit avoir revu plusieurs m. s. Les *Animadversiones* viennent après les 385 pages du texte et sont chiffrées de 1 à 112. Puis de 1 à 56, des variantes sont citées. (Sigles : pour le texte, *C* ; pour les *Animadversiones*, *J.*).

7. — 1601. *Decem Tragoediae. Senecae, opera Francisci Raphelengii* [en français *Rapheling*], ope Justi Lipsii emendatiores cum utriusque animadversionibus. Antuerpiae, 1601, in-12° (Sigue *R.*).

8. — 1604. L. Annaei Senecae *Tragoediae*. Studio Jani Gruteri in Bibliopolo Commeliano, 1604, in-12° (Sigue : *Gr.*).

9. — 1611. L. Annaei Senecae *Tragoediae serio emendatae cum Josephi Scaligeri et Danielis Heinsii animadversionibus* Lugduni Batavorum, 1611, in-18° (Sigue : *S.*).

10. — 1625. L. Annaei Senecae *Tragoediae... notis Farnabii*. Parisiis, 1625, in-8°. (Sigue. *F.*).

11. — 1682. L. Annaei Senecae *Tragoediae cum notis Johannis Frederici Gronovii, auctis ex chirographis ejus et variis aliorum*. Amstelodami, 1682, in-8°. (Sigue *Gro.*).

C'est la première édition parue après la mort de Gronow,

qui le premier a connu le m. s. *Etruscus*, comme on le verra dans la suite.

12. — 1924. Senèque, Tragédies. Texte établi et traduit par Léon Herrmann. Deux tomes. Paris, les Belles-Lettres, 1924 (Sigle *H*).

C'est la dernière édition savante des tragédies de Sénèque. Elle est entrée dans la Collection des Universités de France.

CHAPITRE PREMIER

Del Rio : sa famille, sa vie, son caractère.

Classement de ses ouvrages.

Le titre mis en tête de ces pages est long, mais il était peut-être nécessaire pour indiquer les limites et l'objet du travail qui va suivre. On s'y est proposé de voir comment les chrétiens de la Renaissance ont voulu lire les auteurs païens. Sans doute, l'expression « humanisme chrétien » recouvre des tendances fort nombreuses et assez diverses. Il ne faut pas s'attendre à les rencontrer toutes réunies en un seul auteur, à plus forte raison en un seul livre. L'étude du *Syntagma Tragoediae Latinae* du Père Martin-Antoine Del Rio n'en doit pas être moins intéressante pour qui veut connaître l'humanisme chrétien à la fin du XVI^e siècle.

L'intérêt du livre lui vient d'abord de la personne même de son auteur.

Au XX^e siècle, on ne connaît plus guère Martin-Antoine Del Rio (1). En son temps même, d'autres sans doute furent beaucoup plus illustres et plus grands. Et cependant l'oubli qui s'est fait autour de son nom

(1) Il n'a cependant pas été complètement oublié de nos jours. Je signale ou je rappelle trois livres d'inspiration bien différente, où son nom paraît comme associé aux sciences occultes : Albéric Allard, *Histoire de la justice criminelle au XVI^e siècle*, 1868, p. 471. J. K. Huysmans *Là-Bas*, Paris, s. d. pp. 139, 145. H. Bremond, *Pour le Romantisme*, Paris, 1923, article sur Barrès, pp. 129, 134, 158.

n'était pas mérité. On en jugera par la rapide biographie qui va suivre (1).

Il appartenait à une famille de noblesse très ancienne. Ses ancêtres paternels prétendaient remonter aux nobles Celtibériens qui résistèrent aux armées de Lucius Lamia, sous Auguste. Le chef de leur famille aurait vécu au temps du roi Pélage, au VIII^e siècle. Il commandait les chrétiens qui défirent les Maures à la caverne Cavonçodo, souvent chantée dans les romanceros espagnols. La bataille ayant été gagnée entre deux rivières, la Déba et l'Oba, Del Rio serait devenu le nom de la « gens » (2).

Celle-ci s'étendit par la suite, notamment dans la vallée de *Bureba* entre les monts de Castille. Elle se distingua au service des rois chrétiens et laissa des souvenirs glorieux à Ségovie et à Burgos (2). L'arrière-grand-père de Martin-Antoine, fut garde du corps attaché à la personne du roi Henri IV de Castille (3). Cette famille cependant était déchue quand elle reprit son lustre avec le père et l'oncle de Martin (4).

Cet oncle, Louis Del Rio, devient conseiller royal et maître des Requêtes dans les Pays-Bas espagnols (4). Dans cette dernière fonction, il fut l'un des rares qui restèrent fidèles à Don Juan d'Autriche. C'est à ses conseils que Don Juan avait recours dans les affaires difficiles (5). Après la victoire de Gembloux, en 1578, il l'envoya à Louvain pour ramener la ville à l'obéissance. Il mourut le 30 juillet 1578, très regretté de Don Juan.

(1) Dans ce travail, on suivra Delvigne, *Introduction*; quitte, à l'occasion, à le compléter, à le corriger et à noter les références.

(2) *Delrii... Vita*. 2. — *Adagialia*. Typographus lectori, 2^e adv.

(3) *Adagialia Veteris et Novi Testamenti...* Martino... Delrio. Lugduni. 1612, 2^e adv. (4) *Delrii... Vita*, 2. (5) Delvigne, op. cit., III, p. 237.

Son fils fut doyen du chapitre cathédral d'Anvers et protonotaire (1). Antoine, le père de Martin, fut aussi connu en son temps : *Proannensi vico, vulgo Proanno, in Montibus Campoo ubi etiam nunc vestigia arcis, antiquum ejusdem familiae domicilium quod hispanice Solar vocatur* (2). Il se fit remarquer dans les Pays-Bas. Seigneur de Cleydael et d'Artzelaer, receveur général du fisc royal, il avait fait construire un hôtel remarquable par la magnificence et la grandeur, dans l'un des plus riches quartiers d'Anvers, sur la place de Meer. C'était une demeure princière où rois et vice-rois de passage avaient l'habitude de s'arrêter (3). Antoine Del Rio fut emprisonné par les rebelles en 1577 (4). Il mourut, en 1585, à Lisbonne (5).

Il avait épousé, en 1549, Eléonore Lopez de Villeneuve (6). Les père et mère d'Eléonore avaient élevé à leurs frais, la chapelle de la Vierge dans l'église des Carmes à Anvers, ce qui leur donna le droit d'y être inhumés, eux et leurs descendants (7). La mère d'Eléonore était alliée aux riches familles d'Alost : les Splinters et les Berchem (8). Quant aux Lopez de Villeneuve, ils étaient répandus, un peu partout dans le monde connu au XVI^e siècle : à Bordeaux, Toulouse, Londres, Anvers (9) et ils ont acquis une certaine célébrité. Eléonore était la cousine d'Antoinette, et celle-ci fut la mère

(1) Delvigne, *Introduction*, VI. — *Delrii... Vita*. Dédicace. Moreri, op. et tom. cit. p. 87.

(2) *Adagialia*, loc. cit.

(3) *Delrii Vita*, 2.

(4) Delvigne, II, 179.

(5) Delvigne *Int.*, VI.

(6) Contrat de mariage cité dans Delvigne. *Introduction*, VII.

(7) Delvigne, *Int.*, XI, et *Delrii Vita*, 3.

(8) Delvigne, *Int.*, IX.

(9) Malvezin — Michel de Montaigne, *Son origine, sa famille* p. 107, 109 112, 121.

de Michel de Montaigne : *Matronam singularis castimoniae*, dit-on d'Eléonore (1).

Dans leur épitaphe, Antoine Del Rio et Eléonore Lopez rappellent leur piété, leur munificence et leur zèle à réparer les ravages causés par les Gueux (2). Ils eurent deux fils. Jérôme, le plus jeune, se dit *homo militaris*. En 1578, il s'échappait des mains des rebelles, et en 1612 il pouvait écrire au vice-roi de Naples, le fameux comte de Lemos : *mihi homini militari a te confidentiae militaris plane conscio* (3).

En somme, la famille de Del Rio s'est distinguée au service de la Religion catholique et de la patrie espagnole.

Jusqu'au temps de Martin-Antoine, elle demeura très unie. Martin-Antoine s'est plaint de son cousin Jean, mais une fois et bien légèrement (4) ; et c'est à ce même cousin que sa vie fut dédiée. C'est à son oncle, Louis, que Martin-Antoine dédiait lui-même ses *Adversaria in Senecam*. Il fait de lui un bel éloge dans ses mémoires (5). Quant à son père, il le vénérât : *Semper pietate ac veneratione prosecutus* (6). Il lui a dédié ses *Notes sur Claudien* en 1574. Dans la préface de ce livre et de son *Polyhistor*, il reconnaît que son père l'a poussé à l'étude des lettres, de la religion, de toutes les connaissances et sans rien épargner. Del Rio n'a rien dit, que je sache, de sa mère. Ainsi Montaigne ne parle non plus jamais de la sienne.

Si l'on veut prendre de cette famille une vue d'en-

(1) *Delrii Vita*, 3.

(2) Delvigne, Int., XI.

(3) *Adagialia*. Dédicace à Petro Fernandio a Castro... »

(4) Burmann. *Sylloges Epitolarum*, tom cit., 524.

(5) Delvigne, III, 237.

(6) *Delrii Vita*, p, 23.

semble et plus concrète, on pourra voir au Louvre une toile de William Key : le père, la mère, le frère de Martin Del Rio s'y tiennent, l'un près de l'autre, sur un même rang ; lui-même y est représenté presque enfant encore, entre sa mère et son jeune frère, celui-ci, à peine un peu plus jeune que lui (1).

Martin-Antoine ne laissa pas déchoir sa famille.

Il naquit, à Anvers, le 17 mai 1551, le jour de la Pentecôte, ont noté ses biographes. L'enfant semble avoir eu des dispositions remarquables pour l'étude. Il étudia fort jeune à Lierre, petite ville située au confluent des deux Nethes, au Sud-Est d'Anvers. De Lierre il alla à Paris, où il se trouvait en 1564. Il étudia la philosophie au collège de Clermont, sous la direction de Maldonat (2) et suivit en outre les cours de Lambin au collège des Lecteurs Royaux (3). En fait de langue ; il avait appris, à Lierre, le grec et le latin ; et plus tard, on ne dit pas où, le chaldéen, l'hébreu, le flamand, l'espagnol, le français, l'italien, l'allemand (4).

A 19 ans, il écrivait sur Sénèque des notes qui seront publiées plus tard par son frère (5). A 20 ans, il corrigeait et annotait le *Polyhistor* de Solin, à 21 ans, en 1572, il écrivait encore des notes sur Claudien. D'après le censeur de son premier ouvrage, il avait lu 1.100 livres avant de se mettre lui-même à écrire (6). Sa bibliothèque contenait de nombreux

(1) Ce tableau se voyait dans la salle Duchatel, avant les travaux en cours (septembre 1935).

(2) *Delrii Vita*, p. 7.

(3) Aubert Le Mire, op. cit., p. 71 (Delvigne, Int., XII), etc...

(4) *Delrii Vita*, p. 7.

(5) In L. Annaei Senecae *tragoedias.. Adversaia Antuerpiae 1576* (prae-fatio) non pag.).

(6) *Delrii Vita*, p. 5.

manuscrits et imprimés de toutes langues (1). Del Rio ne cessa jamais de s'intéresser aux lettres, auxquelles il donna toujours ses heures de loisir. On verra plus tard, l'importance de son œuvre littéraire.

Dans la préface de ses *Notes* sur Claudien, il écrivait que la lecture des poètes préparait excellemment à l'étude du droit. Lorsqu'il étudiait la philosophie, il s'était appliqué à la partie morale, comme s'il devait un jour commander aux hommes et exercer des charges (2). Il devint en effet homme de loi.

De Paris, il passa à Douai où il commença l'étude du droit. Il y connut le juriconsulte Louis Carrion, qu'il consultait plus tard sur les tragédies de Sénèque (3). Il continua son droit à Louvain, où il rencontra Corneille Valier (*Cornelius Valerius*) et un autre qui va tenir une grande place dans sa vie : Juste Lipse.

Ses études furent aussi brillantes dans le droit que dans les lettres. Bachelier en droit civil, à Louvain en 1570, il était reçu docteur en 1574, en l'université de Salamanque. Cette université donnait alors son plus bel éclat. Martin Del Rio avait en outre l'avantage de s'y trouver dans le pays de ses ancêtres paternels et à côté des siens. Son jeune frère Jérôme l'y avait accompagné et étudiait alors la philosophie et les mathématiques (4). En 1575, Del Rio composait un recueil de notes sur le droit civil.

Ses connaissances juridiques furent reconnues en haut lieu et ne tardèrent pas à lui servir. La même année, on le retrouve dans les Pays-Bas, où le roi d'Espagne Philippe II le nomme conseiller de Brabant.

(1) Delvigne, I, 95,

(2) *Delrii Vita*, pp, 7, 22.

(3) *Synt.*, III, 458 (Troa., 437).

(4) *Adversaria*,... (praefatio, non pag.),

Deux ans après, il était auditeur général et chargé de rendre la justice aux fonctionnaires du Palais et aux troupes. En 1578, enfin, il devint vice-chancelier de Brabant et questeur du fisc royal. C'est la période brillante de sa vie. Del Rio l'a racontée. Pendant les deux ans (1576-1578) que Don Juan d'Autriche passa à la tête du gouvernement dans les Pays-Bas, il n'eut pas de conseiller plus fidèle que Del Rio. Il pouvait compter sur lui dans les circonstances difficiles et les négociations importantes. A la fin de 1577, Martin Del Rio fut le seul conseiller des cours provinciales qui n'eut pas abandonné le gouverneur. En 1578, il était l'un des trois receveurs généraux chargés de reconnaître les biens des rebelles. La même année, quand Don Juan voulut soulever Malines et la gagner, il y envoya Del Rio. Lorsque, bientôt après, il eut contre lui tous les chanceliers de Brabant, sauf deux, Del Rio était encore l'un des deux.

Pourquoi Del Rio renonça-t-il aux honneurs qui lui semblaient destinés ? Par dégoût, à la suite de déceptions ? Par regret, après la mort de Don Juan ? Était-ce simplement désir de la retraite, de la vie religieuse (1) ?

Les premiers biographes en sont restés à ces hypothèses. On ne sait ce que Del Rio devint après la mort de Don Juan. Bientôt, il demanda au nouveau gouverneur, le duc de Parme, la permission de faire un voyage en Espagne. Sitôt arrivé, il quitta la carrière où il s'était illustré, entra dans la Compagnie de Jésus, où il passa le reste de sa vie : il avait alors 29 ans.

Le 9 mai 1580, il entra au noviciat des Jésuites de

(1) Aub. Mirœi, *Elogia*, p. 72 ; Val. Andreae, op. cit., 587 ; H. Drexelo, op. cit., p. 24 ; *Al-gambe*, op. cit., 324 ; *Foppens*, op. cit., 848, etc...

Valladolid. Il y demeura novice deux ans. Il reprit ensuite ou compléta ses études.

Son noviciat terminé, ses supérieurs jugèrent son instruction insuffisante dans toute une partie de la philosophie et ils lui firent passer trois ans à l'étude de la dialectique. C'est après, en 1585, que revenant d'Espagne, il tomba malade à Bordeaux. La peste faisait alors des ravages dans la ville. On sait comment le Maire, Montaigne, un parent de Del Rio se tint prudemment en dehors des murs. Del Rio dut demeurer dans la ville une année entière, pendant laquelle il écrivit le *Syntagma Tragoediae Latinae* (1). Rentré en Belgique, il se mit à l'étude des sciences sacrées : *partim Lovanii, Partim Moguntiae sacrarum litterarum studio et theologiae se consecravit* (2). Il avait ainsi parcouru, pour les lettres, le cycle des connaissances étudiées en son temps : pendant le reste de sa vie, il sera professeur.

Il commença par enseigner la philosophie à Douai. Peu de temps après, il allait enseigner la théologie morale à Liège. Il y demeura quatre ans, puis professa l'Ecriture Sainte à Louvain (3).

L'enseignement cependant ne l'absorbait pas. Del Rio discutait beaucoup avec les hérétiques. C'est durant son séjour à Liège qu'il aurait accompli la conversion la plus mémorable de sa vie. Son biographe la rapporte sur le ton lyrique : *Nullum magis eximium*

(1) Pour les années qui vont suivre jusqu'en 1597, la biographie de Delvigne n'est pas toujours exacte : Del Rio n'enseigna pas la théologie à son retour en Belgique, ni la philosophie, à Douai, en 1591. (Delvigne ; Intr. XVI).

(2) *Alegambe*, op. cit., p, 324. *Id.*, Aub. Miroei. *Elogia*., loc. cit., Foppens, op. cit., 848.

(3) *Alegambe*, loc. cit. Il était à Liège en juillet 1593 ; (Burman, op. cit. 542). Les sermons de 1595 ont été prêchés à Louvain. Je n'ai pu préciser davantage la date de son départ pour Louvain.

opus, totius vitae ambitu, nihil magis industriac, magis feliciter videtur peregissee quam singulare illud et paucis cognitum facinus dignum aeterna praedicatione, quo J. Lipsium V. C. omni invidia et aemulatione superiorem, ad partes nostras et Dei, non timide aut ignave sed palam inter multorum circumlatrantium canum rictus, inter leonum rugitus defendendas adduxit : illique fuit quod Ambrosius Augustino (1). On se souvient qu'il avait rencontré Lipse à Douai en 1570 ; il avait gagné son amitié et travaillé avec lui (2). En 1578, après la bataille de Gembloux, Del Rio sauva du pillage les biens de Juste-Lipse. Celui-ci s'en montra très reconnaissant (3). Puis, entre les deux, survinrent quelques malentendus que leurs ennemis voulurent exploiter (4). Del Rio protesta que dans le fond, ses sentiments n'avaient pas varié, Lipse de son côté l'admirait et l'appelait : *aevi nostri miraculum* (5). Lipse lui annonça sa conversion, dans une lettre du 14 avril 1591, et il le considéra comme son directeur : *quasi vitae moderatorem scriptorumque suorum censorem* (6), Del Rio chargea le P. Rosweyde de revoir les livres contenus dans la bibliothèque de son ami (7) et il écrivit à Lipse lui-même de se mettre en rapport avec le censeur de Louvain (8).

Pendant qu'ils furent à Liège ensemble, en 1591, ils s'écrivaient un billet très affectueux tous les jours (9). Nous les retrouverons plus tard, l'un près de l'autre toujours, à propos du *Syntagma*.

A Louvain comme à Liège, Del Rio, s'occupait aussi

(1) *Delrii Vita*, p. 25.

(2) *Delrii Vita*, p. 13.

(3) *Justi Lipsii Epistolarum centuriae duae*, 1596, p. 25, *Delrii Vita*, p. 24.

(4) *Delrii Vita*, p. 29.

(5) Delvigne, *Int.*, VII, XXI.

(6) *Delrii Vita*, p. 31.

(7) *Delrii Vita*, p. 32.

(8) Burman, *Sylloges*, p. 529 (lettre non datée).

(9) Burman, *Sylloges*, p. 521, en note.

de prédication et de littérature. En 1593, il faisait imprimer son *Syntagma Tragoediae Latinae*; en 1597, il réunit ses sermons et les publia sous le titre de *Florida Mariana*.

Cette même année, il fit une nouvelle et dernière période de probation : ce que les Jésuites appellent le « troisième an (1). » Il alla à Tournai. Ce fut l'occasion pour lui de montrer à quelles dures et humiliantes pratiques il s'était laissé former : ce gentilhomme de race et qui avait tenu les plus hauts rangs, acceptait d'être pauvrement habillé et de passer dans la ville sous les plaisanteries des premiers venus (2).

Après son « troisième an », il recommence sa vie errante de professeur. Il enseigne d'abord l'Ecriture Sainte à Louvain. Il allait partir pour l'Espagne, mais une tempête le ramena à Boulogne, comme l'indique une lettre datée de Lille, (octobre 1597). Il revint à Liège, puis à Louvain. A cette époque, il travaille à son gros livre : *Disquisitionum magicarum libri sex*; auquel il pensait depuis longtemps.

Il prononça ses quatre vœux en 1600. Pendant les dernières années de sa vie, il ne cessa d'étendre son expérience des hommes. Nous l'avons déjà rencontré sur de nombreuses routes, en Belgique, en France, en Espagne. Aux pays qu'il connaît déjà, il va ajouter maintenant l'Allemagne et la Styrie. Vraiment, comme les grands humanistes, il aura vu des hommes de presque toutes les nations connues en son temps.

Infatigable jusqu'au bout, tour à tour ou en même temps, il étudie, écrit, professe. En 1600, on l'envoie

(1) C'est, si l'on veut, comme une nouvelle année de noviciat.

(2) *Delrii Vita*, p. 35.

en Styrie, à Groetz, où vient d'être fondée une université. En passant à Mayence, il publia les *Aenigmata* de saint Althelme (ou Adelme) qui avait été évêque de la ville au VII^e siècle. A Groetz, il reçut le bonnet de docteur en théologie. Il y professa cette science durant trois ans, pendant lesquels il fit paraître un commentaire du *Cantique des Cantiques*.

Sa santé l'obligea à quitter Groetz. Il repartit pour Salamanque. Professeur toujours, il continua en même temps d'étudier l'Écriture Sainte et écrivit un commentaire de la *Genèse*. Ce fut son dernier livre.

Le 18 avril 1608, il quittait Valladolid ; le 18 octobre il arrivait à Bruxelles, malade, souffrant de la gravelle. Il part aussitôt pour Louvain. L'annonce de sa mort prochaine le laissa très calme. *Tum Delrio, nihil eo nuntio commotus : eum esse diem cui tanto tempore in hoc sacrorum hominum coetu se parasset ; sic vixisse ut mori non timeret* (1). Il mourut très paisiblement le lendemain de son arrivée, le 19 octobre 1608 (2).

Il fut inhumé dans l'église des Jésuites, remplacée en 1650 par le temple dit de Saint-Michel. Le P. Rosweyde composa son épitaphe, qui ne fut jamais placée. C'était pour lui le commencement de l'indifférence ou de l'oubli.

Les premiers biographes ont loué en lui toutes les vertus ; et plus spécialement peut-être, son horreur de la flatterie et du mensonge, admirée par Juste Lipse (3).

(1) *Delrii Vita*, p. 43.

(2) Il serait très difficile de suivre Del Rio dans toutes ses pérégrinations. Nul de ses biographes ne l'a fait. Ainsi nul d'entre eux ne signale les séjours que Del Rio a faits, à Rouen en 1572, à Paris en 1580, à Rome, à une date inconnue, et qui sont rapportés dans le *Syntagma* : II, 39 (Oed., 91), III, 458 (Troa., 437). III, 557 (Oct., 960).

(3) Drexelus, op. cit., p. 28.

Leurs éloges d'ailleurs ne se perdent pas dans les considérations générales. Cueillons ce joli trait qui manifestement, est d'un témoin oculaire : *Tantum virum oculis caligantibus et paene caecutientibus gnaviter et prompto libentique animo, dum alii mensae assiderent, stantem aut in loco anagnostae solito incommode sedentem, librum aliquem pium de more praelegere et ad alterius arbitrium accentus et tonos vel invertere vel dirigere. Quod quidem quanti sit, norunt illi praesertim qui in Religiosis familiis degunt et huius modi se exercitiis subigunt (1) ».*

On s'étonnera peut-être qu'un homme si occupé ait trouvé le temps de composer une œuvre aussi considérable. Le même Drexelus explique comment il savait profiter de son temps. Pareil, en cela, à Pline l'Ancien, il ne lisait jamais rien sans prendre de notes (2), et son ardeur à lire le rendait héroïque et ingénieux : le trait qui va suivre est amusant : *Cum pubertatis annos necdum attigisset, primo mane ipso diei crepusculo, postquam rei divinae interfuit, intinctum vino panem modice sumpsit ; dein subito se illatebravit in cubiculum quod ei sub bibliotheca... quoddam fuerat. Illic sellam et plutum subjectis rotulis ita fabrefieri curaverat ut levi pedis impulsu per omnia circumpulpita et loculamenta, seipsum, omnemque studiorum suppellectilem circumveheret ; illic cum insedisset, non prius inde dimovebatur quam adulta nocte tempus et familiaris ephebus ad coenam non raro invitum ac reluctantem cogeret. Ita totos soles diesque totos in musoco inpransus veluti jam sepultus inter libros exegit » (3). Cette vie de travail devait l'user ; il fut obligé de se servir toujours de lunettes (4), et devint presque aveugle (5).*

(1) Drexelus. op. cit., 29.

(2) Op. cit., p. 30.

(3) Ibid., 26.

(4) Aub. Miroei. *Elogia*, 184.

(5) Ibid., 29.

Toutes les matières connues en son temps l'ont intéressé. Il n'est pas question d'énumérer ici une fois de plus ses ouvrages, mais de les classer, afin de montrer déjà le tour d'esprit de leur auteur et de préparer le lecteur à comprendre le *Syntagma*.

Ses ouvrages peuvent être rangés en six classes assez différentes.

1° Un traité de droit : *Ex miscellaneorum scriptoribus digestorum codicis...* Del Rio, comme on l'a vu, l'a composé dans sa jeunesse, mais il restera toujours lié avec les jurisconsultes et leur fera d'assez nombreux emprunts dans le *Syntagma* (1).

2° Un gros livre sur la magie : *Disquisitionum magicarum libri sex* (2). Aubert LeMire le donne pour l'ouvrage le plus remarquable du P. Del Rio et qui fut universellement admiré (3). Il fut traduit en français et il eut 21 éditions jusqu'en 1747. Mais avant cette date, Del Rio était déjà regardé comme très crédule (4). Dès sa jeunesse, l'étude de la magie l'avait attiré. Au temps de ses études dans une discussion d'école appelée la *Quodlibetica*, il avait exposé son opinion sur les lamies, ces êtres fabuleux au corps de femme et à la queue de serpent (5).

Depuis, les arts magiques n'avaient cessé de l'intéresser. « J'en ai parlé souvent » déclare-t-il, dans le *Syntagma* (6) et il annonce qu'il en parlera encore ailleurs (7). Il n'attendra pas le *Disquisitionum magicarum* pour nous dire ce qu'il pense de la magie : il exposera quelques-unes de ces idées dans le *Syntagma*.

3° Les sermons, au nombre de 13 : *Florida Mariana sive de Laudibus Sacratissimae Virginis Deiparae*.

Ses biographes ont signalé chez lui une dévotion spéciale

(1) *Syntagma*, III, Indices 00 verso.

(2) On pourra en lire une analyse dans Delvigne, Intr., XXXI-XLI. On notera seulement que la 1^{re} édition ne date pas de 1605, mais de 1600 (Tome I) et 1601 (Tome III).

(3) Aub. Miroei. *Elogia*, 74.

(4) Voir Dupin, Nicéron, Bayle : art. cit.

(5) *Synt.*, III, 66 (Med. 732),

(6) *Ibid.*, III, 321 (H. Oe., 526).

(7) *Ibid.*, 399 (Thy. 670).

envers la Vierge. Del Rio prêche la morale plus qu'il n'expose le dogme. Ses sermons ne tranchent pas avec ceux de cette époque. Ils contiennent parfois du grec, des citations nombreuses d'auteurs profanes voisinant avec les auteurs sacrés, le tout accompagné d'interprétations morales et mystiques. Certains développements pourraient passer, presque sans correction, dans le *Syntagma* (1).

4° Les *Commentaires*. — Ces ouvrages sont le plus nombreux. Ils commencent par de longs prolégomènes (2) et se divisent pour le reste en deux parties, dont la première reproduit un texte et la deuxième constitue le commentaire proprement dit. Del Rio a établi et expliqué des ouvrages profanes et sacrés. Chaque fois, il s'est appliqué à donner d'abord un texte correct, même quand ce travail paraissait difficile. Ainsi, pour le *Cantique des Cantiques*, il a consulté 45 ouvrages manuscrits ou imprimés dont quelques-uns étaient écrits en hébreu ou en chaldéen (3). Ses commentaires exposent ensuite les sens nombreux du texte établi : littéral ou historique ; mystique — allégorique tropologique, anagogique — ; accommodative (4). L'étude du *Syntagma* nous fera connaître cette exégèse subtile et la manière du P. Del Rio.

5° Les ouvrages de polémique : *Vindiciae areopagiticae et Peniculus Foriarum elenchi Scaligeriani*... Del Rio s'est pris de querelle avec Joseph Scaliger : le premier prétendait que les livres attribués à Denis étaient de ce Denis l'Aréopagite converti par saint Paul ; le second soutenait le contraire. Les deux champions s'emportèrent et se dirent des injures. Del Rio dans ses sermons se montrait parfois assez libre et violent (5). Dans sa dispute avec Scaliger, il parle comme le P. Garasse. — Quand il écrit le *Syntagma*, il se défend encore et non sans vivacité parfois, mais son langage est très réservé à l'ordinaire.

(1) On pourra lire en particulier le 7^e sermon des *Florida* (Lovanii, 1608. in-8°) 123-136.

(2) Par exemple : *Opus Marianum*, 1607, in-8°, 29 pages. — *Commentarius in Threnos*, 1608, in-8°, 16 pages.

(3) *Opus Marianum*., 1607, in-8°, p. 25 à 27.

(4) Voir par exemple : *Commentarius in Threnos*., 1608, in-8°, p. 9, 19-20.

(5) Voir par exemple : *Florida Mariana* éd. cit., p. 130 et passim.

6° La correspondance. Ses lettres, du moins celles qui sont adressées à Juste Lipse sont d'un naturel parfait. Del Rio y montre une fraîcheur et une délicatesse de sentiments que ses autres ouvrages ne faisaient pas attendre. Qu'on lise ces quelques lignes, parmi beaucoup d'autres, tout aussi tendres *Nequeo dicere quam mihi gratum fuerit carmen tuum, futurum animi et amicitiae nostrae perpetuum mihi testimonium. Dividet nos locus, sed ea tantum parte quae... corrumpi et dividi potest melior illa... nunquam separabitur... Novit ille (Deus) me mei promissi et fuisse et fore memorem. Nunquam sacris operabor quin J. Lipsii in « memento » memor (1).*

Ces lignes ont peut-être été écrites l'année même où s'imprimait le *Syntagma* ; mais évidemment, dans le *Syntagma* le ton est bien différent.

(1) *Sylloges*, Burman, éd. cit., p. 529, lettre non datée. Ses « Mémoires » ne sont pas rappelés ici, car ils sont, en dépit du titre que nous leur avons donné, assez impersonnels ; ils racontent les événements auxquels Del Rio a été mêlé plutôt qu'ils ne font connaître du nouveau sur son caractère.

CHAPITRE II

Le *Syntagma Tragoediae Latinae*. Description et histoire du livre. Pourquoi les deux commentateurs n'ont-ils pas été fondus ? Les corrections faites au texte de Sénèque. L'influence de l'ouvrage sur le théâtre.

On ne pourrait assurer que, parmi tous les ouvrages, du P. Del Rio, le *Syntagma* représente le mieux sa pensée, et qu'il doit être connu avant les autres. Et pourtant ce livre se signale assez vite à l'attention du lecteur.

DESCRIPTION.

Le format est in-4° (25 × 17).

Le livre porte au recto de la première feuille :

MARTINI | ANTONII | DELRII | *ex Societate Jesu* | SYNTAGMA
TRAGOEDIAE LATINAE | *in tres partes distinctum* | *quid*
in iisdem contineatur | *sequens pagina indicabit* | *Antuer-*
piae. Ex Officina Plantiniana Apud Viduam et Joannen
Moretum. | MDXCIII | *Cum gratia et Privilegio.*

Au verso de cette feuille, on lit un sommaire des trois parties du Livre.

A la page suivante commence la préface : *Ad illustrem Loevinum Torrentium, Antuerpiae episcopum, Martini Ant. Delrii. Praefatio*. Elle comprend 7 feuilles paginées à part et porte à la fin : *Lovanii. A. D. Kal. Jun*

(I) I) XXCIX. Au verso de cette dernière feuille : *Promentariis hisce J. Lipsi carmen ad ipsum Mart. Antonium Delrium.*

Vient ensuite la 1^{re} partie du *Syntagma* paginée de 1 à 188 et se décomposant comme il suit :

Prolegomenon Liber primus. De Tragoedia, p. 1-30

Prolegomenon Liber secundus. De L. Annaei vita et scriptis, p. 30-37.

Prolegomenon Liber tertius. De Versibus tragicis maxime Senecae, p. 73-93.

La page 93 porte en titre :

FRAGMENTA | VETERUM *Tragicorum* | *Livii Andronici, Ennii, Pacuvii | Accii, et aliorum | desumpta ex | Apuleio, Auct libb, ad. Henn. D. Augustino, Capro, Carisio, Censorino, Cicerone, Diomedes, Donato Fabio, Quinct, Festo, Fulgentio, Gellio, D. Isidoro, Macrobio Nonio, Prisciano, Probo, Ruffino, Seneca, Servio, Terentiano Tertulliano, Varrone, Victorino, Veteri Commentatore Persii et Juvenalis.*

Sur la même page, sont énumérés les ouvrages qui ont été utilisés pour l'établissement du texte, puis viennent les fragments annoncés. Ce sont des vers, ou parties de vers, rarement des tirades. Ils sont classés par auteurs et pour chaque auteur par tragédies ; celles-ci étant rangées par ordre alphabétique. En face de chaque fragment, dans la marge, est noté l'auteur et le livre d'où il est extrait. A partir de la page 152 jusqu'à la page 160, ce sont les fragments dont les auteurs ne sont pas connus : *Ex Incertis incertorum tragoediis*. Tous ces fragments sont commentés de la page 161 à 188. Le titre se lit au haut de la page 161 : *Opinationes in Tragicorum fragmenta. Lectori S.* Ce salut comprend 8 lignes, puis vient le commentaire. Les auteurs

et les titres de tragédies sont transcrits de nouveau dans le même ordre que précédemment. Les expressions commentées sont rappelées par deux mots imprimés en caractères romains. Le commentaire proprement dit est en italique, il prend toute la largeur de la page, mais il n'a que quelques lignes : une ou deux ordinairement pour chaque mot.

Après la page 188, les pages sont chiffrées de nouveau de 3 à 315, c'est la deuxième partie du *Syntagma*.

La première feuille non chiffrée porte au recto :

MARTINI | ANTONII DELRII | EX SOCIETATE JESU | SYN-
TAGMATIS | TRAGOEDIAE LATINAE | PARS SECUNDA |
*In qua L. Annaei Senecae Tragoediae cum Adversariis
recognitis, etc... uti sequens pagina indicabit. Antuerpiae |
Ex Officina Plantiniana | Apud Viduam et Joannem More-
tum | M. D. X. C. III | cum gratia et Privilegio |*

Au verso on lit :

*In hac secunda Syntagmatis parte continentur | L. Annaei
Senecae Tragoediae.*

- | | |
|--|-------------------------------------|
| I. <i>Medea.</i> | VI. <i>Hercules.</i> |
| II. <i>Oedipus.</i> | VII. <i>Thyestes,</i> |
| III. <i>Thebais.</i> | VIII. <i>Troas, seu Hecuba, seu</i> |
| IV. <i>Hippolytus seu Phae-
dra.</i> | <i>Troades.</i> |
| V. <i>Hercules Furens.</i> | IX. <i>Agamemnon.</i> |
| | <i>Incerti poetae, Octavia.</i> |

*Nunc primum a Mart. Ant. Delrio castigatae, et in eas
Adversaria olim edita, et felic. Memor... V. Cl. Ludov. Del-
rio dicata, nunc recognita et in melius mutata, auctaque.*

Au haut de la page 3, on lit : *Auxiliaria castigationi
Contextus.* Suit la liste des ouvrages consultés et une

note indiquant la méthode suivie dans l'établissement du texte.

Les pages suivantes sont divisées en deux, dans le sens vertical. La partie intérieure contient en italiques le texte des tragédies, les vers étant numérotés de 5 en 5. Des majuscules indiquent les noms des personnages, les actes et les chœurs. Au début de chaque chœur, le mètre des vers est noté. Parfois le texte ne descend pas jusqu'au bas de la page. Au commencement de chaque tragédie, on lit en majuscules : *L. Ann. Senecae*, puis le titre de la tragédie, son numéro d'ordre et le nom des personnages.

La moitié extérieure de la page est réservée aux notes. Celles-ci sont en petits caractères romains, sauf pour les citations qui sont en italiques. Parfois les notes s'espacent et laissent des intervalles en blanc ; parfois elles prennent la place du texte au bas des pages et s'étendent sur toute la largeur de la feuille. En tête, de chaque tragédie, en face du nom de Sénèque, on lit *Adversaria in...* puis le titre. Le haut de chaque feuille porte, au verso : *L. Ann. Senecae* ; au recto, un titre de tragédie.

La troisième partie du *Syntagma* est paginée de 3 à 559. La première feuille non chiffrée ne porte rien au verso, au recto :

MARTINI | ANTONII DELRII | EX SOCIETATE JESU | SYNTAG-
MATICIS | TRAGICI | PARS *ultima* | seu | *Commentarius in*
decem Tragoedias ; quae vulgo Senecae ascribuntur, cum
Indicibus.

Antuerpiae ex officina Plantiniana apud Viduam et Joannem
Moretum MDXCIII. Cum gratia et privilegio.

A la page 3, on lit : *Justo Lipsio V. C.*

Mart. Ant. Delrio. S. C'est la dédicace des trois premières tragédies, terminée à la page 4, comme il suit :

Leodici, (I) I) XCII, mense junio.

Pour chaque tragédie, la première page porte en majuscules *Commentarius in..* suivi du titre, et de : *Argumentum.*

La tragédie est alors résumée en une dizaine de lignes. Par exception, pour la première tragédie, au-dessous du titre *In Medeam*, on lit : *Lectori. S.* et un salut de 8 lignes.

Le commentaire vient immédiatement après l'« argument ». Il occupe toute la feuille et dans toute sa largeur. Il est en italiques, de même grandeur que les caractères du texte dans la partie précédente. Les citations seules sont en caractères romains. Le texte de Sénèque n'est pas reproduit. Les mots commentés sont cités au moins en abrégé, en caractères romains et suivis d'un crochet. Un chiffre arabe indique le vers auquel ils ont été empruntés. Les actes et les chœurs sont annoncés par ces mots : *In Actum... In Chorum*, quelquefois abrégés, et suivis d'un chiffre romain. Souvent un résumé et une appréciation précède le commentaire d'un chœur ou d'un acte. La marge contient quelques notes ou références ; et le haut de chaque feuille, au verso : *M. Antonii Delrii*, au recto : *Comment. in..* suivi d'un titre de tragédie.

A la page 152, on lit la dédicace d'*Hippolyte*, d'*Hercule Furieux*, d'*Hercule sur l'Octa* : *Ad Nobil et CL. V. Jacobum Susium Dominum Laræ etc. Leodici. (I) I) XCII.*

La page 362 contient la dédicace des 3 tragédies *Thyeste*, *Troade*, *Agamemnon* : *Ad V. Cl. Petram Oranium, Serenissimi Principis Leodiensis Consiliarium et civitatis Scabinum Leodici (I) I) XCII. Kal. Julii.*

La dernière tragédie *Octavie* n'est dédiée à personne, mais l'argument est précédé d'une notice de 22 lignes en petits caractères romains (p. 520) sur l'authenticité de cette œuvre. La dernière page du Commentaire contient un adieu au lecteur (p. 559).

A la page suivante, on lit, au recto : *Indices Tres Syntagmatis Tragoediae Latinae* ; et au verso : *Typographus. Lectori S. Tres indices curavi concinnandos. Primus rerum et verborum Grammaticus. Secundus totus Criticus. Tertius ceteris dignitate proestantior, suggerens Mathematica, Physica, Moralia et Theologica*. Comme on le voit, les index ne sont pas de l'auteur. Ils sont très abondants et distincts pour chaque partie du *Syntagma*. Les feuilles en sont chiffrées à part de BB à YY. Parmi ces index sont intercalés trois saluts au lecteur qui semblent bien être de Del Rio : DD 4, recto ; feuille mise après NN 4 ; YY 2, verso. — Après une liste d'errata, YY 3 au verso, on lit : *Euge (lector) ! finem habes Syntagmatis, Indicum et errorum. Omnia haec Societatis Jesu more bono et legitimo prodeunt Superiorum permissu*.

Sur la feuille en face : *Summa Privilegii Bruxellae XVI. Mai, MDXCI*. Au verso de cette feuille : *Antuerpiae Ex officina Plantiniana. Apud Viduam et Joannem Moretum MDXCV*.

Cette description [un peu longue aura du moins eu l'avantage de faire pressentir que le *Syntagma* est un livre assez singulier.

Il a d'abord mis beaucoup de temps à paraître. Les deux dernières dates qu'on vient de lire montrent qu'il resta longtemps chez l'imprimeur. En juin 1591, le travail d'impression n'était peut-être pas commencé et

Del Rio songeait à le différer (1). En octobre de la même année, le manuscrit courait les grands chemins : *ut nunc viarum pericula subire cogatur* (1) Del Rio écrit dans la suite qu'il est intervenu pour presser son éditeur (2).

La rédaction des diverses parties du livre demanda aussi de longues années.

La première et la troisième partie ont été écrites dans le même temps. Une première version en fut rédigée en 1585-1586, à Bordeaux. On se rappelle peut-être que Del Rio revenant d'Espagne tomba malade dans cette ville. Sa maladie ne dura pas moins d'un an : *non... ante decursum a Sole Zodiaci circum, interea dum per sua vestigia annus in se labitur, acerbo pressus morbo peplum illud pertexui* (3). Il dit ailleurs (4) : *grassante anno 1586 sevis-sima peste Burdigalae, quando per quartanae febris molestias licebat, quae me anno tunc integro tenuit*. On peut savoir de manière plus précise quand le livre fut terminé. La préface est datée du 9^e jour avant les kalendes de juin 1589. Or Del Rio écrit, deux pages avant : *tertius jam annus effluxit cum apud Bituriges Visviscos aeger.. quae-sivi tamen aliud in otio negotium* (5). La première rédaction des première et troisième parties du *Syntagma* aurait donc été terminée au printemps de 1586.

Elle fut remaniée dans la suite. Del Rio le déclare, au moment de prendre congé de son lecteur, à la fin du *Syntagma* (6) : *haec.. nunc anno (1589) Lovanii subsecivis horis recognovi*. On ne sait quelle fut l'importance et l'étendue de ces corrections. En tous cas, Del Rio n'aura jamais donné à ces parties de son livre que des

(1) Burmann, op. cit., 513, 524.

(3) *Synt.*, praef., e., 4 verso.

(5) *Ibid.* praef., e., 2.

(2) *Synt.*, Indices D D 4, recto.

(4) *Ibid.*, III, p. 559.

(6) *Ibid.*, III, 559.

heures dérobées à la maladie ou à ses occupations de professeur.

Il n'a pas accordé à toutes les deux un soin égal. Le commentaire de la tragédie latine antérieure à Sénèque l'a médiocrement intéressé : *In fragmenta quidem illa cothurni Latialis, parcior quia minus utiliter quis apud illa desideat... Iccirco nuncupavi Opiniones. Fusior et liberalior in fabulas integras Commentarius* (1).

La deuxième partie du *Syntagma* est un ouvrage ancien que Del Rio a fait entrer dans son livre nouveau. Voici quel était cet ouvrage : (Format, in-4°, 22 × 17).

IN. L. ANNAEI | SENECAE CORDUBENSIS | POETAE GRA-
VISSIMI | TRAGOEDIAS DECEM | SCILICET.

Herculem Furentem.

Thebaidem.

Herculem Oetaeum.

Thyestem.

Medeam.

Troades.

Hippolytum.

Agamemnon

Oedipum

Octaviam.

Amplissima Adversaria quae loco commentarii esse possunt.

Ex Bibliotheca Martini Antonii Delrii I. C.

Antuerpiae. Ex officina Chrispophori Plantini Architypographi Regii MDLXXVI. Au verso : *Summa privilegii... Antuerpiae XXX julii, MDLXXV.* Viennent plusieurs pages, quelques unes non chiffrées comprenant :

1° Une préface de 8 pages : *ad... Ludovicum Delrio... Salmanticae A. D. III. Kal februar. Anno salutis nostrae MDLXXIV.*

2° Des pièces de vers en l'honneur de Del Rio.

(1) *Synt.*, praef. e , recto.

3° Un salut au lecteur écrit par Del Rio : *Lovanii A. D. IIII Idus Sextilis, anno (1571)*.

4° *Praeludia quaedam...* (8 pages). Puis de la page 1 à 372, on lit le texte et les *Adversaria* disposés comme on l'a vu déjà dans la 2^e partie du *Syntagma*.

Les pages 373 à 381 donnent un index. — Enfin, une dernière page porte au recto le permis d'imprimer : *Datum Antuerpiae, die 17 junii anno 1571* ; et au verso : *Antuerpiae, excudebat Christophorus Plantinus Architypographus Regius Anno MDLXXVI*.

De cet ouvrage, Del Rio a fait entrer dans le *Syntagma* ses notes et le texte de Sénèque, mais après les avoir corrigés.

Ses notes ont été tantôt abrégées, tantôt augmentées. Del Rio *ajoute* pour compléter ses références : par exemple, pour *Hercule Furieux*, vers 392 : *Ad.* (1), p. 16, *Synt.*, II, 130 ; pour *Oedipe*, vers 91 : *Ad.*, p. 185, *Synt.*, II, 91, il cite en 1593 l'autorité de la Bible. Plus souvent, Del Rio *supprime* : soit une explication embarrassée qui ne le satisfait plus : *Hercule Furieux* vers 481 : *Ad.*, p. 19, *Synt.*, II, p. 132 ; soit une note jugée sans doute trop réaliste, — sur un surnom d'Hercule, *H. F.* v. 623 : *Ad.*, p. 23, *Synt.*, II, 136, — ou trop libre, — sur le devoir des femmes : *Ibid.*, v. 755 ; *Ad.* 27, *Synt.*, II, 139 ; soit une application morale un peu forcée. *Ibid.*, v. 83 : *Ad.*, 5, *Synt.*, II, 120.

C'est dans le commentaire sur *Oedipe* qu'il a fait la suppression la plus importante. — Au vers 91 : *Ad.*, p. 186, il parlait d'une discussion tenue autrefois sur les

(1) L'abréviation : *Ad.* indique l'édition des *Adversaria* de 1576.

Géants et les Lamies ; et à la page 217 (vers 1060 , il transcrivait la thèse qu'il avait soutenue — la *quodlibetica* — sur le sujet indiqué, à Louvain. La note et la thèse des *Adversaria* ont disparu dans le *Syntagma*.

En somme, ces modifications sont peu importantes, ainsi que Del Rio le déclare dans la préface du *Syntagma* : *Quae olim... Adversaria, recognovi tantum et quas illis iudicii, ingenii et doctrinae infirmitas vel servor aetatis lubricae maculas asperserat, sustuli* (1).

Et justement, ce travail de correction ne laisse pas de surprendre. En même temps qu'il corrigeait ses anciennes notes, Del Rio en écrivait de nouvelles sur les mêmes tragédies, et il faisait imprimer dans un même volume, l'un après l'autre, ses deux commentaires ; l'ancien à peine corrigé et le nouveau, sans les fondre en une œuvre unique.

Chose curieuse, il a toujours pensé que le *Commentarius Novus* devait ou pouvait être un livre à part et indépendant des *Adversaria*. C'est bien ce que laisse entendre ce salut au lecteur : *Quae in Adversariis olim, hic non repetam : eo tibi recurrendum : Dumtaxat Graecorum testimoniorum Latinam nunc interpretationem accipies, quia plerique illam postularunt* (2). Del Rio a cédé à la demande de ceux qui ont désiré avoir la traduction des textes grecs cités aux *Adversaria* ; et même alors, il n'a pas songé à remanier ses deux commentaires *Adversaria* et *Commentarius Novus*.

Il ne pensait pas qu'ils dussent être nécessairement imprimés l'un à la suite de l'autre. Il continue en effet : *Utar autem eorum qui extant interpretum versionibus ; si non*

(1) Praef. e., recto.

(2) Synt., III, 5.

exstet ulla, sententiam meis verbis exprimam... quorum Graeca exemplaria non erunt ad manum ; ignosce si mentem, non ipsa verba exhibebo (1). Cet avertissement mis en tête du *Commentarius Novus* prouve donc que l'on pourra lire ce dernier commentaire sans avoir en un même volume les *Adversaria*.

Del Rio n'a pas dit pourquoi il nous présentait deux livres distincts sur un même sujet ; mais quelques remarques nous aideront à comprendre ses raisons.

Del Rio renvoie très souvent le lecteur, de son dernier commentaire au premier. La plupart du temps, la note du *Commentarius Novus* et la note des *Adversaria*, à laquelle, elle renvoie, sont différentes, soit quant au sens, soit quant à la longueur du développement. Quelques-unes seront étudiées dans la suite de ce travail. On pourra dès maintenant comparer celles qui accompagnent les vers suivants :

Troas, v. 437 : *Synt.*, II, 245 ; *Synt.*, III, 456.

Medea, v. 77-78. *Synt.*, II, 7 ; *Synt.*, III, 20.

Agamemnon, v. 53. *Synt.*, II, 265 ; *Synt.*, III, 479 (2).

Ibid., v. 1008. *Synt.*, II, 290 ; *Synt.*, III, 519.

A ce dernier vers, les *Adversaria* donnent une explication sur les songes de ceux qui vont mourir. Dans le *Syntagma*, Del Rio donne une explication analogue : *de qua olim tam multa in adversaria*. Puis il cite quelques auteurs, et après le dernier, il ajoute : *illa etiam adducit quae tot annis prior ego in Adversar.*

(1) J'ai trouvé deux exemplaires où les *Adversaria* sont imprimés avec la première partie du *Syntagma* et à part du *Commentarius Novus* (*Syntagma*, etc... cf., p. 32). La 3^e partie annoncée par le titre n'existe pas. Ces exemplaires peuvent se voir, l'un à la Bibliothèque de l'Arsenal et l'autre à la Bibliothèque des Facultés Catholiques d'Angers.

(2) Ces deux notes un peu longues sont citées à l'appendice I ; pp. 134-135.

Il est évident qu'il était plus facile à Del Rio de renvoyer à la note des *Adversaria* que de la refaire. En évitant ces révisions et corrections, qu'il eût dû répéter souvent, s'il n'avait pas utilisé les renvois, Del Rio ménageait son temps et sa peine dans une mesure appréciable. On sait d'autre part qu'il a rédigé son livre pendant le répit que la maladie lui a laissé ou pendant les loisirs qu'il prenait sur ses occupations.

Lui-même reconnaît qu'il n'a pu corriger toutes les fautes de son livre et il s'en excuse trois fois : dans sa préface (1), à la fin du *Commentarius Novus* (2) et dans les Indices (3).

Ses fautes de composition n'étaient pas celles qu'il estimait les plus graves. Le commentaire, tel qu'il l'avait compris, expliquant vers par vers, lui permettait les renvois. Del Rio ne craint pas de renvoyer son lecteur dans le même livre, d'une partie à l'autre. Au vers 36 d'*Agamemnon*, il écrit (4), *Sup. Thyeste actu 4* ; au vers 69 d'*Hippolytus* (5) : *vide supra Medea versu 745 in comment* ; au vers 495 de la même tragédie (6) : *De hoc luxu dicemus alibi*. — D'un mot ou d'une idée mise à sa place, Del Rio fait souvent, comme s'il ignorait le pouvoir. Il met parfois ses notes, littéralement là où il peut, négligeant de se corriger pour les mettre là où le demande la logique. Il le dit avec une simplicité délicieuse : *Alibi hoc ponere oblitus sum* (7). Un tel sans-façon nous fait assez comprendre que Del Rio ne devait pas se donner la peine de remanier tous ses *Adversaria*.

(1) E., 2, verso.

(3) DD., IIII, recto.

(5) *Ibid.*, 162.

(7) *Ibid.*, 483 (*Aga.*, 179).

(2) *Synt.*, III, 559.

(4) *Ibid.*, III, 478.

(6) *Ibid.*, 182.

Le souci de sa gloire littéraire lui interdisait aussi de les retoucher profondément. Il les a sans doute corrigés, augmentés même, et justement pour faire disparaître les fautes dues à son jeune âge (1). Coïncidence curieuse, le *Commentarius Novus* reproduit parfois textuellement, ou presque, des notes mises déjà et toujours maintenues aux *Adversaria*. En voici quelques-unes relevées dans le Commentaire de *Hyppolyte* à la dernière partie de cette tragédie.

Vers 860. *Synt.* II, 106 ; *Synt.*, III, 201.

Vers 1013. *Ibid.*, 110 ; *ibid.*, 207.

Vers 1268. *Ibid.*, 116 ; *ibid.*, 214.

Au vers 79 de *Médée* : *Muris quod caret oppidum*, on lit : *Sparte* [*Synt.*, II, 8] et : *Sparte. Postea tamen muris cingi coepit*. Justin. lib. 14 [*Synt.* III, 20].

Del Rio laisse ainsi sous nos yeux des notes devenues inutiles, mais qui témoignent de sa science précoce. C'est lui qui l'a fait remarquer : *quae olim penè puerò exciderunt*. Insensible à la vanité, sûrement, il ne méprise pas tout à fait la gloire d'être compté parmi les savants de l'époque. Ainsi Antoine Lemaistre lui aussi, tout pénitent et solitaire qu'il fût, ne dédaignait pas de revoir ses *Plaidoyers*. Del Rio avoue son faible en un langage très joli, à propos d'une correction, reconnue fausse de nos jours, mais acceptée alors et qu'il avait été le premier à faire : *placuit hoc aliis ; sed plus quam decennium ante in adversariis mihi traditum. Nec uno tantum id loco, accidit pluribus : quae non enumerabo, nec amicis, ut conjuge rapta Atridae, bellum indicam. Gaudeo potius quae mihi visa, probari naris emunctae criticis : quam,*

(1) *Synt.*, praef. e,, recto.

vel praeoccupata, ab aliis invadi indigner, ridiculum prorsus (1). Non sans doute, il ne se donnera pas ce ridicule, mais il ne manque pas de réclamer la justice pour lui, et quoiqu'il dise, plusieurs fois.

Oct., vers 567 (*Synt.*, III, 546).

Oct., 148 (*Synt.*, III, 525).

Hipp., vers 1274 (*Synt.*, III, 215)

Troa., vers 560 (*Synt.*, III, 460).

Ce n'est pas sans âpreté qu'il se défend d'avoir jamais suivi Raphelengius, citant des dates, apportant des témoignages (2). Laissons le corriger un livre qui lui a valu de la gloire ; ne lui demandons pas de le sacrifier et de le fondre dans un ouvrage nouveau.

Au reste, tout en gardant ses notes anciennes, il avait ses raisons pour en écrire de nouvelles. Ces raisons sont indiquées dans la préface du *Syntagma*. Del Rio y expose le but qu'il s'est proposé en écrivant le *Commentarius Novus*. Il nous fait comprendre ainsi, ce qui distingue ce dernier commentaire du premier.

Hic, écrit-il..., *dedi operam ut... sequeretur explicatio non mere grammatica, sed philosophica potius quae non loquendi modo sed vivendi quoque normam tradat* (3). On ne lit aucune déclaration de ce genre dans les *Adversaria*. Les conseils n'y manquent pas sans doute, mais enfin, Del Rio fait la leçon avec moins d'insistance.

Un double caractère distingue les leçons du *Commentarius Novus*. Del Rio s'applique d'abord à réfuter les philosophies anciennes : *Academicorum Peripateticorum, Pythagoricorum et Stoicorum* (4). On se rappelle qu'il vient

(1) *Synt.*, III, 28 (*Med.*, 163).

(2) *Ibid.*, III, 268 (*H. F.*, 623).

(3) *Ibid.*, praef. e., recto.

(4) *Praef. e.*, verso.

de refaire, pendant trois ans, ses études de philosophie. Il y paraîtra quelque chose dans le *Commentarius Novus*. On verra avec quelles précisions et quelles subtilités parfois, à propos du 1^{er} chœur de la *Troade* (*Synt.*, III, 438 et suiv.), il y expose ou réfute les systèmes philosophiques relatifs à l'âme, alors que dans les *Adversaria* il n'en disait pas un mot.

A la place des philosophes païens, Del Rio propose d'autres maîtres : *ostendi duces itineris securiores, quibus verae fidei, verae lucis lumen illuxit : quorum pectus inhabitante spiritu Sancto plenum, solidam aspirat sapientiam, puram putam spirat virtutem* (1).

Il ne les ignorait pas complètement au temps des *Adversaria*, mais il n'avait pas appris à les goûter. Maintenant, il les met au-dessus de tout. Auprès d'eux, les savants de son siècle ne sont que de petits élèves (2). Saint Jérôme notamment en sait plus que n'importe qui sur tout ce qui touche aux lettres (3). Del Rio voudrait les citer tous : *ut me pigeat quod tam sero ad sacram istam virorum sanctissimorum eloquentiam degustandam animum adjecerim* (4).

Après les anciens, ce sont les modernes : à l'occasion de la scène d'Hercule aux pieds d'Omphale, il recommande de lire *La guide du pêcheur* de Louis de Grenade (5).

A la suite de ces maîtres, c'est toute la théologie chrétienne qu'il trouve moyen de rappeler dans le *Commentarius Novus*. Par exemple, à propos des dons laissés aux Grecs par Cérès, il fait tout un cours sur le pain qui est la matière de l'Eucharistie : cinq pages à

(1) *Synt.*, praef. e., 2, recto.

(2) *Synt.*, III, 337 (*H. OE.*, 1033).

(3) *Ibid.*, 459 (*Troa.*, 511).

(4) *Ibid.*, 537 (*Oct.*, 390).

(5) *Ibid.*, 315 (*H. OE.*, 375).

double colonne ! : *Cui si displicent hujusmodi emansiones, transiliat aliquot paginas* (1). Aussi trouve-t-il maintenant que l'étude de la tragédie latine peut être très utile même aux théologiens (2).

Les exposés et les réfutations du *Commentarius Novus* sont en outre faits sur un ton parfois très vif que l'on n'avait pas entendu dans les *Adversaria*. Les vœux de religion que Del Rio a prononcés, les misères dont souffrent ses contemporains lui ont fait un devoir d'aborder les graves sujets qu'il vient de nous exposer. Il continue : *At acerbius aliquando et severius locutus ? non nego... Nonne asperius aliquando ducendus calamus ?* (3). Nous verrons dans la suite en détail contre quels scandales il s'élève, mais dès maintenant, il est manifeste que depuis les *Adversaria* Del Rio a changé, ses contemporains aussi et il ne doit plus leur parler ou leur écrire vers 1593, comme en 1576.

On pense bien qu'avec ces préoccupations de moraliste et de théologien, Del Rio n'accorde qu'une médiocre importance à la valeur littéraire de Sénèque. Il sait goûter un beau texte. Il signale l'effet poétique de certains vers (4) ou la qualité littéraire de certains passages (5); mais rapidement et comme avec regret de s'y être arrêté : *Multa festinanti et quasi furtim gravioribus Theologiae studiis aliquid subducenti* (6). Dans le *Commentarius*, il ne songe plus à exprimer ses goûts d'artiste. Au vers 465 d'*Agamemnon*, il écrivait dans les *Adversaria* : *Hinc incipit elegantissima tempestatis descriptio* :

(1) *Ibid.*, III, 197 (*Hipp.*, 833).

(2) *Ibid.*, praef., a. 4, recto.

(3) *Ibid.*, praef., e. 3, recto.

(4) *Ibid.*, I, 161 (*Adonis*); 162 (*Helena*).

(5) *Ibid.*, I, cap. VIII, 85, in fine et 86.

(6) *Ibid.*, I, 92 (in fine).

qua in re multi poetae ingenium suum exercuerunt. Cunctos (Virgilium excipio) poeta noster hac in re superavit. Il le compare à Lucain, Ovide, Papinius, Valerius Flaccus, Homère (1). Le *Commentarius Novus* rapporte bien encore quelques vers empruntés à des descriptions de tempête, mais sans apprécier leur qualité littéraire (2).

Avant de commenter une œuvre, Del Rio estimait presque nécessaire d'en revoir le texte (3). Aussi en même temps qu'il renouvelait son commentaire, il corrigeait-il le texte de Sénèque (4).

Nunc primum castigatae (5), écrit-il à propos des tragédies publiées dans le *Syntagma* en 1593. Dans les *Adversaria*, en 1576, il s'était borné, au cours de son commentaire, à faire des remarques sur le texte qu'il expliquait, mais sans le corriger. Celui-ci ne faisait que reproduire une édition de Leipsik que Del Rio jugeait très défectueuse : *Lipsica seu Lipsiensis Ernesti Voegelini, ex emendatione N. viri alias eruditi, sed cujus in hunc auctorem opera parum laudabilis. Hanc ad litteram expressit Christoph. Plantinus Antuerpiae. Anno (I) I LXXVI cum meis Adversariis. Nec est quod quis mihi quidquam illius tribuat. Nam quae in Adversariis monueram, non sunt in contextum relata : et contextus ille purus putus Saxonicus*

(1) *Synt.*, II, 276. *Synt.*, III, 496, 497.

(2) En 1576, Del Rio connaît et cite Ronsard. Un quatrain des *Mascarades. Espoir et crainte.*, [*Œuvres de Ronsard. éd. Vaganay. V. 366*] est rapporté dans *Syntagma*, II, 259 (*Troa.*, 996).

(3) *Synt.*, praef. c., recto : *quod non recte legitur. ; perperam explicatur.*

(4) Del Rio a corrigé en outre le texte des tragédies latines antérieures à Sénèque, on le sait, et les passages des auteurs qu'il cite dans ses notes. Ces corrections n'ont pas été étudiées ici ; car Sénèque est l'auteur que Del Rio a le mieux connu ; les corrections qu'il a faites sur le texte des autres auteurs ont été moins travaillées ; elles auraient été plus longues et plus difficiles à étudier et, semble-t-il, cette étude n'eût pas modifié le jugement d'ensemble que l'on portera bientôt sur l'érudition de Del Rio.

(5) *Synt.*, II, 2.

est (1). Ainsi en comparant le *Syntagma* de 1593 aux *Adversaria* de 1576, on pourra voir du même coup comment Del Rio a modifié le texte de Sénèque d'une édition à l'autre et dans quelle mesure il l'a amélioré.

Pour l'établir il a consulté de nombreux ouvrages manuscrits ou imprimés, qu'il a énumérés lui-même, comme on l'a vu précédemment. Il a interrogé les savants parmi ses amis. Étant à Paris en 1850, il a discuté avec Ludovic Carrion d'un mot qu'il n'a pas d'ailleurs réussi à rétablir (2). Non content de lire Juste Lipse, il a reçu ses conseils, sans doute, et certainement son approbation : *Legisti, recensuisti, probasti*, lui écrit-il (3).

On se rappelle que Juste Lipse publiait en 1588 ses remarques sur Sénèque et qu'il pouvait juger avec compétence les corrections proposées par son ami.

On ne peut savoir à quelle classe appartiennent les manuscrits que Del Rio a consultés. En tous cas, il suit tantôt l'une, tantôt l'autre des deux recensions qui nous ont rapporté le texte de Sénèque (4). Il est venu trop tôt. Le manuscrit le plus sûr pour les tragédies de Sénèque, l'Etruscus n'est pas encore connu et sera utilisé pour la première fois, par Gronow, en 1651 seulement (5).

Assez souvent, Del Rio annonce qu'une leçon est celle de tous ses vieux textes : O. V. L. et cependant elle n'a pas été retenue, elle n'est même pas signalée par les érudits modernes comme digne d'attention.

(1) *Synt.*, II, 3, 4. (2) *Synt.*, III, 458 (*Troa*, 437). (3) *Ibid.*, 4.

(4) Sénèque ; Les Tragédies... Tome I, Introduction VIII (Collection des Universités de France).

(5) *Ibid.*, VI.

Ainsi : *tonuit*, au vers 765 de *Médée* (1). Tous les textes consultés [*Bibliographie IV*] donnent *tumuit*. La leçon *tonuit* est signalée par Gruter et Gronow, *sonuit* par Gruter. Au vers 593 des *Phéniciennes*, on lit : « in o. v. l. scriptis et excusis legitur superba (2) ». *Superba* se lit en effet dans : *L. T. B.* ; *superbū*, dans les éditions plus récentes : *G. C. R. Gr. Gro. H.* Del Rio rétablit le vers 563 d'*Oedipe* sous cette forme : *irrigat sanguis focos*, conformément aux anciennes éditions : *L. T. B. G.* et comme écrit encore Gruter. Il explique en note : « Vidi qui legerent : sanguinem libat focis. Eleganter quidem et accomodate, sed contra o. v. l. et codicum Parisiis venetiis Lugduni Compluti Antuerpiae et Basileae excussorum auctoritatem (3) ». La leçon qu'il n'a pas lue dans ses vieux livres est justement celle de l'*Etruscus*, suivie par *C. R. Gr. H.*

Bien des corrections étaient donc impossibles à Del Rio. Gronow l'excuse gentiment : « nec est ejus culpa », après avoir relevé un texte que Del Rio a reproduit d'après ses éditions et sans l'avoir amendé (4).

Ne disposant que de médiocres instruments de travail, Del Rio a corrigé avec beaucoup de prudence. Il n'a jamais, prétend-il, introduit ses conjectures dans le texte, se bornant à les signaler en notes. Evidemment, toutes n'ont pas été retenues, mais quelques-unes suffiront à faire apprécier sa science.

Il y a d'abord celles qu'il avait déjà proposées dans les *Adversaria*, en 1576, et qu'il a simplement reproduites dans le *Syntagma* en 1593. En voici deux à propos d'*Oedipe*.

(1) *Synt.*, II, 30.

(2) *Ibid.*, II, 81.

(3) *Ibid.*, 52.

(4) *Senecae, Tragoediae Gronovi*. Delphis. 1728, in-4°, p. 95.

1^o vers 152. — *Perbibit pestem latebrosa serpens.*

T donne *perhibet* ; les autres éditions citées (1), antérieures à Gronow donnent *perbibit*. Del Rio propose : *perdidit* (*Ad.* 188 ; *Synt.*, II, 41). Rapheling signale la correction, et l'attribue à Del Rio, Gruter la juge inutile, Gronow la défend contre Gruter et l'adopte. Herrmann l'adopte aussi.

2^o vers 214. — Ambage *nexa... mos est... arcana tangere.*

Del Rio propose *flexa* (*Ad.* 190 ; *Synt.*, II, 43), comme on lit dans Rapheling seulement et dans Herrmann.

D'autres conjectures n'ont été publiées qu'en 1593. Voici d'abord un vers où Del Rio a soupçonné une faute, sans avoir pu rétablir la bonne leçon :

Hippolyte, vers 12 : *Ubi per glacies lenis Ilissus.*

C'est la leçon des éditions citées précédemment. B. supprime le vers. A la place de *glacies*, Lipse préfère *glareas*, qui est accepté dans R. et les variantes de C. Rapheling supprimerait volontiers le vers. Del Rio n'approuve pas *glacies* (2), mais il ne sait comment corriger. Il n'a pas trouvé *graciles* de Pontanus, ni *glaciles* de l'*Etruscus*. (*H. I.*, 179, vers 13).

Cependant il a parfois deviné la bonne correction.

1^o *Octavie* vers 792-793. — *Verba quae timor recipit meus.* (*Synt.*, II, 311). A cette leçon, qui est donnée par toutes les éditions citées antérieures à Gronow, Del Rio préfère : *reticet* (*Synt.*, III, 554). Gronow accepte sa correction : « Frustra Lipsius, Frustra Gruterus..., vicit Delrius qui : reticet ». Hermann l'adopte aussi.

(1) Bibliographie, IV.

(2) *Synt.*, III, 155.

2° *Octavie* vers 870. *Te quoque lenis simili letho* (*Synt.*, II, 313).

On lit *lenis* dans *C. R. Ad.* ; *levis* dans *L. T.* ; *levir* dans *B. G.* ; *Livi* dans *Gr. S. F. Gro. H.*, comme le proposait Del Rio.

3° *Oedipe* vers 472. — *Sensere terrae Zedacum feroces.*

C'est la leçon de *B. G. C. R. Gr. S. Zedacum ferocem* se lit dans *L. T.* Del Rio propose *Zacarum*, dans les *Adversaria* (p. 198) et *Te Dacum*, dans le *Syntagma* (III. 113). Rapheling fait la même conjecture pour son propre compte. Farnabius l'adopte ; et après lui, Gronow qui l'attribue à Del Rio. Hermann propose *Bachum* (*H.*, II, 21).

Del Rio ne s'en est pas tenu à ces conjectures. Il a aussi parfois choisi entre plusieurs leçons et avec bonheur, souvent. Voici quelques-unes de ses corrections.

1° *Oedipe* vers 524. — *Saepe quam lingua magis.*

Sic « codex Badianus et antiqua Caletani veneta editio » (*Ad.* 200). *L.* écrit *villi* ; *T.* *vili* ; *B.* *quam linguax magis* ; le *Syntagma*, *vel lingua* (II, 51), comme *G. C. R. Gr. S. F. Gro. H.*

2° *Hippolyte* vers 5. — *Et quae Thyasis*, *L. T.* ; *quaeque Triasiis*, *B.* ; *Et quae Thriasis* (*G.*) ; *quaeque Thryasii*, *Ad. C.* ; *quaeque Thriasis*, (*R.*) ; *et quae Thryasis* *Gr. S.* ; *quaeque Thriasiis*, *Synt.* (II, 83) ; *quae Thriasiis* *F.* ; Rapheling écrit : *repono Thriasiis* (ed. cit., 484), Heinsius propose *Thriasis* ou *Thriasiis* (ed. cit., 527). Gronow écrit : *quae Thriasiis* et attribue la correction à Rapheling (*Gro.*, 219) ; de même Herrmann (*I*, 178).

3° *Ibid.*, vers 286. — *Si qua majoris glacialis ursae.*

C'est la leçon de *G. Ad. R. Gr. S. F.* Del Rio écrit

Parrhasiae (*Synt.*, II, 90) comme étant conforme aux vieux textes et comme écrivent *Gro.* et *H.*

4° *Ibid.*, vers 1060. — *Torvusque currus ante trepidantes stetit.*

C'est la leçon de *L. T. B. G. Ad. C. Gr. S.* Au contraire on lit : *Et torva currus...* (*Synt.*, II, 11). Voici comment Del Rio explique son choix (*Synt.*, III, 208). « *Torvusque currus..* Sic legebatur olim in omnibus excusis. Sed quia moles praecessit, videns ego soloecum, monui in advers. legendum vel ex menbran, et torva, vel ex conjectura : taurusque. Mogunt ms quemadmodum alii quattuor : et torva. Quod cur non placeat ? Cur nos ad conjecturas ? » On lit *et torva* dans *R. F. Gro. II.*

5° *Hercule furieux* vers 915. — *Trucis antra Celi* : Leçon de *L. T. B. G. Ad. C.* On lit : *Zethi* : *Synt.* (II, 144). *F. Gro. H.* ; *Zeti*, *R. S.* Rapheling attribue la correction *Zeti* à Del Rio.

Del Rio a fait d'autres corrections portant sur l'ordre des vers ou leur attribution aux différents personnages. Il les a rarement signalées à l'attention du lecteur. En voici.

1° *Les Phéniciennes* : vers 645-647. — 1^{re} leçon.

JOCASTE. Ne metue. Poenas et quidem solvet graves.
Regnabit. Haec est poena. Si dubitas, avo
Patrique crede. (*L. T. B. G. Ad. C. R. II.*).

2° leçon.

Jo : Ne metue. Poenas et quidem solvet graves
Regnabit. Po. Haec est poena ? Jo. Si dubitas, avo
Patrique crede. (*Synt.*, II, 82) avec cette note : « *sic legitur in o. v. l.* ». (*Gr. S. F. Gro.*).

2^o *Hercule Furieux* vers 162. — Leçon des *Adversaria*.

TH. Perimes parentem ? HERC. Facere ne possim, occidam. | Genitore coram. TH. Cernere hunc docui nefas. | AM. Memoranda potius.

Del Rio apprécie cette leçon, en ces termes, dans les *Adversaria* (p. 44) et dans le *Syntagma* (II, 152) : Ita haec leguntur in Lipsiaca editione, sane ineptissime. Nos aliter cum quibusdam ms et (nisi fallor) optime, legimus hoc modo :

TH. Perimes parentem ? HERC. Facere ne possim, occidam.

TH. Genitore coram ? HERC. Cernere hunc docui nefas.

TH. Memoranda potius...

Cette dernière leçon est celle de *L. T. B. G.* Le dernier hémistiche est attribué à Amphitryon par *Synt.* (II, 152) *C. R. Gr.* Gronow et Herrmann attribuent à Amphitryon tous les hémistiches attribués ici à Thésée.

Il est enfin une catégorie de corrections que Del Rio a pu faire grâce à sa connaissance de la métrique ancienne. Elles sont indiquées surtout dans la première partie du *Syntagma*.

1^o *Octavie* vers 88. — *Spernit superbos humilesque simul.* Leçon de *L. T. G. Ad., C. R. Gr. Synt.* (II, 293).

Del Rio propose (*Synt.*, I, 85 ; *Synt.*, III, 524) au nom des lois de la prosodie : *superos*, comme on lit dans *B. S. F. Gro. H. Hermann* attribue la correction à Del Rio.

2^o *Oedipe* vers 154.

Non sua silva decorata coma : Leçon de *L. T. G. Ad. C.*

Del Rio écrit (*Synt.*, I, 86) : « cum in omnibus libris legatur : non sua silva decorata coma, numeris postu-

lantibus, reposui : non silva sua decorata coma ». C'est la leçon de *B. R. Gr. S. F., Gro., Synt.* (II, 40). *H.*

Quoiqu'il en soit de toutes ces corrections par le détail, on peut apprécier leur valeur d'ensemble d'après l'estime où elles ont été tenues au XVI^e siècle et aux siècles suivants :

Sans doute, il serait téméraire d'affirmer que le succès du *Syntagma* fut toujours dû aux corrections du texte de Sénèque. On notera cependant certains faits.

Del Rio prétend que l'idée de publier son livre n'est pas venue de lui. Les premiers qui en eurent la pensée sont ceux qu'il appelle ses *majores* et des savants (1). Admettons que les premiers appréciaient surtout le commentaire moral et philosophique. Mais on peut croire que les savants, en demandant l'impression du *Syntagma*, songeaient aussi à la valeur des corrections faites sur le texte de Sénèque.

Publié en 1595, le livre fut imprimé de nouveau, avec le même titre déjà vu : *Lutetiae Parisiorum Sumptibus Petri Billaine.... MDCXX.*

Le format et le nombre de pages n'ont pas changé, sauf que dans les Indices on ne trouve plus les deux derniers saluts au lecteur, ni l'adieu final avec la mention de l'approbation des Supérieurs, ni la dernière feuille contenant la formule du privilège. La disposition des pages dans les Indices n'est pas tout à fait la même. Pour le reste du livre, la pagination et le texte n'ont pas varié. Quelques fautes d'impression de l'édition de 1593 ont été corrigées; d'autres, aussi nombreuses, bien que signalées aux errata de 1593, sont restées.

(1) *Synt.*, praef., e. 2, verso.

Le texte de Sénèque revu par Del Rio a été publié à part : *L. Annaei Senecae. Cordubensis Tragoediae. Ex Martini Antonii Delrii Societatis Jesu Castigatione, apud Jacobum Ronsin, 1607, 16° (pp. 431 s. l. t.)* (1).

Les différents éditeurs de Sénèque que nous avons déjà rencontrés ont utilisé les corrections ou les notes de Del Rio. Nous avons vu comment ils ont apprécié quelques-unes de celles qui ont été relevées ici précédemment. Ils ont apprécié les autres aussi (2).

En 1601, Raphelengius cite 26 fois Del Rio, le plus souvent pour adopter ses corrections (ed. cit. p. 467-494).

En 1604 (3) Gruterus le nomme parmi ceux qu'il a consultés (4) et il le cite 3 fois pour *Hercule Furieux*, 4 fois pour *Thyeste* (5).

En 1625, Farnabius l'a consulté aussi (6), bien qu'il suive de préférence Heinsius.

En 1652, Gronow, bien qu'il ait utilisé, le premier, l'*Etruscus*, cite Del Rio, parmi ceux qu'il a consultés (7) au début de son livre, et dans la suite encore très souvent au bas des pages. L'ouvrage de Gronow a été réédité en 1724 et 1728 (8). Les notes au bas des pages sont les mêmes en 1652 et 1728. Dans l'édition de 1728, le texte d'*Hercule Furieux* et les notes qui l'accompagnent occupent 99 pages (1-99). A certaines pages, Del Rio

(1) Backer et Sommervogel, II, col. 1896.

(2) Il a semblé inutile de transcrire ici les titres des ouvrages qui ont déjà été donnés quelques pages plus haut.

(3) *L. Annaei Senecae Cordubensis Tragoediae.. studio Jani Gruteri. In Bibliopolo Commeliniano, 1604, in-12°.* (4) *Ibid.*, p. 3,

(5) Je n'ai pas fait ce travail pour les autres tragédies.

(6) *Ad lectores* au début (page non chiffrée).

(7) *L. Ann. Senecae Tragoediae, cum notis Johannis Frederici Gronovi. Amstelodami, in-12°* (début... *Nomenclatura Doctorum.*, 5.

(8) Ed. déjà citées.

est cité plusieurs fois, et il y en a 16 seulement où son nom ne paraît pas.

M. Hermann, qui a établi et traduit les textes des Tragédies de Sénèque pour la Collection des Universités de France, cite Del Rio 11 fois dans ses notes.

On notera enfin que les éditeurs de Sénèque n'ont pas rendu à Del Rio toute la justice qui lui est due. En 1611, Heinsius ne le cite jamais, bien qu'il adopte souvent le même texte que lui. Dans cette même édition, Heinsius publie les notes de Scaliger sur Sénèque : Scaliger ne prononce jamais le nom Del Rio : on se rappelle pourquoi. Quelques éditeurs allèrent plus loin. Nous savons que Del Rio s'est plaint des plagiaires. Rapheling s'est attribué (1) au moins deux corrections que Del Rio revendique (2), et qui ont été signalées précédemment : *Hyppolyte* v. 5, *Oedipe*, v. 472. Gronow attribue lui aussi la première correction à Rapheling (3). M. Herrmann lui attribue les deux (4).

Il est donc assez difficile de mesurer à Del Rio sa part dans le travail qui a été fait pour établir le texte des tragédies de Sénèque. Il mérite au moins d'être rangé au premier rang, parmi les grands érudits du XVI^e et XVII^e siècle qui se sont dépensés à ce travail.

Il est aussi difficile d'apprécier son influence sur les auteurs tragiques qui ont imité Sénèque.

Les *Adversaria* ont pu inspirer Robert Garnier. Les éditions d'Anvers étaient assez connues en France ; et

(1) Ed. cit., p. 483, 484.

(2) *Synt.*, III, 113, 154, in margine.

(3) Op. cit., éd. 1728, p. 219.

(4) Edit. cit., I, 178 ; II, 21. D'ailleurs M. Herrmann a-t-il utilisé le *Synagma* ? Il cite parmi les éditions de Sénèque : « l'édition de Del Rio (Anvers 1576 ?) », sans autre explication. (*Intr.*, I, VI).

après 1576, Garnier a fait paraître deux tragédies dont les sujets avaient été traités par Sénèque : la *Troade* et *Antigone* en 1579 (1).

Pour les deux, Garnier reconnaît qu'il a imité Sénèque parmi quelques autres (2). Et en effet, l'imitation est visible. Que l'on compare par exemple pour la *Troade* :

Garnier	Sénèque
feuillets : 162-166	vers 1-165
» 171-182	» 410-860
» 183-187	» 165-405

Mais Garnier n'a pas indiqué quelle édition de Sénèque il avait suivie. Outre les éditions latines dont quelques-unes avaient été utilisées par Del Rio, une traduction française par Pierre Grosnet avait paru en 1534 (3).

La comparaison des deux tragédies de Garnier avec les *Adversaria* ne permet pas de formuler de conclusions bien sûres. Il faudrait trouver un passage pour lequel les *Adversaria* donnent une leçon unique, nettement différente des autres éditions et que Garnier eût traduite littéralement. En fait, Garnier paraphrase le plus souvent ; et d'autre part, les *Adversaria* rapportent, soit dans le texte, soit dans les notes, plusieurs leçons différentes pour les passages discutés. Ainsi, pour les vers 645-647 de la *Thebais* déjà étudiés, ils distribuent les rôles de deux manières différentes (4) et Garnier en use assez librement avec le texte de Sénèque (5).

(1) Brunet, *Manuel*, Paris, 1861. Tome II, 1490.

(2) *Les Tragédies de Robert Garnier*. Nouvellement revues et corrigées. Paris, Mamert Patisson, 1589; in-12, f. 5 verso, et 161 verso.

(3) Herrmann, op. cit., *Intr.* VII. (4) Cf. supra, p. 53.

(5) Ed. cit., f. 21, recto. Texte cité à l'appendice II, p. 135.

Et pourtant, une remarque indiquerait peut-être que Garnier ne s'est pas inspiré des *Adversaria*. Pour le 2^e chœur de la *Troade* latine qui semble nier l'immortalité de l'âme, Garnier s'écarte de Sénèque et le corrige (1), alors qu'en 1576, Del Rio n'a pas encore un mot de blâme (2) pour ce chœur qu'il jugera plus tard impie (3).

L'influence des *Adversaria* sur le théâtre en France reste donc, pour le moment, assez incertaine. Quant au *Syntagma*, il a été publié au cours de ces années qui furent chez nous « presque vides d'œuvres dramatiques (4) ». L'imitation de Sénèque est, en tous cas, passée de mode. L'auteur qui travaille le plus pour la scène est Alexandre Hardy, comme on le sait ; et « Sénèque n'inspire jamais Hardy (5) ».

Sénèque ne fut pas oublié cependant. Les sujets qu'il avait traités furent encore mis à la scène. Corneille reprit les légendes de Médée et d'Oedipe dans : *Médée*, *Oedipe* et *la Toison d'Or*. Mais nulle part, dans ses préfaces ou examens, il n'indique s'il a suivi le texte établi par Del Rio. Il est seulement vraisemblable qu'il ne l'a pas ignoré. Elève des Jésuites et resté en relations avec ses maîtres, on peut croire qu'il les a entendus parler de leur illustre confrère. Ils n'étaient sans doute pas les derniers à posséder et à lire le *Syntagma*, qui semble avoir été assez répandu en France, à en juger par les exemplaires venus jusqu'à nous. L'avaient-ils dans leurs bibliothèques de Collège ? Sans doute,

(1) *Ibid.*, 183.

(2) *Ad.*, p. 180 ; *Synt.*, II, 234.

(3) Cf. *infra*, p. 81 et suiv.

(4) *Hist. de la Litt. Française illustrée*, Bédier et Hazard. Paris. Tome 1, p. 273.

(5) *Hist. de la Lang. et Litt. Franç.*, Petit de Julleville, Tome IV, p. 198. Article de Rigal.

bien qu'il ne figure pas parmi les livres, que M. Dupont-Ferrier a signalés comme existant ou recommandés au Collège de Clermont (1).

En somme, pour Del Rio, l'oubli s'est fait autour de son influence comme il s'est fait très vite autour de sa vie. Si l'on peut savoir encore comment il a amélioré le texte de Sénèque, on ne sait plus dans quelle mesure il a contribué, par son livre, à faire connaître et goûter les tragédies de l'auteur latin... *Habent sua fata...*

(1) *Du Collège de Clermont au Lycée Louis Le Grand*, Paris, 1921, Tome I, p. 285, 291.

CHAPITRE III

Les auteurs païens : Pourquoi peuvent-ils être bons ? Comment les interpréter ? Pourquoi et dans quelle mesure sont-ils mauvais ?

En tout cas, il a certainement voulu les faire aimer. Lui-même ne se lassait pas de les lire ; il avoue son faible avec une simplicité charmante : *Vereor ne me delectatio quam hujus auctoris capio, longius abripiat et nimium multa ascribere cogat. Nihil sapit, cui Seneca non sapit* (1). Autour de lui, quelques-uns, témoins d'une telle admiration, devaient froncer les sourcils (2). Del Rio a cru bon de se justifier. Ça et là dans le *Syntagma*, il nous a dit ce qu'il croyait trouver de bon dans les auteurs païens et comment il voulait les lire.

Cette apologie est intéressante, car Del Rio, en parlant pour lui, nous fait connaître les tendances de l'humanisme chrétien. On a vu précédemment les hautes approbations qui sont venues à son livre et qu'il avait souhaitées. Dès avant son entrée chez les Jésuites, il avait l'habitude de soumettre ses livres au jugement de l'Eglise Romaine (3). A la fin du *Syngtama* il proteste une fois de plus, de son désir de soumission entière (4). Il n'a d'autre prétention que d'exposer la doctrine officielle de son église.

(1) *Synt.*, III, 542 (Oct., 450).

(3) *Delrii Vita*, p. 17.

(2) *Synt.*, praef. a⁴, recto.

(4) *Ibid.*, III, 559.

Cette doctrine vient d'être définie et rappelée. Le Concile de Trente avec un soin minutieux avait pris des mesures destinées à faire revivre dans leur ferveur première, la foi et les mœurs chrétiennes. Il avait attiré l'attention sur les lectures en particulier et fixé les règles de l'Index (1).

Le *Syntagma* a été médité, composé en partie pendant les années qui suivirent immédiatement le Concile, publié trente ans après : ce qui n'est pas sans intérêt. Il exprime la pensée chrétienne à un moment où elle vient d'être enrichie et précisée.

Del Rio n'éprouve aucun scrupule à défendre et à recommander les tragédies de Sénèque.

A son avis, Sénèque a pratiqué et prêché toutes les vertus. C'est pour en faire la preuve que Del Rio a écrit les pages les plus ferventes de ses Prolégomènes dans le *Syntagma*. Il ne lui faut pas moins de quatorze chapitres pour faire connaître la vie et les vertus de de son héros : 29 pages très serrées (2) ! Il raconte sa vie par périodes, parle de sa mort durant un chapitre entier, puis revient sur son portrait physique et moral, sur sa religion, s'attachant partout à le défendre contre les attaques des historiens Xiphilin et Dion. Ceux-ci ont calomnié Sénèque !

Entre temps, Del Rio s'est attardé à une parenthèse qui donne du prix à son éloge. Dans son chapitre XII : *De Religione et Moribus Senecae*, après beaucoup d'autres, il se demande à son tour, si Sénèque fut chrétien et disciple de saint Paul. Saint Paul, dit-il, a vu Sénèque,

(1) Voir notamment les sessions XVIII, XXV et les règles publiées par Pie IV, 2 mars 1564. *Sacrosancti. Concilii Tridentini. Canones et Decreta.* Paris, Lyon, 1864, in-16°. p. 191, 391. 464.

(2) *Synt.*, I. 30, 59.

il lui a écrit, il en a reçu des réponses. A cela rien de surprenant, l'apôtre se faisait tout à tous ; mais il n'a pas converti son correspondant. Son prétendu disciple a ignoré de nombreuses et très importantes vérités ou vertus chrétiennes : ce ne fut qu'un païen, au reste sans haine pour le christianisme.

Ces remarques appellent une conclusion que Del Rio n'essaie pas d'éluder. Puisque Sénèque, tout païen qu'il fût, demeure un excellent maître de morale, la preuve est faite que tout n'est pas mauvais dans les auteurs païens. Le cas de Sénèque n'est pas unique, en effet. Il y a eu, avant le christianisme, de beaux modèles de vertu. Par exemple, les héros qui sont mis en scène ou rappelés dans les tragédies latines, méritent l'admiration. Del Rio le remarque de temps en temps dans les *Adversaria* et le *Commentarius Novus* (1). *Egregium vitae specimen*, écrit-il au sujet de Cadmus (2). Il pourrait l'écrire de beaucoup d'autres, car pour lui, les dieux anciens sont le plus souvent des hommes que leur vie a désignés à la vénération du genre humain. Dans le grand débat qui a partagé les chrétiens du XVI^e siècle, Del Rio représente le parti qui fait confiance à la nature humaine.

Il s'en est expliqué dans le *Commentarius Novus*. Sa confiance est raisonnée. Elle s'appuie, pour l'un de ses motifs du moins, sur une considération d'ordre religieux. Les païens n'ont pas été sans recevoir quelques lumières, si faibles qu'elles fussent, de la Révélation primitive. Telle croyance païenne n'est qu'une vérité révélée par Dieu et mal comprise. Le *Syntagma* relève çà et là quelques traces d'une Révélation divine. Par

(1) *Synt.*, II, 26 (Med., 663) ; 200 (H. Oed. 1833). *Synt.*, III, 196 (Hipp., 795). 209 (Hipp., 1099).

(2) *Synt.*, II, 57 (Oed, 747).

exemple, ce que les poètes ont dit des Champs-Élysées est comme un écho de ce que le monde a entendu raconter au sujet du Paradis Terrestre (1). Ce qu'ils ont écrit des génies tutélaires qui veillent sur les hommes et sur les nations est un souvenir de la croyance aux Anges gardiens, croyance que les hommes ont déformée selon leurs fantaisies (2). C'est l'incendie de Sodome qui a donné aux païens la première idée de l'incendie du monde, de cette destruction par le feu, qui doit, d'après les Stoïciens, renouveler toute chose (3). Un maître comme Chiron, qui fit l'éducation d'Achille, n'a rien ignoré de la théologie (4).

Quand il remarque une croyance reçue chez les peuples les plus divers, Del Rio voit dans ce consentement universel un effet et un signe de la Révélation. Ainsi les hommes n'auraient pas été unanimes à admettre l'immortalité de l'âme, s'ils n'avaient été éclairés d'une lumière plus qu'humaine (5). Il n'est pas jusqu'au nom de Dieu qui n'aurait été emprunté par tous les peuples aux Hébreux. Del Rio ne l'affirme pas catégoriquement, mais il rapporte avec une complaisance manifeste cette opinion, en faisant remarquer que tous les peuples connus, anciens et modernes, désignent Dieu par un mot de quatre lettres (6). On ne sourira pas trop, en songeant qu'à cette époque où tous les noms avaient un sens, les meilleurs esprits étaient excusables de noter au passage les menues coïncidences. Tout méritait d'être relevé par cet enthousiaste partisan des anciens qui voyaient en ses auteurs les inconscients hérauts du Dieu véritable.

(1) *Synt.*, III, 276 (H. F., 743).

(3) *Ibid.*, 53 (Med., 600).

(5) *Ibid.*, 445 (Troa., chor.).

(2) *Ibid.*, 421 (Troa., 53).

(4) *Ibid.*, 467 (Troa., 831).

(6) *Ibid.*, 379 (Thy., 290).

Pour lui, il n'est donc pas de livre païen qui ne puisse exposer les plus utiles et les plus hautes vérités. Et en effet, Del Rio n'en refuse aucun. Des indices placés à la fin du *Syntagma* indiquent les auteurs cités au cours de l'ouvrage. On peut voir par là combien la sympathie du P. Del Rio est étendue. A titre d'indication, on notera, parmi ces noms très divers, Julien dit l'Apostat. Del Rio le nomme, transcrit quelques mots empruntés à ses écrits, sans chercher à rabaisser sa valeur. Une fois même, il cite un trait à sa gloire (1). Julien a été l'un des auteurs les plus suspects, au XVI^e siècle, parmi les chrétiens. Montaigne en sut quelque chose lors de son voyage à Rome en 1581 (2) : les censeurs ecclésiastiques lui reprochèrent « d'avoir excusé Julian ».

Del Rio vante Tacite : *Historicorum nescio an non sapientissimus* (3), *decus illud historiae* (4). A Rome, vers 1580, on reprochait à Tacite, d'avoir calomnié les chrétiens (5). Del Rio ne manquera pas bientôt d'apporter quelques réserves à son admiration ; mais quoi qu'il en soit de ces réserves, il faut noter, pour le moment, avec quelle sympathie, il lit ou du moins, il ouvre, tous les livres des anciens.

Tous lui paraissent bons, ne fût-ce qu'en de rares passages ; certaines catégories d'auteurs cependant ont mérité ses préférences : ce sont d'abord les poètes.

Les poètes, de quelque religion qu'ils viennent, ont reçu le pouvoir d'atteindre aux vérités inaccessibles pour le commun des hommes. L'enthousiasme poé-

(1) *Synt.*, III, 371 (Thy., 205).

(2) *Journal de Voyage*, éd., Lautrey, Hachette, 1906, p. 250.

(3) *Synt.*, III, 31 (Med., 195).

(4) *Ibid.*, 86 (Oed., 85).

(5) *Dejob.* Marc. Antoine Muret, Paris, 1881, Ch, XVIII, p. 320, 322.

tique est réellement une inspiration du ciel. Les humanistes l'ont dit avant Boileau et en un sens, sans doute, plus noble. Les poètes ont de ces intuitions qui tiennent du miracle. Sénèque par exemple, qui n'est pas considéré dans le *Syntagma* comme un représentant d'une poésie sublime, Sénèque a pressenti les terres qui ont été découvertes quinze siècles après lui. Est-ce par un effet de l'enthousiasme poétique? se demande Del Rio. L'hypothèse ne lui paraît pas impossible (1).

Au moment de l'inspiration, disait Montaigne, les poètes sont admis à lire dans le sein de la divinité ; toute poésie est aussi une sorte de Révélation ; « la vieille poésie est théologie » d'après les *Essais* (2).

Le P. Del Rio écrit aussi, sans plus d'hésitation, que la poésie est une certaine théologie larvée (3). Païens ou non, les poètes sont nos maîtres et, selon le mot de Fénelon », la poésie est plus sérieuse... que le vulgaire ne le croit (4). » Ce n'est pas sans motif, qu'au temps de la Pléiade, le poète était honoré comme un homme divin ; et M. Villey avait raison d'écrire : « Le seizième siècle, qui aimait tant à moraliser, tirait des enseignements même de la poésie (5) ».

Parmi les poètes eux-mêmes, Del Rio essaie encore des classifications. Si tous sont admis à pénétrer de temps en temps dans les secrets divins, il en est que le genre littéraire même oblige à rester presque uniment sérieux. Ce sont les tragiques : *Familiam inter poetas, consensu omnium, ducunt et utilitatis.. plurimum adferunt*

(1) *Synt.*, III, 44 (Med. 378).

(2) III, IX (Coll. *Les Textes Français*, éd. par M. Plattard. Tome VI, p. 79).

(3) *Synt.*, praef., e., 3, recto.

(4) *Œuvres choisies* publiées par A. Chérel, Paris, Hatier, p. 619,

(5) *Les sources d'idées au XVI^e siècle*, p. 19.

tragici (1). Avant de finir son développement sur les écrits de Sénèque, il défend encore la valeur des poètes tragiques. On prétend que la gravité de Sénèque devait mal s'accommoder de la tragédie. Illusion, réplique Del Rio : *Tragoediae una gravitas maxime propria est : haec aut personis, aut re, aut verbis ipsis contineri atque praestari solet* (2). Pour des enfants surtout, nulle lecture n'est plus bienfaisante (3).

Si tous les chrétiens ne partagent pas pour ces auteurs païens la confiance du P. Del Rio, c'est qu'ils ne savent pas interpréter les pages qu'ils lisent, ni en extraire les richesses variées qu'elles contiennent. Pour ceux qui n'en sont pas encore suffisamment instruits, par son exemple et ses conseils, Del Rio va enseigner cet art difficile.

Il en a médité les secrets. Non pas qu'en matières d'exégèse, ses études soient achevées, dès l'année 1593, ses commentaires de la Bible, on l'a vu, sont de beaucoup postérieurs.

Del Rio a étudié l'Écriture Sainte, lorsqu'il avait déjà composé le *Syntagma*, dans la période où il ne faisait plus que revoir ses notes d'autrefois ; mais les idées dont il s'inspire pour interpréter les textes anciens sont trop répandues pour qu'il n'en ait pas eu connaissance à l'époque où il écrivait ses *Adversaria*. Il était entendu parmi les exégètes que les mots de la Bible comportaient de nombreux sens fort divers (4).

(1) *Synt.*, proef., a., 4, verso.

(2) *Ibid.*, I, 71.

(3) *Synt.*, praef., e., recto.

(4) Voir p. e., *Saint-François de Sales, Œuvres complètes. Edit. dite de la Visitation*. Tome XVIII, p. 79. Lettre du 12 septembre 1617, au Cardinal Bellarmin. Saint François de Sales souhaite que son correspondant explique une épître de saint Paul « au triple sens historique, dogmatique et mystique ».

Del Rio remarque dans *Commentarius Novus* que les prophètes juifs parlaient souvent en style imagé pour s'adapter au goût du vulgaire (1). Ses contemporains d'ailleurs n'avaient pas oublié les allégories, ni les moralités ; leur esprit était ouvert au symbolisme. Ils sont prêts à voir des symboles partout dans les lettres et dans les arts. Del Rio va leur en montrer et découvrir pour eux, dans les pages en apparence les plus frivoles des auteurs païens, les plus hautes leçons.

D'après lui, sous le voile de la légende, les païens ont voulu donner avant tout un enseignement moral. C'est dans les *Adversaria* surtout que Del Rio s'est appliqué à dégager cet enseignement.

Ainsi, l'histoire d'Actéon mangé par ses chiens était destinée à montrer les dangers des plaisirs (2). La métamorphose de Callisto a été imaginée pour rappeler certaines personnes à la pudeur (3), le passage alterné des Tyndarides à la vie, puis à la mort, pour recommander la bienveillance et la charité (4). La biche du Mont Ménale recommande d'autres vertus (5). Il est aussi très facile d'interpréter la légende d'Orion (6).

Pour Del Rio, nul détail des légendes païennes n'est insignifiant. Il se croit obligé de chercher un sens moral à toutes les parties fabuleuses des histoires anciennes (7). Quelques-uns devaient sourire à certaines de ses interprétations, il s'en plaint. Que l'on voie dans la légende d'Hellé et de Phryxus une allusion à l'inconstance de la fortune, il applaudit ; mais quoi ?

(1) *Synt.*, III, 67 (Med., 732).

(3) *Ibid.*, 117 (H. F., 6).

(5) *Ibid.*, 125 (H. F., 221).

(7) *Ibid.*, 207 (Thy., 139).

(2) *Ibid.*, II, 66 (Theb., 14).

(4) *Ibid.*, 118 (H. F., 14).

(6) *Ibid.*, 118 (H. F., 12).

il voudrait que l'on cherchât un sens à des riens que l'on néglige.

Il y a de ces médiocres interprètes qui ne savent pas épuiser le sens d'un texte : *Illud desidero, quod alias semper requirere soleo ; scilicet ut quae secundum ipsos temere ; ut ego sentio, magno judicio sunt addita, accuratius singula perpendantur, neque enim inducar facile, ut credam nihil praeterea hac fabula indicari. Verum ex illa arbitror complura nos debere documenta elicere* (1). Del Rio n'hésite pas : pour chaque détail, il tient une explication toute prête. Pourquoi la biche du Ménale portait-elle des cornes d'or ? Ces cornes représentent l'immortalité de la gloire (2) !

Le *Syntagma* qui enseigne le sens de très nombreuses légendés, s'étend davantage sur celles de Typhon, des Harpies, de Térée, de Cadmus et de Scylla. On jugera de la manière par un exemple. Voici, en résumé, ce qu'on lit au sujet de Cadmus (3). Cadmus était fils d'Agénor parce que les forts naissent, à l'ordinaire, des forts. Cadmus ne dégénéra point. Il voulut obtenir Europe, c'est-à-dire la vraie gloire. Son père le chassa de la maison : la gloire s'obtient dans les voyages, ainsi qu'il est facile de le voir par les pérégrinations d'Ulysse. Le souverain bien consiste dans la contemplation de la divinité, c'est pour cela que Jupiter enleva Europe. Cadmus partit à la recherche de sa sœur non sans avoir consulté Apollon : ce qui nous montre à qui demander les bons conseils et comme il ne faut pas craindre d'interroger. Nous devons encore imiter Cadmus qui reçut l'ordre de suivre un bœuf ; pour nous, comprenons : il faut passer par bien des épreuves.

(1) *Synt.*, 226 (Thy., 849).

(2) *Ibid.*, 125 (H. F., 221).

(3) *Ibid.*, 57 (Oed., 747).

Comme il triompha du serpent, triomphons de même de nos passions ; comme il sema les dents du dragon pour rendre à la terre ce qui était né de la terre, rendons à chacun son dû et pratiquons la justice. A toutes les vertus, Cadmus unissait la prudence ; il dressa ses ennemis les uns contre les autres : cet ensemble et cet accord des vertus en lui est signifié par son mariage avec Hermione. En récompense de tous ses mérites, il fut porté aux Champs-Élysées ; il eut part au bonheur promis par les philosophes. Avec cette méthode, quelle vérité ne serait pas contenue dans les légendes païennes (1) !

Parfois, c'est une leçon de philosophie ou de théologie qu'elles nous font entendre. Ainsi les textes sacrés avaient-ils un sens dit dogmatique (2).

Del Rio trouve ce même sens aux textes profanes soit dans les *Adversaria*, soit dans le *Commentarius Novus*. Neptune, dieu des eaux est qualifié père, car l'eau est le principe de toute chose (3). Junon est appelée la sœur de Jupiter parce que tous les éléments viennent d'un seul dieu éternel, père du temps : ce dieu est Saturne, le temps est représenté par Junon et Jupiter, ses enfants (4). On sait d'ailleurs que Jupiter est pris pour le monde (5). Ce sont encore les trois parties du temps que veulent symboliser les trois Parques (6). La légende de Danaé veut dire que Jupiter acheta, à prix d'or, une complaisance coupable (7).

Comme bien l'on pense, Del Rio ne prétend pas

(1) On pourra lire le texte même de ce commentaire, en appendice, p. 135-137.

(2) *St-François de Sales, Oeuvres*, XVIII, p. 79. (4) *Ibid.*, 117 (H. F. 1.).

(3) *Synt.*, II, 44 (Oed., 266).

(6) *Ibid.*, 231 (H. F., 180).

(5) *Ibid.*, III, 221 (H. F., 47).

(7) *Ibid.*, 552 (Oct., 766).

connaître toujours l'intention de ceux qui inventèrent la mythologie. Peut-il même savoir qui ils sont ? Peu importe pour lui. Leurs récits se prêtent à de multiples interprétations et il retient les divers sens que les commentateurs leur ont donné. Il note que Lucrèce voit dans le rocher de Sisyphe une allusion aux supplices des ambitieux (1). Il renvoie à Plutarque ceux qui veulent savoir le sens du mythe de Pasiphaé (2) et à Denis de Mytilène, pour celui de la toison d'or (3).

Parfois la même légende a reçu, au cours des siècles, plusieurs interprétations différentes. Del Rio les cite, sans blâmer, ni recommander l'une plus que l'autre, comme si toutes étaient légitimes. L'histoire d'Agavé renferme une double morale (4), celle des Harpies de même (5) ; la mort d'Actéon dévoré par ses chiens, contient un triple avertissement (6) et peut-être davantage.

Fallût-il délibérément ajouter à la pensée du poète, qu'importe à Del Rio ? Il répondrait sans doute que les auteurs ne saïssissent pas toujours toute la portée de ce qu'ils écrivent. Le mythe d'Ariane lui fournit plusieurs leçons très utiles, *quamvis a poetarum mente prorsus aliena* (7). Très librement, il applique celui de Scylla aux femmes de mauvaise vie (8). Aux leçons que les interprètes antérieurs ont tirées de l'histoire merveilleuse d'Hélène, il se permet d'ajouter les siennes (9). De même, pour Danaé, il propose son interprétation, qui est de lui uniquement, dit-il, *nec ipsa male convenit* (10). Ainsi font les disciples tout dévoués à un maître,

(1) *Synt.*, III, 277 (H. F., 750).

(3) *Ibid.*, 43 (Med., 365).

(5) *Ibid.*, II, 140 (H. F., 758),

(7) *Ibid.*, II, 50 (Oed., 489).

(9) *Ibid.*, II, 257 (Troa., 862).

(2) *Ibid.*, 167 (Hipp., 114).

(4) *Ibid.*, II, 66 (Theb., 18).

(6) *Ibid.*, III, 128 (Oed., 751).

(8) *Ibid.*, III, 42 (Med., 350).

(10) *Ibid.*, II, 311 (Oct., 765).

qui n'a pas exposé au public toute sa pensée, et auquel ils rendent le service de commenter son œuvre, voire de la compléter.

Si élevé que soit leur enseignement, — celui qu'ils donnent ou celui qu'ils suggèrent, — Del Rio ne croit pas que les païens soient des maîtres toujours sûrs. Il semble leur avoir fait confiance, très longtemps : ils sont blâmés très rarement dans les *Adversaria*. Devenu Jésuite, Del Rio s'est fait pour eux bien plus sévère. Il fait remarquer dans le *Commentarius Novus*, que pour des raisons fort diverses, ils ont dû enseigner des erreurs.

S'ils ont recueilli quelques échos de la révélation faite par Dieu, ils ont aussi entendu la voix de son ennemi et ils ont répété ce que Satan leur soufflait. Del Rio pense que les démons sont aussi mêlés aux affaires du monde qu'on le croyait au Moyen-Age. Êtres mal-faisants, ils ont commencé la lutte du mal contre le bien, dès les débuts de l'humanité. Pendant que Dieu faisait connaître aux hommes la vérité, ils répandaient sur le monde leurs semences d'erreurs. Ils ont pu altérer ainsi un certain nombre de croyances données par Dieu lui-même. La révélation divine avait appris l'existence d'un bon ange chargé de garder chacun des hommes durant sa vie sur terre. Le démon s'est attaqué à cette vérité et il a fait croire que l'ange gardien n'était qu'un génie tel qu'on en voit dans la mythologie païenne (1). Maintenant encore, ajoute Del Rio, le démon travaille à accréditer la même erreur, par quelques émissaires.

C'est encore le démon qui a établi les horribles

(1) *Synt.*, III, 7 (Med. 1.).

sacrifices offerts aux Dieux infernaux ; c'est lui qui les a révélés à l'un de ses initiés, Porphyre, apostat et magicien (1). Sans une tromperie diabolique, on n'eût pas osé non plus adorer le Méandre et Marsyas comme des Dieux (2). En somme, Satan doit être considéré comme le fondateur du paganisme, et les auteurs païens, qu'ils le veuillent ou non, sont un peu ses ministres.

Ils ne pouvaient pas ne pas l'être. Qu'auraient fait les plus sages, les plus nobles d'entre eux, perdus qu'ils étaient dans un monde corrompu ? Il leur fallut s'accommoder des erreurs courantes. Leurs écrits ou leurs paroles ne valent pas leurs pensées. Quand ils décrivent les enfers (3) ou qu'ils énumèrent la multitude de leurs dieux, ce n'est pas qu'ils y croient, mais ils se résignent à parler selon la croyance commune (4). On risquait gros, à ne pas se conformer aux traditions : on était traité comme impie. Socrate en fit l'expérience. C'est pour cela que personne n'osa jamais exprimer clairement son opinion sur ce qu'il y avait aux enfers. Chacun continua de parler des fleuves maudits, des trois juges, des supplices devenus célèbres dans la mythologie païenne. A Athènes, on ne pouvait pas dire la vraie cause des éclipses, sous peine d'être condamné pour impiété (5). Par force, les auteurs païens ont dû enseigner beaucoup d'erreurs.

Ils en ont encore enseigné quelques-unes pour se conformer au caractère de leurs personnages. C'est une loi des genres littéraires à laquelle l'écrivain, fût-il animé des meilleures intentions, ne peut résister.

(1) *Synt.*, III, 119 (Oed., 556).

(2) *Ibid.*, 155 (Hipp., 14)

(3) *Ibid.*, 274 (H. F., 726).

(4) *Ibid.*, 26 (H. F., 448).

(5) *Ibid.*, 195 (Hipp. 785).

Quand le poète a créé ses caractères, il doit les laisser vivre d'une vie indépendante de la sienne, les faire parler selon eux, non comme il parlerait lui-même. Cette nécessité s'impose surtout à l'auteur dramatique : il lui faut exprimer bien des opinions qu'il n'approuve pas. Del Rio signale ainsi nombre d'expressions qu'il condamne et dont il rejette la responsabilité sur le personnage qui les prononce. *Per scelera sceleribus semper tutum est iter*, dit Clytemnestre. *Falsum, sed personae loquenti accommodatum*, reprend Del Rio (1). *Si sunt dii*, remarque Thyeste. *Digna impio Thyeste dubitatio*, note Del Rio (2). Pacuvius, dans la tragédie de *Teucer* fait dire que si les Dieux existaient, les bons ne souffriraient pas. Ces mots expriment seulement la pensée de Télémon (3). Si des poètes latins comme Sénèque, ont nié l'immortalité de l'âme, c'est pour se conformer au caractère de leurs personnages (4).

Sans doute, le poète éviterait ces expressions, s'il ne voulait créer que des caractères honnêtes, mais le souci de la vérité le permet-il ? Le poète peut-il transformer la réalité à sa guise ? S'il met en action des méchants, il ne fait souvent que rendre aux hommes ce qu'ils lui ont prêté : hommes de tous les temps, ou ceux qu'il connaît autour de lui ou les contemporains de ses héros. La ruse et la méchanceté d'Atrée font horreur ? Elles sont demandées par le caractère d'un tyran impie (5). Quand Thyeste paraît douter que les Dieux existent, il parle tout naturellement sous l'action de la colère, irrité à la suite de ses malheurs (6). Lycus déclare que l'on regarde au succès, non à la justice de la

(1) *Synt.*, III, 482 (Ag., 115).

(3) *Ibid.*, I, 122, 173.

(5) *Ibid.*, III, 381 (Thy., 330).

(2) *Ibid.*, III, 387 (Thy., 406).

(4) *Ibid.*, III, 442 (Troa., chor.).

(6) *Ibid.*, 387 (Thy., 406).

cause. Sénèque le fait parler ainsi, parce que le vulgaire en effet parle de même (1). Del Rio ne se demande pas dans quelle mesure les auteurs doivent copier la réalité, et s'ils peuvent nous peindre l'humanité telle qu'elle devrait être ; il constate que les tragiques latins ont représenté les hommes tels qu'ils sont : c'est-à-dire assez vils.

Si les auteurs païens ont écrit des pages à ce point mauvaises, Del Rio se doit maintenant de nous indiquer comment faire sans dommage ces lectures qu'il nous recommandait tantôt.

Le premier devoir du lecteur ou de l'interprète chrétien sera de passer par dessus certaines lignes, ou du moins, de ne pas s'y attarder. On ne voit pas trace dans les *Adversaria* des scrupules qui se manifestent dans le *Commentarius Novus*. Mais, ici, Del Rio relève de temps en temps des passages à ne pas lire. Une certaine ignorance lui paraît sage. Peut-on savoir le sens des trois épithètes : *Fluvioniam*, *Februalem*, *Februam* ? En tous cas, il a préféré les ignorer (2). Qu'on ne lui demande pas non plus, à lui, si savant en antiquité, de raconter ce qui se passait aux mystères de Pallas ou de Bacchus. Les poètes ont bien fait de ne pas révéler ces infamies. Les Pères autrefois ont dû en parler assez clairement pour les combattre ; maintenant que ces pratiques ont disparu, il faut les oublier (3). Que gagne-t-on à connaître l'idée que les anciens se faisaient des ombres ?

Ce sont des sujets sur lesquels Del Rio rougit de s'attarder (4). Il lui répugne également de rappeler les

(1) *Synt.*, III, 257 (H. F., 406).

(2) *Ibid.*, III, 9 (Med., 2).

(3) *Ibid.*, 165 (Hipp., 106).

(4) *Ibid.*, 359 (H. Oe., 1959).

honneurs que les anciens accordaient aux Mânes, les dieux protecteurs de leurs foyers (1). Le *Syntagma* reproduit intégralement le texte des tragédies latines ; son auteur ne se contenterait pas d'une édition expurgée *ad usum delphini* ; mais des suppressions discrètes, çà et là, ne lui déplairaient sans doute pas.

Del Rio ne se contente pas de fermer les yeux et de tourner la page. Le plus souvent, il s'arrête pour noter le mal. Les faiblesses et les erreurs sont ainsi relevées l'une après l'autre, leur gravité est appréciée et sans complaisance : les jugements les plus sévères, se lisant, comme on peut s'y attendre, dans le *Commentarius Novus*. Le moindre défaut des anciens est de rapporter des bagatelles : *Nugae, nugabantur* (2), lit-on de temps en temps, dans les notes du P. Del Rio. La légèreté d'esprit n'explique pas tous ces enfantillages. En certaines pages, c'est le bon sens qui fait défaut. Il vaut mieux ne pas traduire les mots par lesquelles quelques expressions se trouvent qualifiées : *Stolidi veteres* (3), *deliramenta* (4), *ridicula theologia gentilium* (5). L'histoire des Dieux et des Déesses est particulièrement plaisante : *Egregii Dii, qui vulnerati, quorum ex vulnere sanguis, vel si Homerum audimus, sanies* (6). Faute aussi grave : mainte page choque le bon goût : *immane mendacium* (7), ou révolte le sens moral : *Turpis... foedissimum* (8).

Un sentiment analogue, qui nous fait nous intéresser aux autres hommes et prendre part à ce qui les touche,

(1) *Synt.*, III, 461 (Troa., 646 : *vi docui*, éd., 1620). L'édition de 1594, porte *ut docui*. C'est la modification la plus importante relevée entre les deux éditions.

(2) *Ibid.*, III, 454 (Troa., 398).

(3) *Ibid.*, II, 63 (Oed., 980).

(4) *Ibid.*, III, 204 (Hipp., 972).

(5) *Ibid.*, 121 (Oed., 559).

(6) *Ibid.*, 266 (H. F., 563),

(7) *Ibid.*, 332 (H. Oe., 818).

(8) *Ibid.*, 167 (Hipp., 114) ; *Ibid.*, 261 (H. F., 464).

ce sentiment humain par excellence, est également froissé assez souvent. Les païens aiment la violence : *crudele*, dit le P. Del Rio (1). Le sens religieux lui-même est offensé çà et là : telles opinions sont impies (2). Del Rio n'en finit pas de relever de tels griefs, de noter ce qui dans les auteurs païens scandalise une conscience chrétienne.

Sa sévérité ne laisse pas de surprendre. Lui qui nous a paru si cultivé, si fervent admirateur des anciens ! Il n'épargne pas les remarques les plus dures aux auteurs qu'il admire le plus. Il lui arrive, ou il lui échappe de signifier son congé à Sénèque, son compagnon de toutes les heures et cela sur un ton qui n'est pas doux. *Valeat ergo Seneca cum suis animae necatoribus. Durius hoc vobis fortassis in illum dici videtur et minus vere* (3).

On aurait souhaité un langage, sinon un esprit plus nuancé ; mais les historiens se féliciteront de rencontrer un pareil caractère. Avec lui, ils n'ont pas à craindre les sous-entendus. Del Rio veut dire tout ce qu'il pense et sans affaiblir ses expressions.

Prenons-le pour ce qu'il a voulu être et ce qu'il a été vraiment aux yeux de ses contemporains : un témoin ou un guide. A propos des auteurs anciens, il a cru pouvoir écrire pour les chrétiens de son temps, une somme de leurs devoirs. Il sera pour nous un témoin précieux des mœurs et de la pensée chrétienne à la fin du XVI^e siècle. Evidemment le *Syntagma* n'est pas un exposé méthodique de ses idées. Del Rio note ce qu'il pense au hasard du texte qu'il commente. Ce n'est pas

(1) *Synt.*, III, 523 (Oct., 64).

(2) *Ibid.*, 397 (Thy., 603) ; *Ibid.*, 261 (H. F., 462),

(3) *Ibid.*, III, 449 (Troa., in-chor.).

le trahir néanmoins que de grouper ses notes et de les mettre en ordre pour en dégager, sinon un système, du moins les tendances principales. Il ne s'est pas soucié de la composition, quand il écrivait le *Syntagma*, nous le savons, mais nous savons aussi qu'il avait fait sa logique, et qu'il aimait les gros traités, rigoureusement composés.

CHAPITRE IV

La Foi. — La Foi et la raison, la Foi et la science. Le merveilleux païen. Les limites de l'esprit critique. L'autorité de la Bible. La Magie.

Del Rio aborde à partir du *Commentarius Novus*, les matières les plus ardues de la philosophie et de la théologie. Il a dit son mot sur les rapports de la raison et de la foi.

Le scepticisme contemporain l'inquiète :

Caveant juvenes ne phrases illas parum pie philosophantium Achillini, ... Janduni, Cardani, .. Ant. Mirandulani et similia usurpent : unum fidei, alterum rationi vel philosophiae consentaneum... Nunquam enim fides cum ratione naturali nec verum cum vero pugnat, sed si unum verum, contrarium falsum esse oportet.. (1). Sans mettre en doute la sincérité de leur religion, Del Rio, lui aussi, signale l'existence de ces chrétiens qui n'arrivent pas à concilier leur foi avec leur philosophie. On a reconnu en eux les disciples des philosophes padouans qui furent si nombreux au XVI^e siècle (2).

Ni sceptique, ni fidéiste, Del Rio veut que la raison loin de s'opposer à la foi, la justifie et la confirme au contraire. Par exemple, pour démontrer l'immortalité

(1) *Synt.*, III, 452 (Troa., 395).

(2) L'étude en a été faite par M. Busson. *Les Sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance, 1533-1601*. Paris, 1922.

de l'âme, après ses autres arguments, il fait appel à sa raison : *Restat naturae luce idem comprobare. Potest enim et quidem efficacissime* (1).

Ses arguments ne sont pas nouveaux ; Del Rio reste fidèle à la philosophie traditionnelle. Ses maîtres en cette matière sont les scolastiques (2), saint Thomas avant les autres évidemment et aussi le maître de saint Thomas : Aristote : *Discant Juvenes Aristotelem potius sequi, quam Platonicos aut alios Ethnicos, illius enim pauciores errores* (3). Ce conseil n'était pas inutile : Aristote étant considéré, au XVI^e siècle, comme un adversaire et non comme un défenseur de la foi. L'histoire de sa défaveur est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler (4). M. Busson la résume d'un mot : « L'incrédule du XV^e siècle sera averroïste ou occamiste ; celui de XVI^e aristotélicien (5). » Il ajoute que les plus chauds partisans d'Aristote se recrutaient au début du XVII^e siècle, parmi les Jésuites. Ainsi Del Rio représente bien la tradition de son ordre.

On vient de le voir aussi, son admiration pour Aristote s'accompagne d'une grande sévérité pour Platon et les Platonisants. Quand Aristote eut commencé à devenir suspect, quelques chrétiens se mirent à l'école de Platon. Marsile Ficin à Florence donna l'exemple, et il fut suivi beaucoup trop, au jugement du P. Del Rio. Del Rio, tout en le déplorant, constate le succès du platonisme. Pourquoi faire tant de cas, par exemple de Porphyre qui fut, on le sait, un des maîtres du néo-

(1) *Synt.*, III, 447 (Troa., in.-Chor.).

(2) Il les appelle pour ses garants p. ex. : *Synt.*, III, 455 (Troa., 402).

(3) *Synt.*, III, 452 (Troa., 395).

(4) Voir en particulier. Launoii, *De varia Aristotelis in Academia Parisiensi fortuna. Vitembergae*, 1720, in-8°.

(5) *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*. Paris, 1933, p. 11.

platonisme au III^e siècle ? » *Indignum tanti hunc in Christianorum fieri scolis ut ejus verba philosophiae sacris initientur* (1).

Si l'enthousiasme ne fut pas aussi général qu'il semble le dire, cette affirmation n'est sans doute pas inventée de toutes pièces.

Parmi toutes les autres croyances chrétiennes, c'est l'immortalité de l'âme qui retient le plus longtemps Del Rio. Il y revient à plusieurs reprises et en particulier à propos du 1^{er} chœur de la *Troade*. Ce chœur prêtait matière à de nombreux commentaires. M. Busson a signalé les arguments qu'il a fournis à de nombreux incrédules au XVII^e siècle (2). Del Rio avait entendu les leçons de Maldonat sur l'immortalité de l'âme en 1564, au collège de Clermont. Maldonat avait cru bon d'en parler, parce que cette doctrine était fort discutée en ce moment. Après la publication du *Syntagma*, un autre élève de Maldonat, devenu Jésuite lui aussi, Louis Richeome composait à son tour un traité sur *L'immortalité de l'âme*. (3). Del Rio ne semble pas avoir accordé beaucoup d'importance au chœur de la *Troade* à l'époque des *Adversaria*, mais dans le *Commentarius Novus*, il s'y attarde longuement. Pendant 12 pages entières, il parle de l'immortalité : p. 438 à 450. Son goût personnel l'y invitait, dit-il, et aussi les besoins de son temps (4).

Del Rio énumère d'abord ceux qui ont combattu l'immortalité : Stoïciens, Epicuriens, quelques philo-

(1) *Synt.*, III, 119 (Oed. 556 en marge).

(2) *La pensée*, p. 467, 468, 500, 503.

(3) *L'immortalité de l'âme déclarée avec raisons naturelles, témoignages humains et divins*... Paris, 1621.

(4) *Synt.*, III, 445.

sophes de « second rang », quelques hérétiques, mauvais interprètes des Pères ou de l'Écriture (1). Pour l'immortalité, Del Rio cite « tous les plus grands philosophes », Platon, Aristote, quoiqu'en pensent certains commentateurs, les poètes latins et d'une manière générale, les hommes de toutes les nations (2).

Del Rio voit dans ce consentement universel une preuve de l'immortalité. L'argument avait été rejeté par l'un des maîtres les plus influents du rationalisme au XVI^e siècle : Pomponazzi. Del Rio connaît Pomponazzi (3) et son disciple Porzio, mais il ne s'arrête pas à leurs objections. Pour lui, le consentement universel est un signe de la vérité, parce qu'il est un effet de la Révélation divine : *Fontem Magnum unde fluxerit, auctoritemque majorem quam humanam habuisse, necesse sit* (4).

La raison et la foi s'accordent à proclamer l'immortalité de l'âme. De nouveau, Del Rio expose ses arguments déjà exposés ; les uns empruntés à l'Écriture, les autres à la philosophie. Parmi ceux-ci, il en développe deux, montrant comment l'immortalité est exigée par un instinct naturel à l'homme et par la justice de Dieu (5).

Quelques pages plus loin, il trouve encore une occasion d'affirmer sa croyance (6) et de définir la nature de l'âme. L'âme est essentiellement, comme le veut la doctrine scolastique, la « forme » du corps ; elle n'est pas, dans le corps, comme l'enseignent les Platonisants, pareille à un guide extérieur au char qu'il conduit ; elle n'est pas davantage soumise à l'influence d'un

(1) *Synt.*, III, p. 438, 439.

(3) *Ibid.*, III, 439.

(5) *Ibid.*, p. 447, 448

(2) *Ibid.*, p. 438, 445.

(4) *Ibid.*, p. 445.

(6) *Ibid.*, 452 (Troa., 395).

esprit qui serait supérieur en même temps au corps et à l'âme. Parmi toutes ses remarques et arguments, il est au moins une note qui nous révèle l'existence non pas d'une école, mais d'un nom peu connu à cette date. C'est le nom de libertins. Littré ne relève ce mot « au sens qu'il a au XVII^e que chez La Noue et Calvin » (1). Del Rio l'a entendu : *Fuere qui putarent hominem esse solum corpus... Ita hodie Haeretici... quos Libertinos vocant, proles... H. Riswika* (2).

Une troisième fois, enfin, il découvre encore des erreurs relatives à l'âme et qu'il croit devoir réfuter. L'âme humaine n'est pas la même et unique pour tous les hommes, « *ut impie cum impiis plerique recentiores averroistae* » ; ni une pour une espèce entière, comme l'a enseigné Cardan, en un livre dangereux de *l'Immortalité de l'Âme* ; ni une et seule pour tout ce qui existe. Il y a dans chaque homme une seule âme, mais qui a trois pouvoirs et qui commande aux trois vies : végétative, sensitive et intellectuelle. A-t-il senti que ses remarques sèches et minutieuses allaient lasser la patience de plus d'un lecteur ? Il s'en explique ainsi : *Hic nonnulla inserui, ut juvenes discant paulatim quomodo de anima loquendum, nam Ethnici, ut plurimum, ita loquuntur ut eorum loquendi ratio fugienda sit, non imitanda catholico* (3).

Quand elle quitte le corps, l'âme perd la vie végétative et sensitive, mais elle vit toujours par l'intelligence et la volonté. Elle continue de comprendre et d'aimer, au reste, comprenant et aimant d'une manière différente selon qu'elle est élue ou damnée (4). Dans l'autre monde, les âmes n'ont plus les préoccupations

(1) *Synt.*, III, 452, (Troa., 395).

(2) Busson, *La Pensée*, p. 5.

(3) *Ibid.*, III, 455 (Troa., 402).

(4) *Ibid.*, III, 521 (Oct., 12).

d'ici-bas, elles savent néanmoins ce qui se passe sur terre, soit que Dieu le leur révèle, soit qu'elles le voient en lui, comme en un miroir où toute chose est reflétée (1). Elles souffrent en particulier des ténèbres (2). Sur cette existence mystérieuse de l'âme après la mort, Del Rio s'en rapporte à saint Thomas (1).

Pour les impies de son temps, il croit utile aussi de rappeler que le corps doit être associé un jour à cette survie. Tous ne croient plus à la résurrection des corps (3). Del Rio remarque comment les anciens ont eu l'idée de cette croyance. Chez eux les tombeaux étaient sacrés et les cérémonies funèbres étaient appelées *justa*, sans doute parce qu'elles étaient un hommage dû à la dignité du corps humain (4).

Bien qu'il ait dénoncé tant d'erreurs relatives à l'âme humaine, Del Rio ne connaît point d'Athées, du moins il ne sait pas leur nom, sinon en grec, et il les traite comme quantité négligeable (5). Quand il raisonne sur l'immortalité, il suppose établi dans ses prémisses : que Dieu existe et que Dieu doit réparer les injustices d'ici bas (5).

Et cependant, M. Busson l'a montré, à partir de 1590, les Athées ne sont plus tellement rares, ni les traités qui se proposent de les réfuter (6). Del Rio les ignore-t-il ? ou plutôt aime-t-il mieux faire le silence sur l'athéisme ?

De même, s'il n'oublie pas de rappeler la création du

(1) *Synt.*, III, 518 (Aga., 1001). (2) *Ibid.*, III, 273 (H. F., 726) en marge.

(3) *Ibid.*, 403 (Thy., 746).

(4) *Ibid.*, II, 71 (Theb., 215).

(5) *Ibid.*, III, 448 (Troa., in.-chor.). Quelques années plus tard, en 1604, il écrit au contraire : *Videmus crescere numerum atheorum sive polyticonum. Disquisitionum Magicarum. Lugduni, 1604, Proloquium, A., 5, verso. Cf. aussi. Ibid., A., 4, verso.*

(6) *La Pensée*, p. 16, 17, 39, 165 et çà et là.

monde, il n'en parle qu'en passant (1). Ses contemporains semblent avoir accordé à cette idée plus d'importance (2).

En revanche, Del Rio revient assez souvent sur l'un des principaux attributs de Dieu : La Providence. Sans doute la divinité n'éprouve ni besoin, ni souffrances (3) ; elle n'est pas cependant indifférente à sa création. C'est Dieu qui conserve et conduit les astres (4), qui procure à l'homme un sommeil réparateur (5). Chaque église, chaque peuple, chaque province, reçoit de lui un ange qui les garde (6). C'est de lui que viennent les sécheresses, les périodes de stérilité ; justes châtiments des fautes humaines (7).

Le vulgaire s' imagine à tort que les misères d'ici-bas sont l'effet du hasard (8). Le hasard ou la fortune n'est pas maître des choses (9). Dans les *Adversaria*, Del Rio ne condamne pas encore l'emploi du mot *fortune* (10) ; il l'emploie lui-même (11), en rapportant, il est vrai, l'opinion des autres. Dans le *Commentarius Novus*, le mot se lit encore, par exemple, *de instabilitate fortunae* (12) ; et cependant, au moins une fois, il est remplacé par un synonyme : *Monstra a casu nasci* (13).

On sait que le mot avait été reproché à Montaigne, par les censeurs de Rome en 1581 (14). Del Rio explique dans son *Commentarius Novus*, que le mal de cette vie ne

(1) *Synt.*, III, 181 (Hipp., 464) ; 532 (Oct., 386).

(2) Busson, *La Pensée*, p. 165.

(3) *Ibid.*, III, 261 (H. F., 462).

(4) *Ibid.*, 225 (H. F. 127).

(5) *Ibid.*, 292 (H. F., 1065).

(6) *Ibid.*, 421 (Troa., 53).

(7) *Ibid.*, III, 85 (Oed., 45).

(8) *Ibid.*, 264 (H. F., 523).

(9) *Ibid.*, 556 (Oct., 881).

(10) *Ibid.*, II, 10 (Med. 159).

(11) *Ibid.*, 119 (H. F., 45).

(12) *Ibid.*, III, 210 (Hipp. in.-chor.) ; *Ibid.*, 205 (Hipp., 975).

(13) *Ibid.*, 168 (Hipp., 143).

(14) *Journal de voyage*, Ed. Lautrey, p. 250.

peut rien prouver contre la providence divine, car les injustices de ce monde seront réparées dans une autre vie (1). Rien, par conséquent, n'arrive au hasard.

Quant au *fatum*, pris au sens stoïcien (2), les chrétiens ne doivent pas y croire. Del Rio donne le conseil deux fois, à l'occasion du même vers d'*Oedipe* (3). Dans le *Commentarius Novus*, il blâme à la fois la croyance au *fatum* et l'emploi du mot, renvoyant son lecteur à un gros ouvrage de Julius, Sirenus *in quo multa lectu digna*.

Pas plus que le destin, ni le hasard, la nature ou le monde ne peut tenir la place de Dieu. Del Rio estime que ses contemporains parlent mal ou trop bien de la nature. Elle est au-dessous de Dieu qui a été son créateur et qui reste son maître. On a tort d'employer indifféremment l'un de ces deux mots pour l'autre (4). Le monde ne possède pas les caractères qui distinguent l'être infini. Le *Commentarius Novus* rappelle à cette occasion, les notions les plus abstraites de la métaphysique. Le monde est limité, que l'on considère en lui, ce que les philosophes appellent la quantité discrète, ou la quantité continue (5). Son étendue a des bornes (6). Sa durée se mesure aussi par un nombre et il n'existe pas de nombre infini (7). Le temps a commencé et le monde finira (8). Il paraît que des Rabbins, comprenant mal le pacte de Dieu avec Noé, croyaient que le monde durerait toujours (9).

Il finira par le feu et pour se transformer en un

(1) *Synt.*, III, 203 (Hipp., in.-chor.); 204 (Hipp., 973).

(2) *Ibid.*, III, 131 (Oed., 832).

(3) Vers 980 (*Synt.*, II, 36 ; III, 133).

(4) *Ibid.*, III, 530 (Oct., 379).

(5) Del Rio emploie l'expression au vers 403. Med. (*Synt.*, III, 46).

(6) *Synt.*, III, 204 (Hipp., 969).

(7) *Ibid.*, III, 46 (Med. 403); 181 (Hipp., 478 en marge).

(8) *Ibid.*, 532-586 (Oct., 386).

(9) *Ibid.*, III, 531 (Oct., 382).

monde meilleur (1). Les hommes peuvent connaître, peut-être ? les temps proches de cette fin, mais personne, sauf le Christ, n'a su la date précise où le monde doit finir. Quand les Saints annoncent que cette fin ne va plus tarder, ils ne se trompent pas cependant. Que sont en effet ces années d'attente comparées à l'éternité ? D'ailleurs, ces annonces ont surtout pour but d'exciter les chrétiens à mieux vivre (2).

Les notes qui précèdent ne nous renseignent pas seulement sur les points où l'accord de la raison et de la foi semblait plus difficile aux esprits au XVI^e siècle. Nous les connaissons déjà, mais elles nous rendent sensible en quelque sorte l'évolution intellectuelle du P. Del Rio. Au temps où il entra chez les Jésuites, d'après ses supérieurs, il ne connaissait guère de la philosophie que la partie morale. En effet, c'est dans le *Commentarius Novus*, écrit après son noviciat, que se lisent les notes les plus abondantes et les plus abstraites de son commentaire.

Avec la raison ou la philosophie, Del Rio s'applique à mettre de son côté la science, ce qui ne va pas sans peine en cette fin du XVI^e siècle : « L'énorme accroissement de l'expérience et des techniques, en ce siècle, change les conditions de la vie matérielle et intellectuelle en Europe. Accroissement de l'expérience dans le passé ; grâce aux humanistes... Accroissement de l'expérience dans l'espace... Accroissement des techniques... par des inventions industrielles et mécaniques » (3). Mais alors, est-il encore possible d'accorder

(1) *Synt.*, III, 533 (Oct., 386).

(2) *Ibid.*, 535.

(3) E. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, Tome I, p. 740.

ces connaissances nouvelles avec la foi ancienne ? Si Dieu n'est plus le centre du Monde (1), comme on le croyait au Moyen-Age, quelle place lui reste-t-il ?

Del Rio ne trouve pas le monde aussi merveilleux qu'on l'a dit, ou du moins, que le disent les auteurs anciens. La tragédie latine présente un répertoire extrêmement riche en faits extraordinaires de toute sorte. Le *Syntagma* les dépouille de leur bel éclat trompeur et les ramène à la mesure ordinaire, voire banale. Ce mérite sans doute n'est pas grand et un commentaire qui se bornerait à critiquer la partie merveilleuse de la mythologie ancienne offrirait un intérêt médiocre. Aussi Del Rio, après avoir mis à part la légende et l'histoire, essaie-t-il d'expliquer comment un fait historique s'est peu à peu transformé. Il dégage, dans le *Commentarius Novus* plutôt, mais déjà aussi dans les *Adversaria*, l'humble réalité qui se cache sous le voile de la fable.

Hécube métamorphosée signifie qu'elle ne cessait de poursuivre les Grecs de ses cris et de ses reproches, comme les chiens à la poursuite des voleurs : d'où l'on a imaginé qu'elle fut changée en chienne (2). C'est le chant plaintif du rossignol et de l'hirondelle qui a fait penser à la métamorphose de Philomèle et de Procné (3). Une cause aussi naturelle explique la légende de la Méduse (4).

De même, les prétendus exploits des dieux ne dépassent pas les faits de la vie la plus banale.

L'enlèvement si extraordinaire de Proserpine par

(1) E. Brehier, op. cit., 741.

(2) *Synt.*, II. 283 (Aga., 703).

(3) *Ibid.*, III, 310 (H. Oe., 199).

(4) *Ibid.*, 75 (Med. 831).

Pluton le souverain des Enfers, est un pur conte inventé pour la consolation d'une mère malheureuse à qui un vulgaire ravisseur avait enlevé sa fille (1).

Del Rio ramène à trois espèces principales les heurieuses circonstances auxquelles les Dieux doivent leur apotheose.

On a d'abord divinisé ce qui paraissait mystérieux. Une note du *Syntagma* fait remarquer que le vulgaire est porté à vénérer ce qu'il ne comprend pas (2). Parmi ces phénomènes qu'il ne pouvait expliquer et qui l'inquiétaient, il y eut, par exemple, ceux que l'on observe le long d'une rivière. Comment expliquer notamment le cours souterrain de l'Alphée? On supposa tout naturellement aux cours d'eau une origine divine (3).

Un autre besoin, d'ordre pratique, a créé d'autres dieux d'un caractère différent: les génies tutélaires et entre autres les Dieux Lares. Ces gardiens du foyer étaient simplement les ancêtres de la famille. Ceux-ci avaient été ensevelis, selon les usages, dans la maison qu'ils possédaient. Leurs descendants prenaient peu à peu l'habitude de les regarder comme vivants et de les honorer. De là, à les invoquer comme des protecteurs, il n'y avait qu'un pas (4).

Quelques hommes furent aussi divinisés par reconnaissance. Ce fut dans l'antiquité une habitude d'accorder l'apotheose en récompense des bienfaits reçus (5). Cette récompense fut décernée à Cérès qui apporta le blé aux Grecs et leur fit connaître l'agriculture (6).

Ce sont là les théories répandues par Evhémère ou

(1) *Synt.*, III, 11 (Med., 12).

(3) *Ibid.*, III, 20 (Med., 80).

(5) *Ibid.*, II, 119 (H. F., 39).

(2) *Ibid.*, II, 297 (Oct., 230).

(4) *Ibid.*, 374 (Thy., 264).

(6) *Ibid.*, III, 11 (Med., 12).

sous son nom et qui eurent de la vogue précisément vers la fin du XVI^e siècle. M. Busson (1) a noté que dans l'ouvrage de Pontus de Tyard, *Mantice*, la liste des hommes divinisés s'allonge de moitié pour l'édition de 1587. Del Rio se préoccupe donc des grandes idées qui ont intéressé ses contemporains.

Avec le même esprit critique et suivant la même méthode, mais seulement à partir du *Commentarius Novus*, il substitue à la géographie merveilleuse des anciens une conception moins naïve du monde.

La terre n'est pas habitée par des êtres fabuleux imaginés autrefois. Les Lamies n'existent pas (2) ni les Centaures (3) ; peut-être pas les Silènes (4).

D'autres prétendus monstres ne sont pas ce que l'on se figure. Les Sirènes qui attirèrent Ulysse sont tout simplement des oiseaux de l'Inde qui charment les hommes, puis les déchirent de leurs serres (5).

La légende se trompe aussi sur certains accidents du sol. La Chimère, monstre à la tête de lion, au corps de chèvre, à la queue de serpent est une montagne de Lycie qui nourrit à son sommet, des lions, au milieu, des chèvres, au pied, des serpents (6). Erreur analogue au sujet de Charybde et de Scylla (7). Dans la mer, s'élève un promontoire affectant la forme d'un corps féminin. Au-dessous, sont creusées plusieurs grottes habitées par des animaux marins. Les navires qui essaient d'éviter cet écueil sont poussés dans un gouffre voisin. S'ils ne sont pas engloutis par Charybde, ils vont échouer sur le rocher de Scylla et là, les naufragés

(1) *Sources et Développement du Rationalisme*, p. 414.

(2) *Synt.*, III, 66 (Med., 732).

(3) *Ibid.*, 278 (H. F., 778).

(4) *Ibid.*, III, 109 (Oed., 429).

(5) *Ibid.*, III, 43 (Med., 355).

(6) *Ibid.*, III, 75 (Med., 828).

(7) *Ibid.*, III, 42 (Med., 350).

sont dévorés par les bêtes marines. Un autre détroit dangereux du Pont-Euxin, les Symplégades, a fait travailler de même les imaginations des anciens. Les Symplégades sont deux récifs voisins (1). Quand on les voit de loin et de côté, ils paraissent ne former qu'une masse unique, ce qui explique la légende. On a raconté qu'ils étaient mobiles, qu'ils se rapprochaient pour écraser entre eux l'imprudent navire engagé dans cette passe difficile.

La géographie des enfers est aussi fantaisiste et aussi facile à débrouiller. Ce qu'en rapporte la légende est exact, à condition que l'on situe les lieux décrits non pas sous terre, mais au-dessus. Il fallut qu'il y eût dans l'autre monde un fleuve du Léthé ou de l'oubli, puisque les morts ne gardent pas le souvenir de leur vie passée. On a donc prêté aux Ombres l'un des deux ou trois fleuves qui coulent sur terre et portent le nom de Léthé (2). On leur a donné aussi un Styx, comme il convenait, car le Styx est une source, en Arcadie, dont l'eau attaque toute sorte de matière et produit la mort (3). Sur tous ces points, Del Rio ramène au naturel l'image ancienne du monde.

Cette critique rend leur vraie physionomie à des faits qui avaient été déformés, mal vus ou mal racontés. Il y en avait d'autres dont les apparences sont bien connues, mais dont la cause avait échappé souvent et pour lesquels les ignorants avaient supposé qu'ils venaient des êtres surnaturels. Del Rio montre que certains de ces phénomènes, qui paraissent à bon droit extraordinaires, sont en réalité produits par des causes

(1) *Synt.*, III, 41 (Med., 341).

(2) *Ibid.*, III, 214 (Hipp., 1197).

(3) *Ibid.*, III, 91 (Oed., 163).

naturelles. Il rejette le merveilleux non plus au nom de l'observation, mais de la science.

Une élémentaire psychologie, par exemple, veut que les songes soient produits par les préoccupations de la veille (1). Cette explication très simple satisfait Del Rio, il la préfère à celle de Pomponazzi, naturelle aussi, mais qui fait intervenir l'influence plus mystérieuse de l'esprit (2). L'esprit plus libre, plus pur à certaines heures, pourrait lire dans l'avenir? Hypothèse inutile, selon le *Syntagma* ; car, l'esprit humain ne déchiffre pas l'avenir, ses prévisions se réalisent seulement par hasard.

Beaucoup de phénomènes célestes très admirés sont aussi naturels : telles sont les éclipses de lune, expliquées depuis longtemps, bien que là dessus on ait dû garder le silence (3), telles les pluies d'étoiles (4) qui sont dues à une illusion des sens. L'étoile polaire serait d'après la légende, une déesse ayant obtenu le privilège de ne jamais plonger dans l'Océan (5). La réalité est beaucoup plus simple : cette étoile se tient toujours au-dessus de la ligne d'horizon, d'où elle ne paraît jamais baigner dans les eaux qui couvrent la terre.

Après l'astronomie, voici ce que nous apprennent les sciences expérimentales. Il y a des bruits qui se produisent naturellement au centre de la terre (6). L'ivoire suinte, le bois tremble, le sol est ébranlé ; tous ces phénomènes et d'autres semblables sont naturels (7).

Del Rio nous a fait toucher ici aux limites de son esprit critique. Il n'a pas trouvé tout seul, ni du pre-

(1) *Synt.*, II, 340 (Oct., 734).

(3) *Ibid.*, III, 195 (Hipp., 785).

(5) *Ibid.*, 349 (H. Oe., 1583).

(7) *Ibid.*, 401 (Thy., 701).

(2) *Ibid.*, III, 457 (Troa., 437).

(4) *Ibid.*, 497 (Ag., 466).

(6) *Ibid.*, 92 (Oed., 181).

mier coup ces explications. Elles se lisent surtout dans le *Commentarius Novus*, et elles sont empruntées, sauf exception à des commentateurs plus anciens. Del Rio se borne à les rapporter et encore sont-elles les seules explications naturelles qu'il connaisse. La science du monde est peu étendue timide, et fort incertaine, même dans le *Commentarius Novus*.

Bien des phénomènes dont les causes nous semblent faciles à connaître restent mystérieux pour elle. Pourquoi la foudre tombe-t-elle sur les lieux élevés ? Quelques savants, dont Lucrèce, ont cherché à le savoir, mais personne ne le sait encore (1). Qu'est-ce que l'écho ? Ce n'est pas une personne divine qui redouble ses gémissements, ainsi que le voulait Sophocle (2). Les gémissements, remarque Del Rio, sont redoublés parce que, d'ordinaire, ils sont poussés dans la solitude où la résonance est plus grande. Mais d'où vient cette résonance ? Il ne le sait pas.

Il y a peut-être des causes naturelles qui expliquent l'apparition sur terre des monstres (3). Del Rio n'ose se prononcer là-dessus. Et qui pourrait dire les humeurs mystérieuses qui s'agitent dans le foie (4) ? Les anciens ont encore observé ce phénomène bizarre : celui qui a été mis à mort injustement ne cesse d'inquiéter ses assassins, son cadavre saigne à l'approche du meurtrier. Est-ce par suite d'une permission divine ? ou d'une antipathie laissée par l'âme dans le corps qu'elle a quitté ? Ou par quelque autre force sommeillant dans le cadavre (5) ?

Les explications les moins naturelles lui paraissent

(1) *Synt.*, III. 481 (Ag., 96).

(2) *Ibid.*, 425 (Troa., 107).

(3) *Ibid.*, III. 168 (Hipp. 143).

(4) *Ibid.*, 322 (H. Oe., 574).

(5) *Ibid.*, 524 (Oct., 117).

acceptables. Tous les marins ont remarqué des aigrettes lumineuses au sommet des mâts et aux vergues de leurs navires. Les anciens appelaient ces aigrettes Castor et Pollux. Voici l'essai d'explication que Del Rio est très fier de nous apprendre : *Addam quoddam non multis notum. Hispani hunc fulgorem S. Telmum vocant. Unde? quia S. Telmus Dominicani Ordinis lumen, mirae sanctitatis, plurimis olim navigantibus post obitum auxilio fuisse creditur* (1). Très peu connu, en effet et surtout fort démodé ; même le nom de *Sanctus Telmus* dont nous avons fait Saint Elme ! On voit que la science du P. Del Rio est peu sûre !!

Del Rio n'est pas resté moins hésitant, toute sa vie, quand il a dû se prononcer sur la réalité de certains faits. Est-ce une légende, que ce conte d'Actéon dévoré par ses chiens (2) ? On ne peut l'affirmer. En Corse, maintenant encore, écrit Del Rio, des chasseurs ont été victimes de la même cruauté. Les hommes eux-mêmes sont tellement bizarres ! Voici par exemple des mœurs bien surprenantes (3) : *Audiivi a viris fide dignis in Frisia non ita pridem contigisse, ut quidam, qui patri suo saepe injurius fuerat, adeo ut illum pugnis contundere et crinibus raptare prostratum sustinuerit ; a filio suo eodem modo per domum raptatus cum ad limen perventum foret et nefandi istius rabies etiam ulterius progressura videretur, miser iste parens intelligens justo Dei judicio haec se perpeti, exclamavit : Hactenus fili, nec enim ego parentem meum avum tuum ultra domus limen crinibus traxi. Immane, me hercle, horrendumque exemplum, quod si Brusonio, Sabellico, Fulgosio et aliis*

(1) *Synt.*, 218 (H. F., 14),

(2) *Ibid.*, III. 129 (Oed., 751).

(3) *Ibid.*, II, 288 (Ag., 901).

exemplorum collectoribus notum fuisset, haud dubie ab illis non foret omissum. Curieux en effet ; et Montaigne qui recueille partout les bizarreries humaines rapportera le trait dans son essai : *De la Coustume* (1).

Autre curiosité : Les Géants. « *Gigantes fuisse crediderim* » déclare Del Rio (2). Puis, après avoir cité l'Écriture, les Théologiens, il continue en faisant remarquer qu'à son époque en Amérique, chez les Patagons on rencontrait encore des Géants. On a découvert des ossements d'une taille extraordinaire en certains pays.

Lui-même, il a vu de ses yeux, à Rouen, en 1572, un Piémontais qui dépassait neuf pieds. Del Rio connaît bien d'autres merveilles ! S'il n'a pas fait le tour du monde, ses frères en religion l'ont fait pour lui. Les missionnaires ont suivi les navigateurs et après saint François-Xavier, beaucoup de Jésuites notamment, sont partis à la conversion de l'Extrême Orient. Ils racontent leurs voyages, leur apostolat ; et Del Rio a lu leurs lettres. Il sait que dans tous les pays l'on croit à l'immortalité de l'âme (3) que le nom de Dieu partout s'écrit en quatre lettres (4).

Ces faits ne sont que surprenants. Del Rio en admet d'autres plus invraisemblables. Il ne permet pas de douter, même dans le *Commentarius Novus*, des monstres les plus extraordinaires qu'il appelle les Stryges (5). Ce sont des sortes de vampires, qui volent la nuit et sucent le sang humain. Leur existence est attestée par les enquêtes judiciaires. On a vu aussi apparaître des morts. Ils se montrent parfois, avec leur corps réel ou sous l'apparence d'un fantôme ? On peut le distin-

(1) *Essais* I, XXIII, éd. cit., t. I, p. 159. (2) *Synt.*, II, 39 (Oed., 91).

(3) *Ibid.*, III, 445 (Troa., in.-chor.). (4) *Ibid.*, 379 (Thy., 290).

(5) *Ibid.*, 66 (Med., 732).

guer parfois (1). On est sûr par exemple que Samuel, se montra avec le corps qu'il avait de son vivant (2).

Del Rio ne contrôle pas, aussi rigoureusement que l'exige la science moderne, ce que les autres prétendent avoir vu. Il appartient au temps où l'on s'occupe plus de chercher la cause que de bien constater le fait (3). Le père de la méthode expérimentale, le chancelier Bacon, ne prenait-il pas lui-même les faits un peu de toute main (4).

Si Del Rio ne contrôle pas, s'il n'explique pas non plus ce qu'il entend ni ce qu'il voit ; ce double défaut lui vient de sa méthode même ou de son esprit. Ce fut sa faiblesse pendant toute la période de sa vie que nous étudions ici. Et d'abord il cherche à connaître les choses par le raisonnement.

C'est au nom du raisonnement qu'il refuse de croire au vide (5). *Le Vide ? Inanis de nomine contentio. Quis enim somniet vacuum reale quid negativum, ut vocant, esse ?* Pour Del Rio, la question est tranchée, du moment qu'il a cru voir une contradiction dans les termes mêmes. Cinquante ans plus tard, les *Plénistes* et le P. Noël s'inspireront encore du même préjugé (6) : ils essaieront d'éluider les expériences et ils en appelleront au raisonnement.

Le raisonnement du P. Del Rio, ainsi qu'on le voit, n'est pas de son invention. Comme les adversaires de Pascal, Del Rio tient pour la physique d'Aristote.

(1) *Synt.*, III, 399 (Thy., 670).

(2) *Ibid.*, 319 (H. Oe., 460).

(3) *Essais*, III, XI, éd., cit., t. VI, p. 123.

(4) Brehier, *Histoire de la Philosophie*. XVII^e siècle, p. 35.

(5) *Synt.*, III, 271 (H. F., 672).

(6) F. Strowski, *Pascal et son temps*, II, p. 63 et suiv. *Œuvres de Pascal*, Ed. Brunschvicg, II, p. 76 et suiv.

Veut-il montrer que l'eau est à l'origine de toute chose? Il s'en rapporte à Aristote que l'on ne peut pas, affirmer-t-il, accuser d'ignorance (1).

Ce qu'Aristote ne lui a pas dit, il va le demander aux Théologiens. Il voudrait par exemple situer pour nous les enfers. La plupart, remarque-t-il, les placent au centre ou dans la partie inférieure de la terre. Là-dessus, il conseille la lecture de saint Thomas et des théologiens, dont quelques-uns ont calculé exactement la place des enfers, *accurata et geometrica dimensione*, à 1193 lieues au-dessous de nous! Il s'amuse du chiffre, sans doute, mais il retient pour probable l'opinion qui place l'enfer sous la terre habitée (2).

Le plus souvent, par delà les théologiens et suivant leur exemple d'ailleurs, Del Rio se renseigne dans la Bible. La Bible est, à ses yeux, comme une encyclopédie des sciences profanes, non pas encore dans les *Adversaria*, mais dans le *Commentarius Novus*, quand il eut fait ses études théologiques.

Elle est d'abord pour lui une histoire et une histoire de nos origines. Par elle, Del Rio peut remonter jusqu'à la création du monde. Médée menace de faire descendre tous les poisons du ciel (3). Mais le ciel en a-t-il? se demande Del Rio. Les poisons n'auraient-ils fait leur apparition qu'après la première faute? Il faut distinguer : ceux qui sont naturels, hellébore, ciguë et plantes semblables ont été créés par Dieu au commencement du monde ; les autres qui sont artificiels ont été inventés par la malice des hommes. Del Rio n'a pu apprendre le nom du premier empoisonneur, mais il

(1) *Synt.*, II, 44 (Oed., 266).

(2) *Ibid.*, III, 280 (H. F., 830).

(3) *Ibid.*, III, 60 (Med., 692).

connaît le premier meurtrier : Ixion, disent les païens, versa pour la première fois le sang humain : *quod tamen falsum*, note simplement le *Syntagma* (1). Passons au déluge, ou aux déluges, car il y en eut plusieurs (2). Le premier et qui fut universel, — on ne nous dit pas d'ailleurs comment comprendre ce mot, — arriva sous Noé. Ce point étant admis et l'honneur du patriarche étant sauf, rien n'empêche de croire aux déluges postérieurs racontés dans la légende ancienne.

L'époque de Noé est au reste très importante. Après Adam ou la Création, premier âge du monde, l'auteur du *Discours sur l'Histoire Universelle* s'arrêtait lui aussi à « Noé, ou le déluge, deuxième âge du monde » : Il commençait ainsi son chapitre : « Près du déluge se rangent... le changement dans le vivre et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre ». Avec plus de noblesse dans le ton, Bossuet ne faisait que reprendre les curiosités qui avaient retenu Del Rio. Ils ont tous les deux la même confiance dans le récit de la *Genèse*. Dans le *Syntagma*, comme dans le *Discours sur l'Histoire Universelle*, on rapporte à Noé ou à ses contemporains l'honneur d'avoir changé la manière de vivre des hommes. C'est alors que nos ancêtres commencèrent à se nourrir de chair. Jusque-là avait duré l'âge d'or, où ils vivaient des fruits que la terre portait d'elle-même sans aucun travail (3). Del Rio ignore seulement si au temps de l'âge d'or, les hommes avaient déjà reçu de Dieu le droit de toucher à une nourriture de chair. Ce dont il est sûr, c'est qu'ils ne buvaient que de l'eau ; car le vin n'était pas connu

(1) *Synt.*, III, 276 (H. F., 749).

(2) *Ibid.*, 473 (Troa., 1030).

(3) *Ibid.*, III, 183 (Hipp., 536).

encore (1). C'est Noé en effet qui l'a révélé au monde, et non pas Bacchus, comme le disent les légendes païennes (2).

Tantôt un nom ou un fait célébré par ces légendes rappelle des traits analogues recueillis dans la *Bible*. Del Rio les signale, comme appartenant à l'histoire la plus authentique : le sacrifice de la fille de Jephté est ainsi évoqué à l'occasion du sacrifice d'Iphigénie (3).

La géographie des anciens elle-même s'éclaire à la lecture de la *Bible*. Les écrivains sacrés confirment l'existence de certains noms ou même permettent de les identifier. Eux aussi, ils parlent du Nil et du Tigre (4). Ils connaissent le pays de Nabata et peut-être celui de l'acier (5). La Grèce a son équivalent dans la *Bible* (6) et la Lybie également (7). Le Gange n'est autre que le Phison de la *Genèse* qui arrosait le Paradis terrestre (8).

Après la géographie physique, la géographie humaine. La *Bible* atteste l'existence des Pygmées qu'elle appelle d'un nom différent : *Cappadoces*, *Medos*, *Cus-todes* (9). Les Arcadiens descendent de ceux qu'elle nomme les Chaldéens (10). Leurs voisins, les Spartiates, ont presque la même origine : ils sortent du plus illustre des fils de la Chaldée : Abraham en personne (11). Il n'est pas jusqu'aux fabuleux Cyclopes que la *Bible* ne permette d'identifier. Ces grands bâtisseurs ont pour maître, sinon pour ancêtre, Nemroth

(1) *Synt.*, III, 412 (Thy., 912).

(2) *Ibid.*, 183 (Hipp., 516).

(3) *Ibid.*, 433, (Troa., 247).

(4) *Ibid.*, 297, 298 (H. F. 1323, 1324).

(5) *Ibid.*, 307 (H. OE., 152, 160).

(6) *Ibid.*, 429 (Troa., 193).

(7) *Ibid.*, 339 (H. OE., 1103).

(8) *Ibid.*, 327 (H. OE., 624).

(9) *Ibid.*, 124 (Oed., 605).

(10) *Ibid.*, 195 (Hipp., 783).

(11) *Ibid.*, 470 (Troa., 853).

qui inventa l'art de construire les tours (1). Pour Del Rio, qui a lu dans la *Genèse* l'unité du genre humain, de tels rapprochements entre peuples se font le plus naturellement du monde.

Cette communauté d'origine se trahit par quelques usages communs aux Juifs et aux autres peuples. Les manières des uns font comprendre les manières des autres. La coutume de faire jouer de la flûte aux funérailles est passée des Juifs aux Phrygiens. Qu'elle soit connue des Juifs, l'Evangile en témoigne, déclare Del Rio (2). Thyeste est couché pendant son affreux repas, comme les Hébreux eux-mêmes se couchaient pour manger (3). Grecs et Romains se parfumaient pour leur plaisir ou pour leur santé, ce qui nous permet de comprendre le geste de Madeleine versant sur la tête de Jésus-Christ un nard précieux (4). Ils faisaient aussi des libations dans leurs sacrifices, comme les Juifs, avec cette seule différence qu'ils réservaient une part aux assistants (5). On se représente le geste de Mégare se tenant en suppliante auprès des Dieux en pensant à celui de Joab, suppliant Jehovah, la main sur le coin de l'autel (6). La loi du talion est appliquée chez tous les peuples, comme chez les Juifs (7).

La *Bible* aide à comprendre la langue des auteurs profanes. Certaines manières de parler sont usitées dans tous les pays. Les Juifs savaient le proverbe auquel Electre fait allusion dans *Agamemnon* « Telle mère, telle fille » (8). Le mot d'Oedipe : *Vile pro cunctis caput* rappelle celui de Caïphe : « Il est bon qu'un

(1) *Synt.*, III, 337 (Thy., 406).

(3) *Ibid.*, 410 (Thy., 908).

(5) *Ibid.*, 414 (Thy., 981).

(7) *Ibid.*, II, 125 (H. F., 226).

(2) *Ibid.*, 282 (H. F., 854).

(4) *Ibid.*, 413 (Thy., 945).

(6) *Ibid.*, 252 (H. F., 355).

(8) *Ibid.*, 516 (Ag., 952).

seul meure pour le salut de tous » (1). Le sens du mot *stagnum* est indiqué d'une manière précise dans l'Evangile (2). En lisant les livres saints, on peut s'assurer que le mot « sœur » marque non une parenté, mais une grande affection (3); que *vidua* désigne un être faible (4), que *aether* est mis pour Jupiter ou Dieu, comme le montre l'expression évangélique : « J'ai péché contre le ciel et contre vous (5) ». Souvent, les auteurs mettent le féminin pour le masculin, *cerva* pour *cervo*, tout comme les Hébreux, voulant parler d'animaux rapides, disaient biches au lieu de cerfs (6).

On voit la méthode du P. Del Rio : Est-ce exagérer son importance que de voir là déjà un premier essai de littérature et d'histoire comparée ? Le genre est appelé à une brillante fortune. Seulement, il demande beaucoup d'esprit critique, des connaissances solides, étendues que l'on n'a pas encore acquises au XVI^e s.

Avec toute son érudition, il faut le rappeler sans cesse, Del Rio n'a pas l'esprit d'un précurseur. Décidé à défendre la compétence des livres sacrés en des matières profanes, attaché à une exégèse, parfois vieille, même pour son époque, il met la *Bible* en conflit avec la science, aussi bien dans les *Adversaria* que dans le *Commentarius Novus*.

Il n'ose pas croire aux Antipodes. Les *Adversaria* ont relevé les vers où Thésée, lançant ses imprécations contre Hippolyte, lui souhaite d'aller habiter sur l'autre côté de la terre (7). La terre ne serait donc pas

(1) *Synt.*, III, 117 (Oed., 521).

(2) *Ibid.*, III, 395 (Thy., 589).

(3) *Ibid.*, III, 187 (Hipp., 608).

(4) *Ibid.*, II, 188 (Hipp., 620).

(5) *Ibid.*, 291 (H. F., 1055).

(6) *Ibid.*, III, 235 (H. F., 222).

(7) *Ibid.*, II, 108 (Hipp., 929).

cette surface plate ou légèrement bombée, capable de porter des habitants seulement sur sa partie supérieure? Del Rio s'en tire par cette note laconique et embarrassée : *Hic de loco in quo degunt antipodes, non de ipsis Antipodibus agitur.*

Par cette distinction subtile, il croit tout sauver et en particulier les explications des Pères. Les Pères refusaient d'admettre les Antipodes en faisant remarquer que le déluge avait été universel et que tous les hommes avaient péri ; ce qui se comprend difficilement si la terre n'est pas plate.

Environ un siècle après les voyages de Christophe Colomb et le tour du monde par Vasco de Gama, l'hésitation du P. Del Rio est assez remarquable. Del Rio accepte de croire aux Antipodes dans le *Commentarius Novus* seulement, et assez timidement. Après avoir cité ceux qui avant lui, les ont admis ou niés, il termine sur cette réflexion qui ne l'engage pas lui-même : *Nec hodie ferme quisquam qui adversipedes non admittat* (1).

Il retarde autant, et pour les mêmes raisons, à propos du mouvement de la terre. Il croit avec deux savants, qu'il cite, que tout l'univers se meut, mais non pas que la terre soit animée d'un mouvement particulier (2). *Immota Tellus*, écrit Sénèque (3). Grosse querelle où vont bientôt se fourvoyer si fâchement quelques théologiens. Del Rio cite les avis pour et contre. Il y a, parmi ceux qui tiennent pour le mouvement, des savants et philosophes anciens : Les Pythagoriciens, Nycetas, Cleantes ; dans les temps modernes : Coelius Calcagninus, Nicolas Copernic, Pontus de

(1) *Synt.*, III, 203 (Hipp., 929).

(2) *Ibid.*, III, 203 (Hipp., 960).

(3) *Ibid.*, III, 414 (Thy., 1019).

Tyard qui est un savant et en outre un évêque. L'opinion contraire est soutenue par les autres philosophes, mathématiciens et théologiens : *Ut ut est, sacrae scripturae magis consentanea communis traditio, et proinde veritati*. Le psaume ne chante-t-il pas : « Dieu a établi le globe terrestre au-dessus des mers?. Ce qui veut dire qu'il l'a fixé et qu'il ne lui permet pas de tourner ! Del Rio n'a pas trouvé la distinction que feront bientôt les exégètes : que l'écrivain sacré parle selon les apparences.

Pour lui, il lit dans la *Bible* les secrets de notre composé humain et combien de temps peut vivre un homme (1). La vie humaine est très menacée, à l'âge climatérique de 63 ans. Quelques auteurs prétendent que la Vierge Marie, Mère de Dieu — et créature parfaite, — vécut très longtemps. Avec Volterranus, Del Rio pense qu'elle n'a pas dépassé 49 ans !.. Quoiqu'il en soit d'elle et de sa mort, le terme de la vie humaine est fixé à 70 ans, et tout au plus à 80 ans, pour quelques privilégiés. David l'a chanté dans un psaume. Mais les centenaires ? L'expérience va-t-elle donner tort au psalmiste ?.. Ces prétendus centenaires, affirme Del Rio, ont oublié la date de leur naissance, comme ils ont oublié bien d'autres choses ! Evidemment, on peut sourire et regretter que Del Rio n'ait pu se détromper en lisant un registre de l'état-civil !

Cette manière d'entendre la *Bible* semblera étroite. Est-ce une réaction contre le libre-examen ? L'un de ses effets ou plutôt l'une de ses causes ? Les esprits indépendants éprouvaient naturellement quelques peines à suivre une exégèse aussi simple. Elle sera abandonnée

(1) *Synt.*, II, 123 (H. F., 179).

et ne résistera pas aux progrès des sciences ni de l'esprit critique.

Confiance accordée très vite aux témoignages, science hésitante, respect de l'autorité et de la tradition ; avec ces dispositions d'esprit, Del Rio ne pouvait manquer de croire aux sorciers. Cette croyance était universellement répandue.

L'Eglise s'en préoccupait. Au Concile de Trente, la commission chargée par les Pères de dresser la liste des livres dangereux avait défendu dans la règle IX^e, tous les ouvrages traitant de sciences occultes (1).

En 1586, l'année où se composait le *Syntagma*, le pape Sixte V rappela aux évêques et inquisiteurs l'obligation de combattre la magie sous toutes ses formes. Vers la même époque, les conciles provinciaux, les Synodes, les prônes eux-mêmes mettent les chrétiens en garde contre les pratiques superstitieuses (2).

Del Rio, qui savait tout, n'avait pas voulu ignorer ces matières. En fait, il n'en parle presque dans ses *Adversaria* ; toutes les notes qui vont suivre sont extraites du *Commentarius Novus*.

Au temps du *Commentarius*, Del Rio croit la superstition très répandue. Beaucoup observent les songes (3) ou les astres (4). Sans doute, il y a une magie blanche ou naturelle qui est permise ; mais au XVI^e siècle, on pratique l'autre aussi, la noire, qu'un chrétien doit exécrer et qui est une manière d'honorer les démons.

(1) *Sacrosancti Concilii Tridentini... canones et decreta.*, éd. cit., p. 468.

(2) Passim, *Bullaire Romain. Guide Brieve des Curez de Bordeaux*, Bordeaux, 1602. Gousset. *Actes de la Province ecclésiastique de Reims*, Reims, 1842, 1844, T. III.

(3) *Ibid.*, 457 (Troa., 437).

(4) *Synt.*, III, 321 (H. Oe., 526).

Proh dolor : nimis hodie notae, nimis etiam tenerae aetati familiares, s'écrie Del Rio (1). Il ne doute pas que l'on n'invoque souvent les démons et que les démons ne répondent à ces appels.

Del Rio n'arrive pas à expliquer certains faits sans leur intervention. Parmi les faits qu'il a entendus ou vus, il y en a qui ne lui semblent pas produits par une cause simplement naturelle. On fait merveille du pouvoir extraordinaire de certaines formules. Mais de simples mots possèdent-ils naturellement la force qui paraît sortir d'eux (2)? Aucun magicien n'est assez puissant pour faire apparaître, par son action personnelle, les morts (3). On prétend que des mots barbares, dénués de sens, sont pleins d'une vertu qui n'appartient pas aux vocables connus. Mais alors, réplique Del Rio, pourquoi cette vertu ne produit-elle ses effets que dans la bouche de certaines personnes, de celles qui se sont vouées au démon par un pacte tacite ou exprès (4)?

L'argument est curieux. L'une des prémisses n'est peut-être pas solidement établie. Est-ce bien sûr que ces prétendus magiciens se sont voués au démon? Une fois de plus, Del Rio s'est empressé de conclure avant de s'assurer du fait. Pour le reste, son raisonnement n'est pas sans mérite, à cette époque. S'il est vrai que Bacon a imaginé pour l'expérimentation des savants, la table d'absence, Del Rio aurait appliqué ici une règle qui sera codifiée seulement quelques années plus tard, dans le *Novum Organum*.

Ainsi, sans connaître toutes les forces de la nature

(1) *Synt.*, III, 321 (H. Oe., 526).

(2) *Ibid.*, III, 60 (Med., 684).

(3) *Ibid.*, III, 319 (H. OE., 460).

(4) *Ibid.*, 68 (Oed., 737).

et en admettant qu'elles ne soient jamais entièrement connues, il croit pouvoir discerner l'action des êtres surnaturels. Le monde est un système clos de forces que l'on ne peut mesurer, mais dont le jeu est régulier. La nature suit un cours uniforme, dans lequel parfois vient s'insérer, sans le troubler, une activité d'un ordre supérieur. Celle-ci se manifeste par l'imprévu, l'apparente fantaisie de son intervention : elle est irrégulière.

L'action des êtres surnaturels ne trouble pas le cours régulier de la nature ; elle n'ajoute pas non plus une force nouvelle aux forces déjà existantes dans le monde.

Les interventions des démons sont fréquentes, mais leur action est moins puissante qu'elle ne paraît. S'il est difficile de la mesurer en chaque circonstance (1), le *Syntagma* affirme qu'elle se borne à utiliser pour le mieux les forces existantes dans la nature, sans en créer de nouvelles. Le démon peut exciter des tempêtes (2), transporter quelqu'un dans les airs (3). Ces effets supposent seulement que l'on connaisse bien les lois des corps et qu'on sache les faire servir à ses desseins. Ils n'exigent pas la création d'un être nouveau. Quant à changer le cours des astres, faire descendre le soleil ou la lune, mettre à une place, de son propre pouvoir, un être quelconque ; ce serait bouleverser l'ordre de l'univers, tel que Dieu l'a établi ; le démon n'a pas cette puissance (4).

Celle qu'il exerce sur les corps vivants est aussi très limitée. On la craignait beaucoup au XVI^e siècle. Les démons peuvent s'unir à l'espèce humaine, qu'ils se fassent succubes ou incubes (4). Ils ne portent pas avec

(1) *Synt.*, III, 70 (*Med.*, 754).

(2) *Ibid.*, 318 (*H. OE.*, 455).

(3) *Ibid.*, 80 (*Med.*, 1024).

(4) *Ibid.*, 259 (*H. F.*, 447).

eux un germe de vie, ils ne peuvent le créer. Leur rôle se borne à employer la matière qu'ils empruntent à l'organisme humain par des moyens naturels. On les croyait capables aussi de changer les hommes en bêtes, en loups-garous (1). Toujours pour les mêmes raisons, Del Rio leur refuse ce pouvoir. Il leur accorde seulement celui de tromper les sens ou de faire prendre à un homme l'apparence d'une bête.

La volonté humaine leur reste rebelle et soumise à la fois, de la même manière. Ils ne la forcent pas, ils peuvent la solliciter très vivement (2), par des suggestions, par des images. Del Rio pourrait dire sans doute que cette action ressemble à celle que Dieu exerce par sa grâce. Ni l'une ni l'autre ne détruit jamais la liberté. Il n'y a donc aucune formule magique, ni envoûtement, ni philtre capable de faire obtenir l'amour d'une personne poursuivie.

Ces remarques, qui répondaient aux inquiétudes des contemporains, n'ont pas gardé leur intérêt, sinon pour ceux qui veulent connaître l'état des esprits au XVI^e siècle.

En ce qui concerne le P. Del Rio, on notera avec quel soin il essaie de limiter la puissance des êtres malfaisants. Sa crédulité est grande et pourtant il a compris l'autonomie de la nature. Tout ce qui existe, esprit et matière, forme comme un bloc que l'on peut modifier, en employant contre lui ses propres forces, mais auquel on ne peut plus ajouter une force nouvelle.

Del Rio fait une seule exception, comme on pouvait

(1) *Synt.*, III, 509 (Ag. 703).

(2) *Ibid.*, 318 (H. OE., 452).

s'y attendre, en faveur de Dieu. Dieu reste toujours créateur et son pouvoir ne cesse pas d'être infini. A lui, par exemple, de faire apparaître, quand il lui plaît, ceux qui sont morts avec leur corps de chair (1). Ces résurrections se distinguent parfois de vaines apparitions opérées par le démon. Ceux qui voudront s'en convaincre pourront lire les thèses très développées d'un certain *Petrus Thyroeus* (2). Ainsi, selon le *Syntagma*, la science expérimentale elle-même peut reconnaître Dieu.

« Il faut arriver jusqu'au XVII^e siècle pour que le rationalisme se nourrisse d'autre pâture que de système.

La Renaissance n'a guère connu les découvertes qui ouvraient l'horizon de toutes parts, ou du moins elle n'en a pas aperçu la portée. » Cette conclusion de M. Busson (3) est confirmée par l'étude du *Syntagma*. Del Rio ne semble pas éprouver de craintes graves, ni pour la foi, ni pour les systèmes qui, selon lui, la défendent : l'Aristotelisme et la scolastique. Avec lui se prolonge, au delà de la Renaissance, la foi, la philosophie et la science du Moyen-Age.

(1) *Synt.*, III, 319 (H. OE., 460).

(2) *Ibid.*, III, 399 (Thy., 670).

(3) *La Pensée*, p. 284.

CHAPITRE V

La Morale. La Morale individuelle. La Morale « civile ». La Morale « politique ».

Del Rio ne paraît pas aussi rassuré sur le sort de la morale chrétienne. Les premiers chrétiens avaient pratiqué une vertu exemplaire ; tous leurs biens étaient mis en commun : comme nous sommes loin maintenant de cette charité parfaite ! gémit Del Rio (1).

La fin du monde sera précédée d'une corruption générale : hélas, ajoute-t-il, les hommes maintenant ne sont-ils pas déjà tous corrompus (2) ? Ne le prenons pas au tragique. Ces plaintes sont habituelles aux moralistes et particulièrement peut-être à ceux du XVI^e siècle. Les excès et les abus, avant le Concile de Trente, puis les Guerres de Religion avaient arraché des accents aussi attristés aux Réformateurs chrétiens et aux humanistes. Mais ni les uns ni les autres ne voyaient le mal où Del Rio va nous le montrer.

Avec lui, on peut s'attendre à toutes les surprises. Ce lecteur fervent de Sénèque rend les Stoïciens responsables de la décadence morale de son temps. S'ils ne sont pas les seuls coupables, c'est sur eux, du moins, qu'il fait retomber la plus grande partie de la faute. Il est vrai qu'il a mis du temps avant de s'apercevoir de leur influence néfaste : les *Adversaria* ne la signalent

(1) *Synt.*, III, 538 (Oct., 397).

(2) *Ibid.*, III, 540 (Oct., 422).

pas ; par contre, elle est notée, et sévèrement, dans le *Commentarius Novus*. D'après Nicolas Suys (1), le plus rare mérite du *Syntagma* serait d'avoir dénoncé les dangers du stoïcisme : *Stoicis, simulata frugalitas, quæstus hurrimus : pia verba, mens impia, animam illi humanam cum belluarum cadaveribus eodem sarcophago includebant... Majestatem Dei laudare et ornare videbantur : vere tamen divinitatem vilissimis animalculis largiebantur... Accedit quod ut dogmata, sic ipsorum ratio quoque loquendi scribendique, prætextu et colore quodam masculo libertatis humanæ plurima et admodum gravia vitia parit atque nutrit. Nam si quis superbus et sibi fidens, si quis gloriæ cupiditate tenetur, huic indet Stoa majorem ambitionis sitim, illum assuefaciet omnem in seipso fiduciam ponere, divinam gratiam non expetere, superiorem potestatem spernere, ludere petulanter in magistratus, populos, reges (2)...*

La tirade continue sur ce ton qui est dur, Del Rio le reconnaît, mais qui était nécessaire, dit-il, car, toute la jeunesse court après le clinquant de Chrysippe (3). Dans les notes précédentes du *Syntagma*, Del Rio ne nous a pas montré la foi chrétienne spécialement menacée par les idées stoïciennes ; après la sortie qu'on vient de lire, on ne doutera pas que le renouveau stoïcien fut puissant au XVI^e siècle et qu'il inspira de graves inquiétudes aux moralistes chrétiens.

On s'attend bien que Del Rio va opposer au stoïcisme la morale chrétienne, telle que l'enseignent la Bible, les Pères, les Théologiens. Et cependant, même au temps de sa vie religieuse, il lui arrive d'oublier et les uns et les autres ; et dans les circonstances où il

(1) *Delrii Vita*, p. 23.

(2) *Synt.*, *Praef.*, e., verso.

(3) *Delrii Vita*, p. 29 : *ut adolescentulos ab illâ lue averterem quorum jam plerosque non duci, sed rapi videbam phaleris Chrysippoeis.*

devrait y penser le plus. Ayant à déplorer la mort d'un ami très cher, il se console ainsi : *Ferenda mors quod omnes ea lege vivimus ut moriamur : lugenda tamen quod pauci ita vivimus ut nostra commoda publicae utilitati postponamus* (1). Vient ensuite une pièce de vers, composés par Del Rio lui-même, mais qui n'exprime aucune idée, aucun sentiment chrétien.

Parmi les maîtres de la sagesse, il en est un qu'il préfère, nous le connaissons déjà : Aristote ; dont les ouvrages de morale ne sont pas assez commentés (2). Après la physique, la métaphysique, c'est l'art de bien vivre que doit nous enseigner Aristote. Del Rio n'est pas revenu sur ce qu'il écrivait au temps des *Adversaria*. Aristote reste toujours pour lui le directeur de conscience qu'il faut écouter : *Legi velim*, dit-il dans le *Commentarius Novus*, *quae ab Aristotele in hanc sententiam scripta* (3) ; il s'agit de l'inquiétude d'une âme méchante.

Lui-même va nous dire par le détail maintenant, dans les *Adversaria* et le *Commentarius Novus* de quels maux souffrent les mœurs contemporaines et quels remèdes peuvent les améliorer.

Ni dans les *Adversaria*, ni dans le *Commentarius Novus*, il n'insiste sur les vertus que l'on appelle passives. Evidemment, elles ne sont pas oubliées dans le *Syntagma*. Le prix de la pénitence chrétienne est par exemple signalé à l'occasion (4). *Quem poenitet peccasse, pene est innocens*, déclare Clytemnestre dans *Agamemnon* ; *Imo vera paenitentia*, corrige Del Rio, *nobis Christianis, culpa plane liberat... Conc. Trident. Sess XIV C. 4* ».

Seulement, ni en cette page, ni ailleurs, on ne lit que

(1) *Synt.*, II, 93 (Hipp., 360).

(2) *Ibid.*, II, 281 (Ag., 163).

(3) *Ibid.*, III, 169 (Hipp., 163).

(4) *Ibid.*, III, 485 (Aga., 244).

cette pénitence bienfaisante oblige à supporter les peines de la vie et la mort en esprit de réparation.

Del Rio voit dans la patience, non pas tant un remède au mal passé qu'un moyen d'assurer l'avenir, d'empêcher un malheur plus grand. Il la présente comme une vertu qui adoucit les peines (1), qui fait éviter les colères et les imprudences, par quoi se gâtent toutes les affaires (2).

De même, la mort n'est pas regardée dans le *Syntagma*, comme une peine due à la justice divine, mais plutôt comme une lutte où les grands courages donnent leur mesure. Del Rio s'en voudrait de paraître conseiller le suicide, il en parle cependant comme d'un acte courageux et admirable. *Tam illustrem mortem !*, écrit-il du suicide de Sénèque et il s'indigne que l'historien Dion en ait dit du mal (3).

Qu'il cite, à ce sujet, un auteur ou un autre, c'est pour montrer les avantages de la mort volontaire. La pensée, sur laquelle il revient le plus souvent, est que, si l'on ne craint pas de mourir, l'on est sûr de garder sa liberté et sa dignité d'homme : le suicide est le dernier recours contre tous les maux (4). Une fois, il nous rappelle qu'il faut du courage pour supporter jusqu'au bout les peines de la vie, qu'il est plus facile de mourir que de vivre (5) ; mais il n'ajoute pas que la mort est une expiation. Il semble même dire tout le contraire et approuver cette déclaration des *Troyennes* : *Optanda mors est, sine metu mortis, mori* (6). Sur quoi, Del Rio :

(1) *Synt.*, III, 50 (Med., 559).

(2) *Ibid.*, III, 159 (Hipp., 46).

(3) *Ibid.*, I, 50.

(4) *Ibid.*, III, 258 (H. F., 425), 505 (Ag., 606) ; 303 (H. OE., 111) ; 139 (Theb., 153).

(5) *Ibid.*, III, 140 (Theb., 190) ; *Synt.*, II, 70 (Theb., 190).

(6) *Ibid.*, II, 257 (Troa., 868).

Huc spectat quod de Julio Caesare his verbis traditur a Suetonio lib. I... subitam celeremque sibi optaverat (mortem)... repentinum inopinatumque praetulerat (se vitae finem). Hoc ergo mortis genus praeoptaverat Caesar. C'est ainsi que Del Rio conclut, tranquillement et sans blamer César.

On ne l'accusera pas d'être un moraliste relâché, ou bien tous les illustres de son temps qui l'ont approuvé, tomberaient sous le même reproche. S'il a pu parler de la mort sur ce ton, sans imprudence, sans déclancher comme une épidémie de suicides, c'est que les chrétiens étaient sans doute assez bien gardés de ce côté-là. On n'avait pas renoncé à mourir en chrétien pour souhaiter de mourir rapidement ou pour admirer le courage d'un suicide. Ces notes permettent aussi de comprendre certaines affirmations analogues des moralistes du XVI^e siècle. Par exemple, telles pages des *Essais*, où l'auteur vante le suicide, la mort inattendue, et qui ont paru montrer une âme toute gagnée au paganisme, ces pages sont-elles beaucoup moins chrétiennes que le commentaire du grand Jésuite Del Rio ?

Celui-ci, on l'a déjà vu par les remarques précédentes, essaie de faire admirer à son lecteur, la maîtrise de soi. Les dons de la volonté et de la raison lui semblent les plus importants pour la vie morale.

Sans connaissance, ou sans consentement, on ne fait rien de bon ni de mauvais : *Quis nomen unquam sceleris errori dedit ?*, demande Amphytrion à Hercule furieux (1). Del Rio approuve, aussi bien dans les *Adversaria* que dans le *Commentarius Novus*. Aux *Adversaria*, il ajoute même cette note : « voyez plus haut au vers 1096 ». Au vers indiqué, on lit : *Qui nescit se peccare, in peccatum*

(1) *Synt.*, II, 152 et *Synt.*, III, 296 (H. F., 1236).

non consentit (1). Tout ce qui détruit la liberté excuse également du péché (2). *Mens impudicam /acere, non casus solet* ; ainsi parle la nourrice de Phèdre ; et Del Rio : *Impudicitia enim nisi consentias, nulla violentia cuiquam adfertur. Cogitandum id Origeni fuerat. Non tam graviter ruisset*. Le cas d'Origène a été souvent discuté au XVI^e siècle. Les guerres fréquentes et cruelles ramenaient sans doute assez souvent les actes de violence redoutés aux premiers siècles du Christianisme. On ne les craignait pas seulement de la part des ennemis. On s'imaginait que les démons les faisaient subir à leurs victimes humaines. Pour tranquilliser les consciences, Del Rio assure que les démons ne peuvent pas plus que les hommes, rendre coupable la personne qui subit, malgré elle, leurs maléfices (3). Dans ces remarques apaisantes et qui supposent la croyance à une nature humaine non portée irrésistiblement au mal, que nous sommes loin du Jansénisme !

Il ne faut ni craindre les fautes, ni désespérer de la perfection : avec la raison et la volonté, l'homme peut aspirer sans témérité aux vertus les plus hautes.

Malheur à qui passe sa vie sans se connaître. Des *Adversaria* au *Commentarius Novus*, Del Rio n'a pas varié sur ce sujet. Le sage se connaît lui-même et cette connaissance assure sa supériorité (4). La réflexion suffit à calmer bien des passions, par exemple, la colère (5) : comme le dit la nourrice de Clytemnestre, ce sentiment tombe, quand on le raisonne. Il en va de même pour les autres émotions : le plus sûr moyen d'éviter les troubles de l'âme, c'est de méditer sur les incertitudes

(1) *Synt.*, II, 149.

(3) *Ibid.*, 318 (H. OE., 452).

(5) *Ibid.*, II, 269 (Ag., 208).

(2) *Ibid.*, III, 191 (Hipp., 731).

(4) *Ibid.*, II, 214 (Thy., 402).

de l'avenir, de « préméditer » les malheurs qui menacent (1). Quand on a compris son devoir, il faut avoir du courage pour l'accomplir.

La condition humaine, l'exige, c'est le *Commentarius Novus* qui nous en prévient : tous ont besoin d'être forts, s'ils veulent résister aux malheurs (2), pratiquer la vertu et mériter le ciel (3). Sans efforts pénibles, on n'entre pas au ciel ; et la vertu fait ses preuves, quand elle est capable d'accomplir des actes difficiles (4).

Ces réflexions rappellent la morale que Sénèque prêchait à Lucilius. Il paraît que les lecteurs du *Syntagma* avaient besoin de la méditer. Au début du siècle, Erasme avait mis les chrétiens au défi de pratiquer les vertus héroïques du paganisme (5). Après lui, on avait souvent opposé les Catons, les Socrates aux saints du christianisme (6). Del Rio entre à sa manière dans ce débat, en invitant les chrétiens de son temps à ne pas rester au-dessous des païens : qu'ils fassent donc rendre eux aussi à leurs facultés naturelles tout l'effort dont elles sont capables. Il leur montre la perfection, non pas dans une résignation humiliée, mais dans la maîtrise de soi et la force d'âme.

Il n'avait pas de peine à prouver que ces conseils ne méconnaissaient pas les traditions chrétiennes les plus authentiques. Comme il l'écrivait (7), l'Evangile aussi bien que Sénèque promettait le ciel aux « violents ». Par là il faisait voir que le christianisme peut s'assi-

(1) *Synt.*, III, 205 (Hipp., 990).

(2) *Ibid.*, III, 86 (Oed., 85).

(3) *Ibid.*, III, 361 (H. OE., 1968).

(4) *Ibid.*, III, 258 (H. F., 436).

(5) Cité dans *La Renaissance du Stoïcisme au XVI^e siècle*, I. Zanta. Paris, 1914, p. 12, note 7.

(6) Le poète Rivaudeau écrivait en 1567 : Les chrétiens devraient mourir de honte, lisant ceci.. *La Doctrine d'Epictète Stoïcien*. Voir F. Strowski *Pascal et son temps*. T. 1, p. 24.

(7) *Synt.*, III, 258 (H. F., 436).

miler les vertus les plus admirées du paganisme. Il s'efforçait surtout par ailleurs d'expliquer comment la morale chrétienne avait mieux compris l'humanité.

Il note que dans l'âme humaine, il existe des facultés distinctes de la raison et de la volonté. Cette idée revient à plusieurs reprises et le plus souvent dans le *Commentarius Novus*. Les stoïciens ont mal connu l'âme. Les jeunes gens, auxquels s'adresse de préférence le *Syntagma*, se laissent plus souvent entraîner au mal (1); il est facile d'observer en eux la réalité et la force des passions. Les passions ne sont pas des abstractions vaines : la colère et l'amour, notamment, exercent sur l'âme une action des plus violentes. Le *Syntagma* signale très souvent le pouvoir de l'une et de l'autre ; il appelle la première une fureur (2), la seconde une puissance tyrannique et sans frein (3). Celle-ci demeure et se laisse voir même chez les hommes les plus forts en apparence. Hercule aux pieds d'Omphale et filant la quenouille, illustre de la façon la plus claire cette vérité que la passion peut triompher des âmes très courageuses (4).

Il importe cependant qu'elle ne triomphe pas. Les Anciens l'avaient compris. Ils avaient remarqué que les Dieux, les éléments eux-mêmes savaient distinguer les hommes au corps pur. Il fallait avoir les mains pures, pour être bon teinturier, paraît-il (5), et aussi pour prendre part aux sacrifices (6). Del Rio trouverait

(1) *Synt.*, III, 380 Thy., (309).

(2) *Ibid.*, III, 45 (Med., 386).

(3) *Ibid.*, III, 163 (Hipp., 104). Pour ces deux idées les indices indiqueront beaucoup d'autres références aux deux parties du *Synt.* : Voir. *Indices EE.*, 4, verso ; II. 2 recto, OO. 4, verso ; SS., verso.

(4) *Ibid.*, III, 315 (H. OE., 375).

(5) *Ibid.*, III. 23 (Med., 99).

(6) *Ibid.*, III, 130 (Oed., 791).

en outre dans sa foi, d'autres raisons de recommander la même vertu.

Dès lors, ayant constaté la force des passions et l'obligation pour l'homme de les vaincre, il doit tout naturellement conclure à la nécessité de la morale chrétienne.

Celle-ci seule fournit à l'homme le moyen d'être vertueux. Ce n'est pas à Sénèque qu'il faut demander le secret de ne pas céder à l'amour. Ce ne sont pas non plus les efforts humains qui peuvent, tout seuls, assurer cette victoire : ils doivent être secondés par la grâce (1).

La morale chrétienne propose aussi à la vertu un but digne de l'homme.

On n'a pas à pratiquer la vertu pour elle-même. Nulle part Del Rio n'a conseillé ce désintéressement absolu : au contraire, il parle très souvent de récompenses ou de châtiments. Chacun recevra la mesure qu'il aura donnée aux autres (2). On est toujours puni par sa faute (3) ; l'on est récompensé selon son mérite, sinon en ce monde, du moins dans l'autre (4). Del Rio se sépare ainsi des humanistes épris d'idéal qui n'admettaient d'autre sanction que le sentiment du devoir accompli.

Le chrétien se gardera pourtant d'un retour égoïste sur lui-même. Ce serait un mauvais calcul de pratiquer la vertu par intérêt. Il n'y a rien en l'homme, qui puisse satisfaire une âme humaine et mériter qu'elle s'y dévoue. Dieu seul peut la contenter (5), et c'est pour lui en définitive, qu'il faut agir.

(1) *Synt.*, III, 549 (Oct., 691).

(2) *Ibid.*, III, 275 (H. F., 733, 741). (3) *Ibid.*, III, 380 (Thy., 311).

(4) *Ibid.*, III, 209 (Hipp., 1099).

(5) *Ibid.*, III, 229 (H. F., 105 : *erreur de chiffre*).

Cette remarque fixe le vrai prix de la gloire. La gloire n'est pas méprisable ; ceux qui ne l'ont pas obtenue de leur vivant, méritent d'être pleurés (1). Elle inspire les plus belles actions, et si on ne la désire pas, on risque de ne faire rien qui vaille (2).

Seulement, les hommes de la Renaissance se sont mépris à son sujet. Del Rio qui partageait sans doute leur sentiment au temps des *Adversaria*, invite à une gloire plus haute, dans son *Commentarius Novus*. Il distingue alors expressément entre la gloire d'une part, et des ambitions vulgaires ou la réputation d'autre part (3). L'homme doit chercher, non sa propre louange, mais la gloire de Dieu (3). C'est ce que rappelait la devise de la Grande Compagnie dans laquelle était entré le P. Del Rio. En la choisissant, les Jésuites obéissaient sans doute aux goûts et aux besoins de leur siècle.

La morale chrétienne donne ainsi à Dieu la première place. Elle fait de lui le gardien de la loi et le juge souverain des hommes. Seul, il est saint, d'une volonté immuablement fixée dans le bien (4).

Présent partout, voyant tout, il peut mesurer les fautes et les sanctions (5). Quant au Dieu fait homme, adoré par les Chrétiens, c'est le parfait modèle de toutes les vertus. Il fut particulièrement miséricordieux et d'une âme très affectueuse, comme il convient à un homme : *Misericordiam tollere, humanitatem est tollere* (6). Del Rio s'étonne de rencontrer parmi ses contemporains des partisans de cette morale inhumaine : Stoïciens, disciples de Chrysippe, — on disait alors Achris-

(1) *Synt.*, II, 200 (H. OE., 1833).

(2) *Ibid.*, II, 124 (H. F., 195).

(3) *Ibid.*, III, 232 (H. F., 191).

(4) *Ibid.*, III, 47 (Med., 439).

(5) *Ibid.*, III, 169 (Hipp., 157).

(6) *Ibid.*, III, 435 (Troa., 329).

tes — (1), qui prennent pour des faiblesses les larmes de Jésus-Christ.

Ainsi l'admiration des héros païens ne doit pas nuire à l'amour du Christ. Un chrétien doit concilier sans gêne les deux sentiments. Les moralistes comme Del Rio, hommes du monde ou religieux, ont fait une part dans le vieux stoïcisme : ils veulent être sages, forts comme les païens ; mais leur idéal est plus complexe. Ils essaient de corriger et de compléter Sénèque par l'Évangile.

Il faut aussi vivre parmi les hommes. Del Rio a occupé parmi eux une place des plus brillantes et fait bonne figure auprès des grands. Religieux, la Compagnie dans laquelle il est entré, n'est pas astreinte à la clôture et recrute ses sujets parmi les plus illustres du siècle. Son passé le désigne pour écrire une sorte de code de « vie civile », à l'usage des chrétiens de son temps. Del Rio n'est pas opposé à la vie de société, mais à certaine manière de réussir et de plaire dans le monde.

Les avantages extérieurs sont médiocrement estimés dans le *Syntagma*. Celui qui tient de plus près à la personne humaine, la beauté du corps, y est donné pour un vain ornement : *putretudo, vermium esca, inferni pabulum* (2).

Ceux qui la possèdent doivent rendre leur âme aussi belle que leur corps. Que les autres se consolent et se contentent de la beauté intérieure de l'âme. Ces ré-

(1) Busson, *La Pensée*, p. 91.

(2) *Synt.*, III. 210 (Hipp. 1108).

flexions n'ont pas été inspirées à Del Rio par sa formation religieuse. On connaît des religieux, parmi ses contemporains, qui savaient apprécier la beauté (1), et d'autre part, il n'avait pas attendu d'être Jésuite, pour la mésestimer. Homme du monde et d'un abord assez agréable, lui-même, il écrit dans les *Adversaria* que la beauté est pour un homme une qualité dangereuse : *eximia forma periculosa est* (2).

Les soins du corps ne l'occupent pas non plus, du moins depuis son entrée chez les Jésuites. Il ne comprend pas les gens à la mode et qui soignent leur toilette. Leurs recherches lui rappellent Hercule ayant abandonné sa massue et sa peau de lion pour une robe de femme (3). Que la jeunesse parfumée du XVI^e siècle lise donc le rude Epictète ! Si elle a besoin d'un modèle, voici Hippolyte, bien mis, propre, mais sans aucune parure superflue (4).

De même pour l'habitation. Les Romains appliquaient sur leurs maisons les plus riches ornements, faisant tenir aux plafonds des caissons d'ivoire. Luxe insensé ! s'écrie Del Rio (5). Ces propriétaires méritaient que leurs toits fussent tombés sur eux pour les écraser.

Simplicité dans le logement et simplicité dans les repas. Que l'on n'imité pas les riches dont parle Macrobe, célèbres par leurs villas du golfe de Baies et leurs expéditions menées avec des flottes entières en vue de chercher des poissons exquis (6).

L'amour du luxe et les soins de la toilette inspiraient donc à cette époque quelques craintes. Pour la France,

(1) H. Bremond. *Humanisme dévot.*, Paris, 1924, p. 363 et suiv. en note.

(2) *Synt.*, II, 105 (Hipp., 817).

(3) *Ibid.*, III, 262 (H. F., 464).

(4) *Ibid.*, III, 196 (Hipp., 795).

(5) *Ibid.*, 389 (Thy., 456).

(6) *Ibid.*, II, 216 (Thy., 458).

on connaît « les lois somptuaires » des derniers Valois. Elles furent nombreuses au cours du XVI^e siècle.

Celles de François I^{er} et de Henri II n'arrêtèrent pas le mal. A l'avènement de Charles IX, les Etats Généraux se plaignirent du luxe effrené dans les habits. Charles IX prit des mesures rigoureuses; ce fut en vain, en 1573, il constatait qu'elles n'avaient pas été efficaces. A son tour, Henri III rendit deux édits somptuaires en 1577 et en 1583. Après lui, Henri IV dut en publier trois (1).

Le mal n'aurait pas été limité à la France. Les remarques du P. Del Rio sont d'autant plus significatives qu'elles datent en partie de la période de sa vie mondaine, alors qu'il peut lui-même jouir d'un certain luxe dans le très riche Palais de sa famille, à Anvers.

Folie encore pour Del Rio, de chercher les marques d'estime que l'on se donne dans le monde. Il pense à ses compatriotes d'Espagne. Il les aime, les défend dans les *Adversaria*, contre Scaliger qui les traite de buveurs, alors qu'il sont, paraît-il, les plus sobres du monde (2). Seulement il leur trouve plus tard un tempérament trop fier, — leur réputation est donc depuis longtemps méritée ! — Ils recherchent trop les marques d'honneur. Leurs femmes par exemple, exigent que l'on ploie le genou devant elles, comme on le faisait autrefois pour saluer les grands de Perse (3). Les hommes se font appeler seigneurs. Ce titre a été usurpé, dans les temps anciens, par les faux dieux et les grands hommes. On a osé écrire que c'était une appellation spéciale aux Espagnols !

(1) Un résumé de cette histoire se lit dans le tome IV des *Essais. Edit. Municipale*, p. 132, 133. *Bordeaux. Pech.*, 1920.

(2) *Synt.*, II, 233.

(3) *Ibid.*, III, 258 (H. F., 410).

De là est venue l'habitude pour eux de se faire nommer : Don (1). Et en effet ! Les plaintes du P. Del Rio n'y firent rien. La fière syllabe qui le choquait est devenue, chez nous, un trait de couleur locale, et c'est un élève des Jésuites, à l'âme espagnole, qui va rendre populaires en France les Don Rodrigue, Don Diègue et autres.

Par contre, Del Rio s'effarouche beaucoup moins des jurons, même au temps de sa vie religieuse. *Veteres per quae sibi gratissima jurabant.. antiqui christiani etiam per principum salutem. Tertull : Apol. ch. 32. Qui mos durat etiamnum in Hispania : Por vida de, etc...* (2).

Il ne s'en inquiète pas davantage, comme s'il ne connaissait pas les jurons que les moralistes contemporains se plaignent d'entendre dans la bouche des grands, en France particulièrement.

C'est envers les femmes surtout qu'il recommande la réserve. Il voit en elles des êtres plus faibles que les hommes et dignes du plus grand respect. Nul n'ignore la querelle qui avait partagé les esprits vers le milieu du XVI^e siècle. Del Rio ne s'est jamais permis une parole risquée, mais, quand il fut religieux, il lui est échappé deux ou trois expressions qui dénotent, comme des traces d'esprit gaulois. Il trouve les femmes audacieuses (3), difficiles à modérer (4), « je ne voudrais pas m'en charger », déclare-t-il ; et il accumule les citations pour montrer qu'elles sont bien mauvaises (5).

Ces rares passages comptent peu dans un livre aussi gros que le *Syntagma*. En tout cas, à l'époque de sa vie mondaine, Del Rio se montre d'une courtoisie parfaite.

(1) *Synt.*, III, 371 (Thy., 205).

(2) *Ibid.*, 420 (Troa., 29).

(3) *Ibid.*, III, 196 (Hipp., 821).

(4) *Ibid.*, III, 470 (Troa., 896).

(5) *Ibid.*, III, 184 (Hipp., 557).

Très souvent, les *Adversaria* défendent l'honneur de la femme. Ils font remarquer qu'elle n'est pas du tout inférieure à l'homme (1) et lui rappellent les moyens de se faire respecter. Del Rio recommande à la jeune fille l'usage ancien de ne pas sortir en public (2), comme étant la sauvegarde la plus sûre de la pureté. Heureuse celle qui conserve sa pudeur, telle cette Polyxène, tombant honnêtement voilée pour son sacrifice (3). S'il avait pu prévoir la fin de Virginie ! Les Spartiates avaient d'autres sentiments, l'expérience leur a donné tort et a montré comment la vertu était impossible aux jeunes Lacédémoniennes admises à voir les jeux publics (4). L'homme exige que la femme se soit respectée, il doit comprendre qu'il ne peut demander ce qu'il ne pourrait donner lui-même ; il est tenu, le premier, à la vertu qu'il veut trouver en celle qu'il épouse (5). Dans toutes ses relations, Del Rio fut d'une retenue et d'une délicatesse extrême. A l'âge où il étudiait, par scrupule de conscience il ne voulut pas, conformément à un usage répandu, partager le lit d'un camarade (6). Homme du monde, ayant suivi les armées, il est fier de pouvoir déclarer qu'il s'est gardé avec tous de toute action défendue (7).

On doit se respecter toujours, jusque dans le mariage, qui est la plus digne des unions. Le mariage servira le mieux les desseins de la providence divine, si les époux ne s'y engagent pas prématurément. Différent en cela, semble-t-il, des théologiens modernes, — qui songent à d'autres raisons, — Del Rio approuve

(1) *Synt.*, II, 98 (Hipp., 557).

(3) *Ibid.*, II, 263 (Troa., 1157).

(5) *Ibid.*, II, 271 (Ag., 267).

(7) *Ibid.*, III, 9 (Med., 2).

(2) *Ibid.*, II, 289 (Ag., 950).

(4) *Ibid.*, II, 7 (Méd., 77).

(6) *Delrii Vita*, p. 9.

ceux qui ne veulent pas contracter mariage avant l'âge de trente ans (1). Ainsi pensait Del Rio avant d'être Jésuite. Plus tard, il s'arrête aussi pour signaler un passage d'*Hippolyte* à l'honneur du mariage (2). Comme on le voit, en matière de morale civile il n'a guère varié.

Les chrétiens qui ont besoin d'entendre de pareils conseils pour leurs relations parmi le monde, ne sont pas aussi corrompus que Del Rio nous l'a dit. Ils ne pensent peut-être pas encore beaucoup à pratiquer la dévotion ; mais quand le mot d'ordre sera bientôt lancé, à la suite de saint François de Sales, il ne leur sera pas très difficile de se mettre à la vie dévote.

Del Rio ne les prépare que d'assez loin à entendre des conseils de vie parfaite. En tous cas, il leur doit auparavant, d'autres leçons. Avant d'être Jésuite, il a pris une part importante au gouvernement de son pays, et les princes l'ont admis dans leur intimité. Quand il écrit le *Syntagma*, il pense encore très souvent à ceux qui commandent. Beaucoup de ses notes sont écrites pour eux, pour exposer leurs devoirs et leurs ennuis. Elles forment comme un manuel de politique, sans qu'il soit facile de distinguer, en cette matière surtout, ce que le *Commentarius Novus* ajoute aux *Adversaria*.

Sur un point seulement, la différence est assez marquée. Del Rio est moins optimiste dans le *Commentarius Novus*. Commander ne lui semblait ni dangereux ni pénible dans les *Adversaria*. Plus tard, ayant fait l'expérience des charges publiques, il pense autrement.

(1) *Synt.*, II, 243 (Troa., 342).

(2) *Ibid.*, III, 181 (*Hipp.*, 464).

Ceux qui gouvernent sont dès lors pour lui, plus à plaindre qu'à envier. Leurs soucis les rendent bien malheureux, surtout si on les compare aux humbles qui leur obéissent. C'est ce que Sénèque fait dire aux chœurs de *Agamemnon*, de *Thyeste* et de *Hercule Furieux*. Dans cette dernière tragédie, une note signale à l'attention du lecteur la page qui chante les inquiétudes des grands et le bonheur tranquille des petits (1). *Digna certe quae legatur*, écrit Del Rio.

Ce n'est pas comme on le croit, le premier rang ou la plus haute charge qui ajoute à la dignité de la personne humaine. On peut être grand à n'importe quelle place ; tout homme est roi, qui fait le bien (2), qui sert Dieu (3) ; et de par sa nature, tout homme est noble de la seule noblesse qui compte, son origine divine (4). L'autre noblesse, l'autre royauté, celle qui est selon le monde, amène de grands maux. Elle excite contre elle les mauvais sentiments : *Regnare non vult, esse qui invisus timet*. (5). Del Rio approuve cette pensée d'Étéocle et il explique ailleurs : Tout le monde désire naturellement commander et trouve pénible d'obéir (6). Les sujets n'aiment pas ceux qui les gouvernent. Très indulgents pour eux-mêmes, ils ne pardonnent pas facilement à leurs chefs (7) et se défient d'eux. Ils ne leur disent pas la vérité (8).

Un roi a-t-il même gagné l'affection de son peuple, il doit craindre de la perdre : la faveur populaire est si inconstante (9) !

(1) *Synt.*, III, 224 (H. F., in.-chor.).

(2) *Ibid.*, III, 381 (Thy., in.-chor.). (3) *Ibid.*, III, 382 (Thy., 348).

(4) *Ibid.*, III, 479 (Aga., 52).

(5) *Ibid.*, III, 150 (Theb., 654).

(6) *Ibid.*, III, 546 (Oct., 579).

(7) *Ibid.*, III (Oct., 570).

(8) *Ibid.*, II, 51 (Oed., 520).

(9) *Ibid.*, III, 229 (H. F., 169).

Avec leur bonheur, les rois compromettent la paix de leur conscience. La vie de cour, à laquelle ils sont condamnés, les entraîne au mal. Lucaïn le disait déjà : *Exeat aula qui vult esse pius*. Un contemporain assez connu, l'évêque de Modène, Guévara l'a redit pour les chrétiens du XVI^e siècle (1), et il avait l'expérience des cours. Le mal est d'autant plus difficile à éviter pour le souverain, que l'exercice du pouvoir favorise les mauvaises tendances (2).

La vanité des grandeurs, leurs dangers sont un thème cher aux moralistes de tous les temps. L'auteur du *Syntagma* cependant ne semble pas répéter ici une leçon.

En fait de rois et de princes, Del Rio a connu le Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, le célèbre Don Juan d'Autriche et son entourage. Ainsi, même au service de sa majesté très catholique, un grand doit s'attendre à bien des ennuis. En ce qui concerne Del Rio lui-même, ces réflexions désabusées du *Commentarius Novus* nous confirment ce que nous avons pu savoir de sa vocation. S'il a renoncé aux honneurs et au monde, n'est-ce pas en partie du moins, à la suite de déceptions ?

Régner est moins un honneur qu'une charge, un devoir grave auquel l'on ne doit pas se dérober. Del Rio le répète souvent et dans toutes les parties de son commentaire.

Il est permis de refuser un commandement dans deux circonstances seulement. Et d'abord, si l'on se sent incapable de bien commander. C'est la morale que dégage l'histoire de Phaéton (3). La noblesse seule ne donne pas le droit de gouverner.

(1) *Synt.*, III, 480 (Aga., 81).

(2) *Ibid.*, III, 380 (Thy., 314).

(3) *Ibid.*, II, 23 (Med., 600),

« Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France ». Del Rio pense avec Ronsard qu'il faut encore au roi les qualités qui assurent la prospérité et le bonheur de tout un peuple. Et donc : *Salus populi, suprema lex esto*? Pas tout-à-fait. Un souverain doit préférer à tout le reste le salut de son âme et quitter un trône où il ferait le bonheur des autres en causant sa propre perte (1). Une âme humaine vaut tout un peuple.

Del Rio n'insiste pas sur les cas semblables. Il encourage plutôt à prendre les responsabilités du pouvoir. « Cache ta vie », conseillait Epicure, qui se tenait à l'écart de la politique (2). C'est mal comprendre son devoir, réplique Del Rio. Rester à l'abri chez soi, n'est pas signe de modestie, mais de lâcheté (3). Même si l'on craint d'éveiller la haine et la jalousie, il faut accepter la couronne (4). Ni l'homme de bien, ni le roi ne doivent se laisser arrêter par ces craintes.

Ces conseils courageux méritent d'être remarqués, venant d'un grand seigneur qui s'est fait religieux. Del Rio n'invite jamais ceux que la vie politique a déçus, à le suivre. Il ne leur présente pas les ordres religieux comme des refuges toujours ouverts. Les chrétiens de son temps se faisaient souvent, — et dans les grandes familles, — une idée plus commode de la vie religieuse.

Del Rio prend la liberté de faire la leçon aux rois et il indique par le détail quelques-uns de leurs devoirs.

Comme on devait l'attendre de ce noble qui avait vécu parmi les horreurs des troubles, il songe à la défense du pays. Un Etat a besoin d'être protégé. Par

(1) *Synt.*, III, 125 (Oed., 679).

(2) *Ibid.*, II, 214 (Thy., 395).

(3) *Ibid.*, II, 124 (H. F., 195).

(4) *Ibid.*, III, 126 (Oed., 703).

des murs ou non? c'est aux gens de métier de le voir (1). En tous cas, il y a des guerres justes, pendant lesquelles il est permis de tuer (2) ou de prendre le bien d'autrui (3). Seulement la paix vaut mieux que la guerre (4). *Vetus dictum : Pacem et concordiam victis utilia, victoribus tantum pulchra, sed melius noster.* Et la note du *Syntagma* renvoie à ce vers d'Hercule furieux : *Pacem reduci velle, victori expedit, victo necesse est.*

À l'intérieur, comme avec les ennemis du dehors, certains moyens de contrainte ne sont pas à désapprouver. Les anciens ont inventé plusieurs genres de tortures, écrit Del Rio (5). Il ne blâme pas et ne semble pas mettre en doute que les tourments ne soient une bonne manière de connaître la vérité. Sans discuter de l'utilité de la question, il laisse cependant paraître un sentiment d'humanité qui n'est pas commun à cette époque : *Hodie experientia constat nullum tormenti genus efficacius aut praestantius et minus noxium esse coacta plurium dierum vigilia et somni prohibitione...* Ailleurs (6), il parle sur le même ton, de la faim comme d'un moyen communément reçu de réduire un accusé.

Del Rio ne conseille jamais les révolutions. Les meilleures réformes sont, à ses yeux, celles qui ne brusquent personne. On ne corrige pas les abus en essayant de les supprimer tout d'un coup (7). En politique surtout, le temps est le meilleur remède. Il faut aussi savoir se contenter de peu et ne pas exiger la perfection. Par exemple, au temps de l'âge d'or et aux débuts du christianisme, tous les biens ont été mis en commun. Cette

(1) *Synt.*, II, 126 (H. F., 261).

(3) *Ibid.*, III, 483 (Aga., 154).

(5) *Ibid.*, II, 249 (Troa., 560).

(7) *Ibid.*, III, 136 (Theb., 48).

(2) *Ibid.*, III, 317 (H. OE., 438).

(4) *Ibid.*, III, 252 (H. F., 367).

(6) *Ibid.*, II, 249 (Troa., 583).

communauté de biens était possible avant la chute ou sitôt la chute réparée, dans la ferveur première. Elle ne l'est plus au XVI^e siècle. Les hommes ne sont plus assez vertueux pour ne pas exiger une récompense de leur travail, il faut les laisser jouir, chacun du bien qu'il a pu acquérir. Avait-on déjà imaginé qu'il eût pu en être autrement ? En tout cas, un souverain supportera la propriété et bien d'autres maux et plus manifestes. Il ne peut pas se débarrasser de tous les sujets dangereux (1). Contre tous les abus, il usera moins de la force que de la persuasion. Le plus sûr moyen de gouverner est de se faire aimer (2). L'affection de ses sujets est la garde la plus fidèle d'un prince (3).

C'est l'apaisement, après la période des grandes fièvres. Del Rio se ressent-il de la lassitude devenue générale à la fin de son siècle ? Les discussions, les guerres, les violences de toutes sortes n'ont pas amené le bonheur ni la vertu. En France, on se range à la sagesse des *Essais*. Celle du *Syntagma*, pour ce qui concerne la politique du moins, n'en diffère pas.

Cette modération conseillée au souverain n'équivaut pas à l'abandon du devoir. On n'accepte pas la couronne avant d'avoir fait son examen de conscience, on ne la garde pas, on ne la quitte pas, sans avoir un compte à rendre. Ce compte est rigoureux, qu'il soit exigé par les hommes ou par Dieu : les *Adversaria* et le *Commentarius Novus* en parlent de la même manière.

En règle générale, les sujets sont tenus d'obéir (4) à leur roi, même s'il est mauvais. Aussi, Del Rio se croit-il obligé (5) d'expliquer ce que saint Thomas a

(1) *Synt.*, II, 303 (Oct., 465).

(2) *Ibid.*, III, 96 (Oed., 243).

(3) *Ibid.*, II, 303 (Oct., 450).

(4) *Ibid.*, III, 31 (Med., 195).

(5) *Ibid.*, II, 145 (H. F., 920).

écrit du tyrannicide : « *Divus Thomas*, dit-il, *alicubi affirmat eum qui tyrannum interficiat, rem Deo gratam facere. Quae sententia ut periculosa si absolute de quovis tyranno et a quovis, quovis etiam modo accipiatur* ». En ce temps où la question est si vivement débattue, après la mort tragique de Henri III, avant les attentats répétés sur la personne de Henri IV et commis par des criminels que l'on disait inspirés par les Jésuites, les distinctions du Jésuite Del Rio, prennent de l'importance. Il continue donc : *Plane tyrannum, qui principatum occupavit, si tyrannis aliter tolli non possit, interficere cuilibet licitum est. Ita... Sed illum qui jure successionis electionisve princeps est, quamvis tyrannus fiat, privato non licet occidere... nisi uno casu quo etiam Imperatorem et Pontificem...* N'est-ce pas déjà la doctrine des théologiens modernes et la condamnation du tyrannicide ? Evidemment, on pourrait encore discuter du sens de ces termes, — où ne trouverait-on pas à discuter ? — Cependant ils veulent sans doute dire simplement ceci : un particulier a droit de mettre à mort un autre particulier qui usurpe le pouvoir, s'il ne peut l'empêcher de nuire, par d'autres moyens. Un souverain, légitimement établi, élu ou appelé par droit d'hérédité, même s'il abuse de son pouvoir, ne répond pas de ses actes devant ses sujets.

Un roi n'est jugé que par Dieu (1) : *Omne sub regno graviore regnum est*, chante le chœur de « Thyeste » *Verissimum*, commente Del Rio et il en appelle à l'*Ecclésiaste* aux *Psaumes*, aux livres des *Paralipomènes*.

Il restait fidèle à la pensée de celui dont il avait servi la politique pendant les troubles des Pays-Bas, Don Juan d'Autriche. Entre les sujets qu'il gouverne et

(1) *Synt.*, III, 397 (Thy., 611).

Dieu qu'il représente, le maître d'un Etat ne reconnaît pas de juges de son action. Son devoir lui commande de compter les résistances, de s'adapter, mais personne en dehors de sa conscience ne peut l'y contraindre. Un tel chef est admirable ; il se fait de son autorité une idée très noble ; seulement, il manque parfois de souplesse.

En somme, toute la morale du *Syntagma*, individuelle, civile, politique s'inspire des mêmes principes. Del Rio se laisse instruire par l'expérience : il recommande d'imiter les vertus de tous les héros qu'il rencontre, met en garde contre les défauts des hommes avec lesquels il vit, sans imposer à personne l'impossible tâche de corriger tous les abus. Mais au delà de l'expérience, il connaît encore un monde, où il met Dieu, législateur et juge universel. C'est l'alliance de la méthode expérimentale et de la méthode déductive, la rencontre dans le même auteur de l'homme du monde et du théoricien, théologien et philosophe. Del Rio réalise le dessein qu'il annonçait au début de son livre.

CONCLUSION GÉNÉRALE

On ne l'a pas oublié, toutes les considérations que l'on vient de lire, ont été écrites, pour ainsi dire, en marge d'un texte de Sénèque. Del Rio n'éprouve aucune peine à rappeler, à l'occasion d'un livre païen, toute la morale et la doctrine chrétienne. S'il représente fidèlement comme il semble, les tendances de son siècle, on voit ce qu'il faut entendre de ceux que l'on appelle : les humanistes chrétiens. Leur imagination ne se nourrit plus — et encore ? — des merveilles entrevues dans le monde au Moyen-Age. Aux *Miracles* et aux *Mystères*, elle préfère le monde grec et romain, mais leur foi n'est pas moins vive. Ce serait peut-être le sens qu'il faut donner à cette page de Paul Claudel : « Le mal dont nous souffrons depuis plusieurs siècles est une scission, beaucoup moins entre la foi et la raison qu'entre la foi et l'imagination devenue incapable d'établir un accord entre les deux parties de l'univers visible et invisible. Toute la représentation du monde — sciences, art politique et philosophique, — que nous nous faisons depuis quatre siècles est parfaitement païenne. Dieu est d'un côté et le monde de l'autre, pas de lien entre les deux (1).

Le lien entre les deux n'était pas brisé au XVI^e siècle. On savait trouver partout des chemins pour remonter

(1) Lettre à Valéry-Radot (*Études* : 20 avril 1934, p. 236).

de l'un à l'autre ; mais l'accord imaginé entre le monde visible et l'invisible semble avoir été parfois assez artificiel. Telle réflexion du P. Del Rio est amenée de bien loin et sans que le texte de Sénèque la suggérât. Un jour viendra où ces rapprochements sembleront forcés, où l'on se contentera de lire le texte païen sans lui chercher le correctif ou le complément chrétien que lui donne Del Rio. Ce sera la fin de l'humanisme chrétien et le triomphe de l'humanisme tout court. Del Rio nous aide à comprendre comment l'on passe naturellement de l'un à l'autre.

APPENDICE I (cf p. 43).

Ag. 53 (Synt., II, 265). Note des Adversaria.

NOCTIS AESTIVAE VICES. HYBERNA LONGA SPACIA PRODUCUNT MORA? Aestivae noctes hybernis natura breviores sunt. Ovidius volens rem impossibilem significare, ait libro 2 de Ponto.

Longa dies citior brumali tempore, noxque
Tardior hyberna solstitialis erit.

Inter horas quoque aestivas et hybernas magnum discrimen est longitudinis: qua de re, vide Pierum Valerianum in Compendio Sphaerae cap. 17, Caelium Calcagninum et Joan Brechoeum ad l. 2. § cujusque diei D. de verb. signific.

Synt., III, 479.

[NOCTIS AESTIVAE...] Dies naturalis aestate longior, hyeme brevior: contra nox aestiva brevior, productior dies: sed civilis dies utroque tempore duodecim horarum. Veteres itaque ut semper dies civilis duodecim horarum esset, hanc rationem excogitarunt, ut aestate diurnas illas horas extenderent, hyeme contraherent; et e contrario hyeme extraherent nocturnas, contraherent diurnas, ut docet Paulus Manutius. Comment in epist. Famil. lib. 7 epist. 30 Hinc intelligis illud Ovidii lib 2 de Ponto in adversar. positum: hunc etiam locum Senecae qui miratur quod sit aestiva nox aequae longa atque foret si esset hyberna. Loquitur enim de naturali ut et Propertius.

Tu quoque qui aestivos spatiosius exigis ignes
Phoebe moraturae contrahe lucis iter

et Horatius... lib. 2 Satur. 6.

..... seu bruma nivalem
Interiore diem gyro trahit — hoc est brevior.

Boetius vero partim de naturali die, partim de civili nocte intelligendus dum canit :

Tu frondisfluae frigore brumae
Stringis lucem brevior rota
Tu cum fervida venerit aestas
Agiles noctis dividis horas.

APPENDICE II (cf. p. 58).

Antigone. Robert Garnier. Ed. cit., f. 21.

Voir page 58. On pourra comparer avec les deux leçons des *Phéniciennes*, citées p. 53.

Jo. : Laissez donc cette guerre où tout est plein de doute.

.

POL. : Et que pour le loyer de sa fraude impudente
Il tienne le Royaume et que moy je m'absente ?
Jamais, jamais, Madame ; il faut qu'il soit puny
De m'avoir traistreusement de ma terre banny.

Jo. : Celuy est bien puni qui à Thèbes commande,
Nul n'y a maistrise sans adversité grande.
Depuis Cadme, nombrez, vous n'en verrez aucun
Qui n'ait esté piqué de ce malheur commun.

APPENDICE III

Synt., II, 57 (Oed., 747)... Voir page : 70.

Ista Cadmi fabula egregium vitae specimen praeferre videtur. Agenor Graecis virum strenuum significat. Ideoque Cadmum hujus filium dicentes indicarunt fortes fortibus creare nec imbelles columbas ferocem aquilam progenerare. Quippe Cadmus a paternis virtutibus non degeneravit, sed difficillimum virtutis iter ingressus fuit, ut veram gloriam quae

summo bono cohaeret, assequeretur. Haec illa est Europa, cujus inveniendae causa pater illum dono ablegavit. Foris nimirum peregrinantes quam domi desidentes, rerum cognitionem assequimur. Ulysses ille tam sapiens non fuisset, nisi multorum mores hominum novisset, nisi multas provincias peragrasset. Summum bonum quod quaerimus in Dei Contemplatione homines sapientissimi posuerunt : ideo Europam Juppiter fingitur rapuisse. Fuit perquam arduum illam invenire. Quod cum Cadmus praevidisset, cogitans antequam quid incipiamus, consulto ; et cum consuluerimus, mature facto opus esse, utrumque praestitit. Nam et Apollinem consuluit, et quaecumque jubebat, fecit diligentissime. Quo docemur omnium virtutum praecepta a divinis philosophiae sanctissimae traditionibus haurire ; et quae nesciverimus, ex aliis discere non vereri. Nescire enim non est inhonestum, sed nolle discere tam turpe quam quod turpissimum. Itaque Cadmum imitabimur, cui responsum fuit, bovem ducem sequeretur. Suo mehercule more Delphicus Deus, hoc est ambigue et obscure, respondit. Verum, quia audere coepi, ne hoc quidem silentio praeteribo. Credo discere voluit Cadmo in suscepto itinere multos labores exantlandos, multa pericula superanda, multa ferenda, sudandum algendumque, priusquam optatam metam contingeret : eam ob rem animum suum continua exercitatione plane subigeret, donec fortitudinem sibi compararet ; cujus ope, auxilio facillimum fuit draconem, Dirces Custodem superare, evulsosque ipsius dentes terrae mandare : hoc est, ut interpretor, fortitudini et justitiae temperantiam adjungere ; sine quibus illa non modo laudabilis non est, sed vitii etiam et sceleris naturam induit. Vir fortis debet ante omnia prava animi cupiditates comprimere ; quas draconem interpretor : neque hoc tantum, sed debet etiam ex justitiae praeceptis unicuique suum tribuere ; dentes scilicet draconis serere, et animalis maxime terrestriis portionem non minimam terrae matri ipsius (nam haec a poetis monstrorum mater fingitur) restituere, hoc est fortitudinem temperantia et justitia condire debet. Haec illum bonis amabilem, malis invisum reddent Unde illorum invidia nascetur, qui nequeunt alienam virtutem ferre. Quorum ut insi-

dias effugiat, minas, calumnias, et gladios retundat, utque ab illis latere tecto discedat, hoc opus, hic labor est. Non justitia, non temperantia, non fortitudo, satis illum tueri possint. Accedat oportet prudentia ; qua duce, Cadmus noster hos viperino dente genitos, terrigenas sic in semetipsos concitet, ut in suamet viscera ferrum convertant, secum ut bellum gerant, quae invidiae conditio est. Nam ut ait quidam... (Suit une citation de huit vers). Nostis cetera. Idcirco ex draconis dentibus natos mutuis mox vulneribus concidisse, commenti poëtae fuerunt.

Propter harum vero virtutum concordiam et consensum qui in eo erat, Cadmum Harmoniam uxorem duxisse, eaque potitum a Jove in Campos Elysios translatum ferunt : quo nihil aliud indicarunt quam hac virtutum conjunctione veram beatitudinem, in qua est summum illum Philosophorum bonum, comparari.

Vu le 9 novembre 1935:

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.	7-15
------------------------	------

CHAPITRE I.

Del Rio. — Sa famille, sa vie, son caractère, classement de ses ouvrages.	17-31
---	-------

CHAPITRE II.

Le Syntagma Tragoediae Latinae. — Description et histoire du livre. Pourquoi les deux commentaires n'ont-ils pas été fondus ? Les corrections faites au texte de Sénèque. L'influence de l'ouvrage sur le théâtre.	32-60
--	-------

CHAPITRE III.

Les auteurs païens. — Pourquoi peuvent-ils être bons ? Comment les interpréter ? Pourquoi et dans quelle mesure sont-ils mauvais ?	61-78
--	-------

CHAPITRE IV.

La foi. — La foi et la raison, la foi et la science. Le merveilleux païen. Les limites de l'esprit critique. L'Autorité de la Bible. La magie	79-108
---	--------

CHAPITRE V.

La morale. — La morale individuelle, la morale « civile » la morale « politique »	109-131
CONCLUSION	132-133
APPENDICES	134-137

ERRATA

Page 9, ligne 27, lire : *Tome IV.*

- 11, avant-dernière ligne, à la place de *Fulgentio...*
Collato, rétablir comme il suit les lignes tombées :
Prisciano cum quatuor m. s. collato opera D. Læv.
Torrentii, Fulgentio Placiade collato...

Page 33, ligne 15, lire : *Quinct. Festo,*

- 48, — 9, supprimer : *il*
 - 54, — 1, lire : *vers 1262.*
 - 64, avant-dernière ligne, lire : *voyait*
 - 66, ligne 12, lire : *ainsi*
 - 86, — 9, lire : *Julius Sirenus,*
 - 134, — 1, lire : *cf. p. 42.*
-
-

AT 1011

THE STATE OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 10, 1901

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION

PASSED BY THE SENATE

APRIL 10, 1899

AND BY THE ASSEMBLY

APRIL 10, 1900

ALBANY:

JOHN W. BAKER, PRINTERS

1901

